

La medecine militaire, ou l'art de conserver la santé des soldats, dans les camps / par L.A. Portius ; Ouvrage très-utile, non-seulement aux militaires, mais encore à toutes sortes de personnes ; traduit par M. * ci-devant ingénieur des camps et des armées du Roi d'Espagne [i.e. M.A. Eidous].**

Contributors

Porzio, Lucantonio, 1639-1723
M. E. (Marc Eidous)

Publication/Creation

Paris : Chez Briasson, 1744.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/xcyjwfct>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

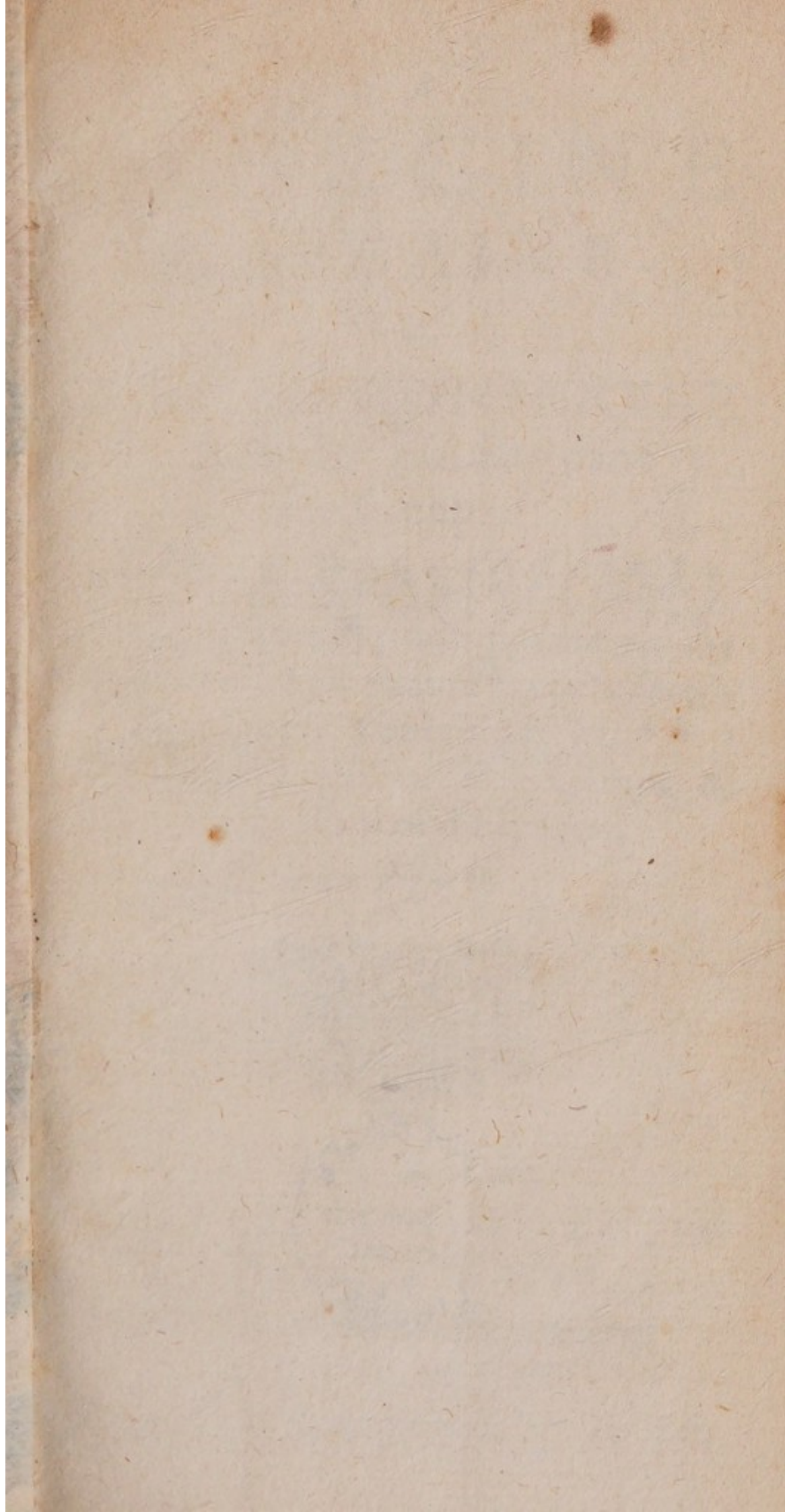


Joannes Carolus
Ludema

Bibliothèque de St Omer



41922/A



L.A. PORZIO
=

GRD

2/53



46527

L A
M E D E C I N E
M I L I T A I R E ,

O U

L'ART DE CONSERVER
la fanté des Soldats dans
les Camps.

Par L. A. PORTIUS, Méd.

Ouvrage très-utile, non-seulement aux
Militaires, mais encore à toutes sortes
de Personnes. Traduit par M. * * *
ci-devant Ingénieur des Camps &
des Armées du Roi d'Espagne.

avec Figures.



A P A R I S ,
Chez B R I A S S O N , Libraire , rue
Saint-Jacques , à la Science.

M. D C C . X L I V .

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Livres de Médecine qui se vendent
chez BRIASSON.

TRAITE' des Maladies des femmes grosses,
& de celles qui sont accouchées, avec
des observations, par M. Mauriceau : in-4°. *2. vol. fig. 1721. & 1728.*

Les Aphorismes de M. Boerhaave, traduits
en François par M. de la Mettrie, in-8°. *1739.*

Traité de la matiéte Médicale, & les opé-
rations Chymiques de M. Boerhaave, tra-
duits par M. de la Mettrie, in-12. *1739.*

Institutions de Médecine de M. Boerhaave,
traduits par M. de la Mettrie, avec la Vie
de l'Auteur. in-12. *2. vol. 1739.*

— Les mêmes, avec un Commentaire
de M. de la Mettrie, in-12. *3. vol. 1743.*
La suite sous Presse.

Traité de la petite vérole, suivant les prin-
cipes de Boerhaave, par M. de la Mettrie,
in-12. *1740.*

La Théorie Chymique de la Terre, suivant
les principes de Boerhaave, par M. de la
Mettrie, avec le Traité du Vertige, in-12.
1741.

Observations de Médecine pratique, par M.
de la Mettrie. in-12. *1743.*

Propriétés de la Médecine par rapport à la
vie civile, par M. de Santeuil, in-12. *1739.*

La Médecine raisonnée de M. Fr. Hoffman,
traduite par M. Bruhier, in-12. *9. vol.*
1739. à 1743.

Les autres Ouvrages de cet Auteur sous presse.



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
D'ARGENSON,
MINISTRE
ET SECRETAIRE D'ESTAT,
Ayant le Département de
la Guerre.



MONSEIGNEUR,

Le zèle que j'ai toujours

eu pour le Service du Roi
& pour le bien de ses Sol-
dats, m'a fait entreprendre
la traduction de cet Ouvra-
ge; & l'admiration dont je
suis pénétré pour VOTRE
GRANDEUR, est le
seul motif qui me porte à le
lui offrir. Je ne crains point
qu'on soupçonne d'aucune
vue d'intérêt l'hommage sin-
cère que je lui rends au-
jourd'hui, & c'est ce qui
me fait espérer qu'elle vou-
dra bien le recevoir.

EPI T R E. V

rablement. Je pourrois
MONSIEIGNEUR,
suivant la coûtume ordi-
naire, entrer dans un long
détail de vos vertus & de
vos grandes qualités; mais
elles sont connuës de tout
le monde, & tout ce que
j'en pourrois dire, seroit
toujours beaucoup au-des-
sous des éloges qu'elles mé-
ritent. Agréez donc,
MONSIEIGNEUR,
que je me borne à vous
assurer ici de la vénéra-
a iij

vj E P I T R E.

*tion infinie & du profond
respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE V. GRANDEUR,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,

E I D O U S.



P R E F A C E

D U T R A D U C T E U R .



Le titre du Livre dont je donne la Traduction, suffit pour en faire connoître l'utilité. Je l'ai entreprise à la sollicitation de plusieurs Officiers d'un mérite distingué, qui en connoissent le prix, & qui souhaitoient depuis longtems qu'il fût mis à la por-

viiij P R E F A C E.

tée de tout le monde. Il est juste qu'après tant d'Ouvrages que nous avons sur la Guerre , & qui ne tendent qu'à la destruction des hommes , il en paroisse enfin quelqu'un qui ait pour objet leur conservation. Les plus grands Princes de l'Antiquité n'avoient rien tant à cœur que la santé des Soldats ; & ils mettoient au rang des connoissances les plus nécessaires à un Général d'Armée , celle qui avoit pour but leur conservation. Ecoutons Xéno-
phon là-dessus.

P R E F A C E. *ix*

Le jeune Cyrus , fils de Cambyse Roi des Perfes , avoit eu longtems pour se former dans l'Art Militaire , un Maître , sans doute , le plus habile & le plus estimé de son tems. Un jour Cambyse s'entretenant avec son fils , le mit sur le chapitre de son Maître , dont ce jeune Prince avoit une fort grande idée , & de qui il prétendoit avoir appris généralement tout ce qui est nécessaire pour bien commander des Troupes. Votre Maître , lui dit Cambyse , vous a-t-il donné quelque

x P R E F A C E.

leçon d'œconomie ? c'est-à-dire , de la maniere dont il faut pourvoir aux besoins d'une Armée , préparer des vivres , *prévenir les maladies, songer à la santé des Soldats , fortifier leurs corps par de fréquens exercices , exciter parmi eux de l'émulation , sçavoir se faire obéir , se faire estimer , se faire aimer des Troupes ?* Sur chacun de ces points , & sur beaucoup d'autres que le Roi parcourut , Cyrus répondoit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot , & que tout cela étoit nouveau pour lui. Et que

P R E F A C E. *xj*

vous a-t-il donc montré? A faire des armes, reprit le jeune Prince, à monter à cheval, à tirer de l'arc, lancer un javelot, dessiner un Camp, tracer un plan de Fortification, ranger des Troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défilér, camper. Cambyse se mit à rire, & fit entendre à son fils, qu'on ne lui avoit rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon Officier & pour un habile Général; & dans une seule conversation, qui mérite d'être bien

xij P R E F A C E.

étudiée par les jeunes Gens de qualité destinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avoit fait pendant plusieurs années ce Maître si renommé.

Je crois qu'il n'est pas besoin, après une telle autorité, de recommander la lecture d'un Livre qui traite d'une matiere si importante ; & je suis persuadé que tous les Officiers & toutes les personnes de bon sens, me sçauront gré de leur en avoir procuré la connoissance.

Il s'en faut de beaucoup

P R E F A C E. *xiiij*

au reste , que cet Ouvrage
soit nouveau. Il fut impri-
mé, pour la premiere fois ,
à Vienne en 1686. & fut
goûté de l'Empereur, qui
le lut manuscrit , comme
l'Auteur nous l'apprend ,
dans son Epître dédicatoi-
re. On le réimprima à Na-
ples en 1701. & en 1728.
enfin on en a fait une qua-
trième édition à la Haye
en 1739. Il arrive quelque-
fois qu'on épuise en peu de
tems plusieurs éditions d'un
Ouvrage de mode , qui ,
l'année suivante , tombe
dans un oubli dont il ne

xiv P R E F A C E.

doit plus être tiré ; mais il est sans exemple , qu'on réimprime un mauvais Ouvrage plusieurs fois en cinquante ans. L'ancienneté de celui-ci forme donc en sa faveur le préjugé le plus avantageux.

On ne doit point s'attendre de trouver ici de ces grands raisonnemens , qui en imposent aux gens peu instruits , & font souvent pitié aux gens du Métier. De quel usage auroient-ils été dans un Ouvrage fait pour des personnes qui ont ordinairement plus de courage

P R E F A C E. xv

que d'études ? Il falloit des faits , des observations , des principes , à la portée de tout le monde , un style simple & uni , des pratiques médicinales aisées. Tous ces avantages se réunissent dans l'Ouvrage de Portius. Je puis même dire , qu'il ne se trouve rien de plus dans ma Traduction ; car j'ai retranché toutes les digressions , aussi fréquentes qu'inutiles dans l'Original , & élagué , autant que je l'ai pû , le style de l'Auteur , généralement lâche & prolix. S'il ne faut point rebu-

xvij P R E F A C E.

ter les Lecteurs pour lesquels l'Ouvrage est fait , en fatiguant leur imagination par des spéculations trop recherchées , il ne faut pas non plus les effrayer, par la grosseur du Volume qu'on leur offre.

J'ai dit qu'on y trouveroit des observations & des faits. Il ne faut , pour s'en convaincre , que faire attention aux circonstances dans lesquelles il a été composé. Nous en extrairons le récit de la Préface de l'Auteur. Ce morceau , quoique court , est le seul de cette
longue

P R E F A C E. *xviij*

longue Préface qui se rapporte directement à l'objet de l'Ouvrage.

L'Empire en 1685. étoit en guerre avec les Turcs, & le siège de la guerre étoit la Hongrie. Portius étoit alors à Vienne, & eut occasion d'y voir & d'y traiter un grand nombre de Militaires qui étoient revenus malades de l'Armée. Les maladies dont ils étoient attequés étoient des dyffenteries, des diarrhées, des fièvres tierces ou quartes, ou même irrégulieres, des obstructions dans les viscé-

xviiij PREFACE.

res, des enflures du bas ventre, quelquefois accompagnées de celle des extrémités inférieures, comme dans le commencement de l'hydropisie, des toux, des difficultés de respirer; une bonne partie de ces malades avoit la langue blanche & couverte d'une pituite tenace & visqueuse; d'autres l'avoient noirâtre, & comme revêtuë d'une croûte de fuye. Ces malades étoient les favoris de la Providence: car il y avoit eu une si grande quantité de personnes attaquées de ces mala-

P R E F A C E. *xix*

dies , & sur-tout de la dys-
senterie & de la diarrhée ,
qu'il en étoit mort un plus
grand nombre que de la
main des ennemis. Belle ,
mais triste occasion pour un
Médecin , de s'instruire &
de se perfectionner ! Aussi
Portius ne la laissa-t-il point
échapper. Mais bien que les
uns attribuassent leurs mala-
dies à l'intempérie de l'air ,
que d'autres en accusassent
la mauvaise qualité de l'eau,
des alimens , de toutes les
choses nécessaires à la vie ,
& même leur disette & leur
prix excessif, l'Observateur

se convainquit que ce qui leur avoit manqué principalement , étoit l'art de se garantir des maladies ; & c'est à donner ses règles d'une maniere intelligible & aisée , qu'il s'appliqua sur le champ.

On m'objectera peut-être que l'air de la Hongrie est plus propre qu'aucun autre , à produire les maladies dont on a vu l'énumération , & que les eaux de ce Royaume font plus mal saines qu'ailleurs.

Soit. Il s'ensuivra de ce raisonnement même , que

P R E F A C E. *xxj*

l'air des autres Pays est au moins propre à produire ces maladies dans un moindre degré. Or raisonnant politiquement, qu'importe à l'Etat qu'une partie d'une Armée qui est dans les Hôpitaux puisse être rappellée à la vie, si elle ne se trouve point en état de le servir quand il en est besoin? Il est bien plus avantageux (c'est la doctrine de Portius & de tous les Médecins, c'est le jugement de tous les hommes) de prévenir les maladies, que de les guérir.

Mais je ne conviendrai

xxij P R E F A C E.

point que la Hongrie soit le
seul Pays où les Armées
soient exposées à un air in-
tempéré, & à boire des eaux
mal saines. Il ne faut qu'un
coup de vent, qu'un orage,
pour changer dans un mo-
ment la disposition de l'air ;
il ne faut que camper à une
lieue de distance de l'en-
droit où l'on étoit, pour
trouver des eaux dures, pe-
santes & indigestes, au lieu
des eaux salutaires qu'on
avoit sous la main. Enfin
bien que la plus terrible des
maladies qui ravagent les
Armées, ait pris & conser-

PREFACE. *xxiiij*

vé le nom de maladie de Hongrie, du lieu où elle a d'abord déployé sa fureur, il n'y a point de Pays où elle n'ait exercé sa tyrannie, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant les Auteurs de Médecine. Semblable à la maladie ou sueur Angloise, qui conserve toujours le nom du lieu de sa naissance, quoi qu'il ne soit pas toujours le siège de ses ravages. En un mot, les hommes sont les mêmes par-tout; leur sang est par-tout sus-

xxiv P R E F A C E.

ceptible des mêmes altérations, & par conséquent, tous les Pays sont sujets aux mêmes maladies.

On m'objectera peut-être encore, que ceux pour qui cet Ouvrage est fait, ne le liront pas.

Cela peut être. Je n'en aurai pas moins rendu à la société ce que je lui dois. Mais il ne faut pourtant pas prendre le terme de Soldat dans une signification si étroite. Les Officiers sont aussi exposés qu'eux, aux causes les plus générales
dessa

PREFACE. xxv

des maladies d'Armées , & tout le monde ſçait que leur conſervation , ſuivant les vuës de la politique , eſt encore plus utile que celle du ſimple Soldat. L'Officier eſt donc intéreſſé pour lui-même à lire cet Ouvrage. Mais ce n'eſt pas tout. L'Officier eſt le pere du Soldat par état ; l'humanité lui en fait un devoir ; il doit l'être par l'intérêt de ſa fortune & de ſa gloire. Devenu pere de ſes Soldats , par ſon attention , il n'eſt expoſé à aucun des deſagrémens , ſouvent ruineux , qui ſont

xxvij PREFACE.

inévitables à ceux qui tiennent une conduite opposée. Il peut, à tous momens, dans toutes circonstances, compter sur sa Troupe; & dans combien d'occasions l'affection des Soldats est-elle utile à l'honneur & à la conservation de l'Officier? J'ai donc eu raison de dire que l'Officier devoit, par toutes sortes de motifs, se mettre au fait des moyens de conserver la santé de ceux qui lui sont subordonnés; qu'un de ses principaux devoirs est de veiller à leur conservation; qu'il

PREFACE. *xxvij*

ne peut faire un meilleur usage de son autorité, qu'en les empêchant de rien faire qui puisse lui être contraire ; & que c'est un service essentiel qu'il rend à l'Etat, & dont il ne doit se décharger sur personne.

Je n'aurois encore fait connoître qu'une partie du mérite de cet Ouvrage, si j'en reftraignois l'usage aux seuls Militaires. Sa lecture fera voir que les maladies des Assiégeois n'épargnent pas toujours les Assiégés. Il y a plus : quel est l'homme qui puisse dans un voyage

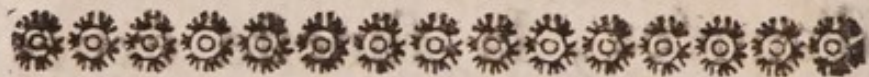
xxviii P R E F A C E :

de nécessité ou de plaisir ; que dis-je ! dans la Ville même où il demeure , être toujours à l'abri de l'attaque des maladies qui affligent les Armées ? L'air des Villes n'a-t-il pas ses variations , souvent très-brusques ? ne se charge-t-il pas de ferein , de brouillards , d'exhalaisons nuisibles ? les eaux ne s'altèrent-elles jamais dans les Villes ? les alimens n'y manquent-ils jamais ? y sont ils toujours bien conditionnés ? la France , ce Pays si fertile , n'a fait que trop , il y a peu

P R E F A C E. *xxix*

d'années, la funeste expérience qu'elle peut manquer, comme les Pays les plus ingrats. Concluons donc, que l'Ouvrage de Portius est utile aux Bourgeois comme aux Officiers, & aux Officiers, de quelque grade qu'ils soient honorés, comme aux simples Soldats.

J'avertis en finissant, que l'on peut substituer l'eau-de-vie à l'esprit-de-vin; dans toutes les occasions où Portius conseille l'usage de ce dernier.



T A B L E

Des Chapitres contenus dans cet
Ouvrage.

P R E M I E R E P A R T I E.

D Es causes des Maladies qui arrivent
dans les Camps, & des remedes qu'il
faut y apporter. page 1

Chap I. Ce qui contribuë à la santé du Sol-
dat, lorsqu'il est dans les Garnisons. 5

Chap. II. Des changemens qui arrivent
dans la maniere de vivre du Soldat,
lorsqu'il est dans les Camps. 13

Chap. III. Causes des Maladies qui arri-
vent dans les Camps, à cause de la na-
ture du climat. 27

Chap. IV. Où l'on indique les Remedes
dont on se doit servir. 39

Chap. V. Dans lequel on resout quelques
difficultés. 51

S E C O N D E P A R T I E.

D es alimens solides & liquides, les plus
sains dont les Soldats peuvent user dans
les Camps, & que l'on peut aisément pré-
parer. 64

Chap. I. De la bonté & de l'utilité de
l'eau chaude. 67

T A B L E.

Chap. II. Des alimens les plus sains que l'on peut préparer avec facilité & en très-peu de tems avec de l'eau chaude.

76

Chap. III. Qui contient quelques observations sur le pain.

83

Chap. IV. Des autres alimens salutaires que l'on peut préparer en peu de tems, & dont le Soldat peut faire usage.

92

Chap. V. Des alimens qui ont besoin de cuire plus long-tems, & de la nourriture du Soldat, qui est moins soigneux de conserver sa santé.

99

Chap. VI. Maniere de corriger les mauvaises qualités des Eaux.

109

Chap. VII. Moyens de préparer aisément la plupart des Boissons aqueuses.

154

T R O I S I E M E P A R T I E.

Moyens de préserver les Soldats des maladies que l'air cause.

190

Chap. I. Supposition sur la nature de l'air.

194

Chap. II. Des maladies causées par le Soleil.

200

Chap. III. De l'air qu'on respire dans les Mines, & dans les lieux où la terre a été remuée depuis peu; du brouillard, de la rosée & du serain.

215

Chap. IV. Précautions que le Soldat doit prendre lorsqu'il va se coucher.

244

Chap. V. Précautions que doit prendre le Soldat lorsqu'il s'éveille.

263

Chap. VI. Des écoulemens qui sortent des Cadavres, & des excrémens.

170

T A B L E.

QUATRIÈME PARTIE.

<i>Moyens de garantir les Soldats de quelques Maladies particulieres qui sont plus frequentes dans les Camps.</i>	2755
Chap. I. <i>On examine comment on peut se garantir des Maladies en général.</i>	2777
Chap. II. <i>Des moyens de garantir les Soldats de la Dyssenterie.</i>	305
Chap. III. <i>Moyens de se garantir de la Diarrhée.</i>	3200
Chap. IV. <i>Moyens de se garantir des Fièvres pétéchiales.</i>	3299
Chap. V. <i>Moyens de se garantir de la fièvre quarte.</i>	3600
Chap. VI. <i>Moyens de se garantir de la fièvre tierce, & de plusieurs autres fièvres.</i>	3641
Chap. VII. <i>Moyens de se garantir de l'ictère ou jaunisse.</i>	373
Chap. VIII. <i>Moyens de se conserver l'appétit, & de faciliter la digestion.</i>	376
Chap. IX. <i>Moyens de se garantir de l'enflure du ventre & des obstructions.</i>	381
Chap. X. <i>Moyens de se garantir de la toux.</i>	382
Chap. XI. <i>Moyens d'empêcher le mal de tête.</i>	385
Chap. XII. <i>Moyens de prévenir les douleurs aux articulations.</i>	386
Chap. XIII. <i>Des Mauvaises dispositions de la bouche & de la langue.</i>	390

Fin de la Table.



L'ART
DE CONSERVER
LA SANTÉ
DES SOLDATS
DANS LES CAMPS.

PREMIERE PARTIE.

*Des causes des Maladies qui arri-
vent dans les Camps , & des
Remèdes qu'il faut y apporter.*

DE tous les Ouvrages
des Anciens qui sont
parvenus jusqu'à nous,
il n'y en a point dont
je fasse plus de cas que de celui

qu'Hipocrate a composé sur l'ancienne Médecine. Cet Auteur y tourne en ridicule & condamne sur-tout ceux qui veulent rapporter tout ce qui se passe dans l'homme, à quelque vaine hypothèse qu'ils ont imaginée, & qui prétendent par-là mériter le titre de Philosophes. Il bannit toutes les disputes inutiles, & sans s'arrêter à aucun système, il examine, relativement à notre nature, toutes les choses dont nous faisons usage; il définit, par une méthode sûre & facile, celles qui nous sont utiles ou nuisibles. Il examine en premier lieu, ce qui contribué à la santé des hommes; il en déduit ensuite les causes de la plûpart des maladies; & pour se rendre plus intelli-

ble, il apporte des exemples tirés de tout ce qui est à notre usage. Le détail où il entre s'étend jusqu'aux marques auxquelles on peut connoître la bonté du pain, & il louë ceux qui ont trouvé les premiers la maniere de le faire, & de convertir en un aliment sain & agréable, un froment qui, sans aucune préparation, n'offriroit qu'une nourriture aussi dégoûtante qu'indigeste.

Il m'est donc permis, à l'exemple de ce grand homme, d'examiner la nature des choses dont je vais parler, sans pourtant m'arrêter à des minuties, sur lesquelles le désir d'une vaine gloire arrête bien des personnes, & de dire d'abord en peu de mots ce qu'il faut que le Soldat fasse

pour se bien porter dans les Garnisons, afin qu'après nous en être instruits nous puissions connoître les changemens qui arrivent dans la façon de vivre dans les Camps, & qui lui causent des maladies.

J'entrerai très-souvent dans les plus petits détails, & j'espère que les Sçavans voudront bien me le pardonner. Je n'ai pas dessein de leur donner des leçons, il me suffit de m'acquitter de l'obligation que je me suis imposée, & d'instruire le Soldat de tout ce qui peut contribuer à lui conserver la santé. Comme Erasistrate n'a pas cru se faire tort d'enseigner la maniere de cuire la chicorée, je ne rougirai pas, non plus, de donner au Soldat les moyens de

composer une nourriture salutaire , & de lui apprendre ce qu'il doit faire pour tenir son corps proprement , & pour en faciliter la transpiration.

CHAPITRE I.

*Ce qui contribuë à la santé du Soldat
lorsqu'il est dans les Garnisons.*

VOYONS d'abord tout ce qui peut assurer la santé du Soldat, lorsqu'il est en garnison dans les Villes ou dans les Villages , afin que l'opposition de l'état où il s'y trouve , avec les divers accidens auxquels il est exposé dans les Camps , fasse connoître plus aisément les causes de ses maladies.

Les Soldats qui vivent dans les Garnisons mangent presque tous les jours quelque chose de chaud, comme du bouilli, du rôti, du pain cuit dans du bouillon, ou dans l'eau simple, des racines ou des herbes cuites à l'eau, & assaisonnées avec du sel & quelque peu de graisse; des légumes cuits, des alimens qui se préparent avec le froment, ou l'orge, en un mot, tout ce qui peut former une nourriture saine.

Les Soldats qui vivent dans les lieux dont nous venons de parler, usent souvent d'alimens cuits.

Je ne mets pas une petite différence entre un aliment qu'on a tiré depuis peu du feu, & un

autre qui est cuit, à la vérité, mais qu'on en a tiré depuis long-tems. Il y a plusieurs alimens, qui étant cuits, ne laissent pas d'être nuisibles, parce qu'on ne les mange point chauds, & lorsqu'ils contiennent encore beaucoup de parties ignées. Le bouillon, par exemple, qui est fort gras, & qu'on boira pendant qu'il est chaud, fera communément du bien; mais il deviendra très-nuisible, pour l'ordinaire, si on le prend froid. Je dis pour l'ordinaire, car je sçai qu'on peut trouver quelqu'un à qui le bouillon froid fera du bien, & qu'il peut y avoir des cas où une certaine quantité de graisse froide & figée sera très-bonne; mais je crois qu'il vaut mieux examiner

ce qui arrive plus communément, & je parlerai seulement de ce qui nuit ou de ce qui est utile au plus grand nombre. Je ne prétends point non plus nier qu'il n'y ait plusieurs alimens qui sont meilleurs froids que chauds ; mais je veux faire observer que les Soldats qui vivent dans les Villes, ont accoûtumé de se nourrir de viandes chaudes plusieurs jours de la semaine.

Les Soldats dans les Villes boivent du vin & de la biere, ou pour le moins de l'eau tirée de bonnes fontaines, ou qu'on a laissée purifier assez long-tems dans les puits & dans les citernes.

Ils sont moins exposés dans ces endroits aux changemens de l'air,

& aux maladies qu'ils causent ; car les Villes & les Villages sont moins exposés aux vents que les Camps.

La quantité & la proximité des édifices ne contribuë pas peu à les en garantir , comme aussi le grand nombre de feux qu'on y allume.

Un avantage qui n'est pas moins considérable , c'est que quoique les hommes soient dans les Villes exposés pendant le jour au Soleil , à la pluye , & occupés à remuer des terres , ils dorment cependant la nuit dans des endroits bien fermés , & à couvert des changemens subits qui surviennent à l'air , & qui sont souvent très-considérables dans certains Pays , & très-propres à dé-

ranger la constitution du corps.

Je ne parle point ici des Peuples de la Mauritanie, ni de ceux qui vivent sous la Ligne, où l'air change plus difficilement & plus rarement, où les mêmes vents regnent plusieurs mois de l'année, & qui sont à cause de cela, plus accoutumés à demeurer exposés à l'air. Je parle des Européens.

Comme je suis persuadé qu'il importe extrêmement de connoître la temperature de l'air que l'on respire, je ferai quelques observations qui rendront ce que j'en dirai plus intelligible.

Il sort continuellement de tous les animaux certains corpuscules qu'on peut appeller indifféremment exhalaisons & vapeurs, qui

venant à se mêler à l'air qui les environne , le rendent d'une espèce particulière , & pour ainsi dire , approprié à leur nature. Lorsqu'on est , pendant la nuit , enfermé dans une maison , cet air change & s'altère difficilement , & l'animal est dans un air qui lui est propre. Une grande partie des exhalaisons qui sortent de son corps , sert à le défendre contre les injures de l'air étranger , & l'atmosphère qui l'environne augmente considérablement pendant la nuit , quand il est dans un endroit bien fermé.

Quoique tout le monde n'ait peut-être pas remarqué ce que je viens de dire , la vérité en est si évidente , qu'il suffit qu'on entende les termes pour n'en pou-

voir plus douter ; sur-tout si on a lu le *Traité de Boyle sur les Atmosphères* , dont j'ai parlé dans un autre endroit.

Le Soldat qui est dans les Villes , quitte ordinairement ses habits pendant la nuit , & dort dans un lit ; & ainsi dépouillé , il se remuë quelque peu, ce qui fait que son corps se garantit plus aisément des mal-propretées qui peuvent s'y être attachées , qu'il respire mieux , & qu'il est plus aisément à l'abri de l'obstruction des pores de la peau.



CHAPITRE II.

*Des changemens qui arrivent dans
la maniere de vivre du Soldat,
lorsqu'il est dans les Camps.*

QU'on me donne, dit Hypo-
crate, un homme qui ne soit
pas d'un tempéramment robuste, qui
se nourrisse de bled, tel qu'il est au
sortir de l'aire, qui mange de la
viande crüe, & qui boive de l'eau;
je suis assuré qu'il essuyera quantité
de maladies fâcheuses & incommo-
des. Il sera rempli de vents, tour-
menté de douleurs, son corps s'affoi-
blira, son ventre se dérangera, &
il ne vivra pas longtems.

Il s'ensuit de cet axiome, que
le Soldat, qui dans les Camps,

n'use presque jamais, ou que très-rarement, d'alimens chauds, tombera aisément malade. Comme il se portoit bien dans les Villes, en ne mangeant que des viandes chaudes, il n'est pas possible que le changement de nourriture n'en apporte beaucoup à son tempéramment.

Si le pain dans les Camps est beaucoup plus mauvais qu'il ne l'est ordinairement dans les Garnisons; s'il est moins levé; s'il est moins cuit, & même s'il l'est si peu, comme il arrive quelquefois, que ce soit plutôt de la pâte que du pain; s'il a pris par hazard, quelque mauvaise odeur; s'il est couvert de mousse; s'il est jaunâtre, noir, plein de fuye, moisi, le Soldat s'en trouvera

certainement très-mal , & son estomac , aussi-bien que tout son corps , ne seront pas longtems sans en souffrir.

Le Soldat se nourrit très-souvent d'alimens cruds , ou mal cuits , comme sont les viandes & les poissons salés & fumés ; les fruits de mauvaise qualité & qui sont encore verds , les Melons , les Concombres , les Citrouilles , les racines & les herbes cruës. Comme le Soldat qui , dans sa Garnison , faisoit cuire ses alimens , jouissoit d'une santé parfaite , il faut nécessairement que l'usage d'alimens cruds le rende dangereusement malade.

L'Armée marche très-souvent dans des Pays où les eaux sont mauvaises ; souvent même on est

obligé de camper dans ces endroits : la mauvaise qualité de l'eau peut causer au Soldat une infinité de maladies.

Supposé même que les eaux soient bonnes, elles peuvent tuer le Soldat sur le champ ; s'il en boit en trop grande quantité, après s'être échauffé dans la marche, dans le combat, & dans quelque autre exercice militaire, & lorsque le sang bouillonne pour ainsi dire, dans les veines. Si elles ne causent pas la mort, il est certain que leur usage immodéré est une occasion naturelle de toutes les maladies qui attaquent les Soldats dans les Camps.

Il y a plus : l'eau est également nuisible aux chevaux & aux mulets,

lets ; lorsque leurs humeurs se trouvent dans la même disposition , à cause du travail excessif qu'ils ont fait. C'est donc avec beaucoup de prudence que ceux qui en ont soin les éloignent des fontaines , jusqu'à ce que les humeurs se soient calmées dans les vaisseaux , & qu'ils ne font point passer tout d'un coup les chevaux d'un mouvement violent à un trop grand repos ; mais qu'ils les font aller d'un pas modéré , afin que les esprits se modèrent peu à peu , & que le sang reprenne insensiblement dans les veines son cours ordinaire.

Au contraire , un Soldat qui se trouve altéré , ne faisant point attention à ce que je viens de dire , remplit d'eau son chapeau

ou son casque, & le vuide d'un seul trait, & de-là il arrive que celui qui auroit pû terrasser un grand nombre d'Ennemis se tue lui-même par son imprudence.

Les changemens subits qui arrivent dans l'air ne sont pas moins nuisibles au Soldat. Son corps, qui est souvent échauffé & disposé à suer, & qui se trouve dans un état où la transpiration lui seroit nécessaire, en est empêché par le vent & par la froideur de l'air; de-là naissent des maux de tête qui rendent le Soldat inhabile aux travaux militaires, & qui lui causent la fièvre.

Comme l'air touche sans cesse les corps des animaux, & que lorsqu'il est attiré par les poulmons il peut être utile ou nui-

sible de plusieurs manieres ; qu'il agit encore très-puissamment à l'exterieur sur les corps qu'il altère par le seul contact, & que les grands changemens qui lui arrivent ne leur sont point ordi-
nement avantageux ; il est à propos d'ajouter quelques remarques, qui feront connoître clairement combien il peut devenir nuisible au Soldat par sa mauvaise qualité.

Le Soldat passe souvent d'un air pur dans des fossés & dans des mines, où il est fort épais, & où il n'a aucun mouvement ; de sorte qu'il est capable de suffoquer un homme, comme cela est souvent arrivé dans les Mines d'où l'on tire les Métaux. Supposé que l'air n'y soit pas

aussi mal sain que nous venons de le dire, & qu'on n'en soit pas suffoqué, on peut cependant gagner dans ces endroits plusieurs maladies.

Si le Soldat ne s'arrête pas long-tems dans les lieux dont nous venons de parler, il respire ordinairement l'air qui en est voisin, ou qui est aux environs des endroits où l'on a nouvellement remué la terre, & qui est communément très-nuisible. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce que j'ai souvent entendu dire à Rome. Lorsque on y creusoit les fondemens de l'Obélisque qui porte le nom de Pamphile, fondemens qu'on fut obligé de faire très-larges & très-profonds, il y eut dans le voisinage beaucoup

de personnes attaquées de fièvres, & d'autres maladies toutes semblables à celles qui regnent dans les Camps.

Quoiqu'on ne fasse pas attention à cette cause des maladies, elle est cependant existante dans les Camps, où l'on remue toujours la terre. Il faut pourtant avouer que les mauvaises qualités de l'air dont nous venons de parler font beaucoup plus nuisibles au Soldat qui dort, qu'à celui qui est éveillé & qui agit dans ce mauvais air. On remarque même que presque tous les poisons ont beaucoup plus de force sur un animal qui repose, que sur celui qui agit.

J'ai remarqué ci-dessus, lorsque j'ai fait le dénombrement

des causes qui contribuent à la santé du Soldat dans les Garnisons que tous les animaux avoient autour de leur corps une certaine atmosphère qui leur est propre, & qui est beaucoup plus grande, plus forte & plus étendue pendant la nuit, lorsque l'animal est dans un lieu bien fermé; que cet air dont il est environné est composé, pour la plus grande partie, des vapeurs qui sortent de son corps; qu'il sert à l'échauffer, & à le défendre des attaques subites d'un air nouveau, & des différentes parties dont il est composé. J'observerai maintenant que le Soldat dans les Camps, n'a point autour de lui lorsqu'il dort, une atmosphère pareille à celle dont

nous venons de parler ; ou du moins , qu'elle est plus petite & moins étendue : car s'il dort à découvert , le vent qui amène continuellement un air nouveau , ne permet pas que les corpuscules qui sortent de son corps restent long-tems autour de lui ; & s'il dort dans sa Tente , elle n'est pas capable d'empêcher l'entrée à l'air , ni de le garantir des brouillards , & de toutes les choses que le vent apporte , qui sont plus nuisibles , comme nous l'avons remarqué , à celui qui dort , qu'à celui qui veille.

Je crois devoir avertir le Lecteur que dans tout ce que je dis je parle de ce qui arrive pour l'ordinaire & le plus communément , car je pourrois imaginer

un cas dans lequel il seroit plus avantageux de dormir à découvert & en plein air, & où il seroit bon que l'air changeât autour de notre corps de la même manière que l'eau change sans cesse autour de celui qui se baigne dans un fleuve.

Lorsque j'ai rapporté les avantages que celui qui dort retire de l'air qui l'environne, je n'ai pas voulu prétendre que le lieu où il est doive être exactement fermé & scellé hermétiquement, de manière qu'il n'entre aucun air, & qu'il ne sorte rien de cette atmosphère. On doit entendre tout cela d'une manière conforme au bon sens, & les railleries des demi-Scavans seroient ici hors de saison. Il suffit que ces
que

que je viens de dire ne puisse être révoqué en doute.

On ne doit pas croire non plus, qu'il soit indifférent que le Soldat se deshabilie ou non pendant plusieurs jours : car outre qu'il s'engendre dans les Troupes une infinité d'animaux très-incommodes, la saleté & l'ordure qui s'attachent à son corps empêchent la transpiration, & peuvent lui causer une infinité de maladies.

Nous pouvons ajouter à ce que nous venons de dire, que le sommeil du Soldat dans les Camps est plus souvent interrompu, & que les craintes & les espérances y sont plus fréquentes & plus violentes que dans les Garnisons.

Si l'on dit que dans les Villes

assiégées le sommeil y est aussi interrompu que dans les Camps , & que les craintes & les espérances y sont les mêmes ; je répondrai à cela , que c'est aussi la raison pour laquelle les Soldats & les Habitans y sont attaqués des maladies qui regnent dans les Camps , ou d'autres qui sont presque les mêmes : ce qu'on a remarqué depuis peu dans le Siège de Vienne.

J'ai négligé de rapporter les causes qui m'ont paru de moindre importance , au rang desquelles on peut mettre la quantité des corps morts , d'hommes , de chevaux ou d'autres animaux , dont j'aurai occasion de dire quelque chose en parlant de la corruption de l'air qu'ils occasion-

nent : il est vrai qu'ils engendrent une infinité de Vers & de Mouches ; & on rapporte de ces dernières , qu'elles furent non-seulement incommodes aux hommes durant le Siège de Vienne : mais qu'après qu'il fut levé , elles firent périr beaucoup de chevaux , écourtés.

CHAPITRE III.

Causes des maladies qui arrivent dans les Camps , à cause de la nature du Climat.

LEs personnes de bon sens , & qui ont le plus d'expérience , prétendent que les maladies des Camps peuvent regner

dans toute sorte de Pays, lorsque plusieurs des causes dont nous avons parlé concourent ensemble à le faire naître, & nous devons être là-dessus de leur avis. Il arrive en effet, très-souvent, que de plusieurs personnes qui vivent dans le même Pays, les unes se portent bien, & d'autres au contraire sont malades, quoique les premières soient dans une Ville, & les secondes dans un Camp qui n'en est pas éloigné. S'il y a même dans une Ville quelques Habitans qui vivent de la même manière que les Soldats qui campent, & que d'autres suivent le régime ordinaire des Bourgeois; plusieurs des premiers seront malades, tandis qu'il n'y aura que peu des derniers qui le

soient. Les maladies des Camps sont principalement causées par le changement qui arrive dans la façon de vivre du Soldat, & lorsqu'il devient trop fréquent, il faut nécessairement que la constitution du corps change, & que l'homme devienne malade, dans quelque Climat qu'il se trouve. Or il arrive presque toujours dans les Camps des changemens dans ce qui conserve la santé du Soldat lorsqu'il est dans les Villes, & par conséquent, si on n'y établit un certain ordre, & qu'on n'y apporte une exacte attention, il s'ensuit naturellement des changemens qui ne peuvent que détruire la santé la mieux établie.

Il faut qu'il y ait en certains

Pays quelque cause différente de celles dont nous venons de parler. Quoique les Souverains entretiennent presque toutes les années des Troupes en campagne, nous n'entendons point dire qu'il y ait parmi elles des maladies & des morts aussi fréquentes que dans celles que l'on envoie en Hongrie. Il est donc nécessaire de rechercher d'où vient cette différence.

Plusieurs Auteurs très-célèbres prétendent que l'air y est mal sain : il y a pourtant en Hongrie plusieurs Villes florissantes & très-peuplées, & les hommes y parviennent à une grande vieillesse.

Mais supposant que l'air de la Hongrie est mal sain, si nous

demandons d'où vient qu'il est tel, les Sçavans ont coutume de répondre à cette question d'une maniere obscure. Si vous leur demandez l'explication de ce qu'ils disent, ils avoient enfin que la malignité de l'air de ce Pays consiste dans une certaine qualité occulte, qui occasionne aussi la plûpart des maladies dont on y est attaqué. Ce sçavant Discours ne nous instruit pas davantage là-dessus; bien loin de là, son obscurité rend la nature de ces maladies plus difficile à connoître, & par conséquent la maniere de les guérir & de s'en préserver, le deviennent aussi.

Peut-être écouterons-nous plus volontiers ceux qui disent que les maladies ne sont si fréquentes

en Hongrie, qu'à cause de la négligence du Soldat pour sa personne. Pour moi je n'ai garde d'adopter un pareil raisonnement ; car là où les Chefs sont plus soigneux & plus attentifs à tout ce qui peut contribuer à la santé du Soldat, il est moralement impossible que ce même Soldat la néglige ; car dans presque tous les Royaumes & dans toutes les Républiques tout le monde se conforme aisément à l'exemple des Monarques & des Chefs, & dans chaque Etat l'on cultive plus volontiers les Sciences & les Arts qui sont le plus du goût du Prince.

Supposons donc comme vrai ce qui ne l'est point, que les Soldats qui composent les Troupes

qu'on envoie en Hongrie soient moins jaloux de leur santé, puis-je mieux pour le présent, condamner cette négligence, qu'en louant la diligence & l'attention des hommes à conserver leur santé ?

On rapporte qu'en Hongrie les marais croissent très-fort en Hiver, & que la terre devient bourbeuse en beaucoup d'endroits ; & qu'en Eté au contraire, les fleuves baissent & les marais séchent pour la plus grande partie. Or en quelque endroit qu'une terre qui étoit bourbeuse vienne à se dessécher, elle rend l'air contagieux à tout le monde. Les Armées, pour l'ordinaire, ne s'écartent point des bords du Danube ; car tout le monde sçait

que c'est presque la même chose de combattre pour ces bords que de combattre pour tout le Royaume, & que celui-là en est le Roi qui est paisible possesseur du fleuve. De-là vient que l'on est souvent obligé de camper près des marais, & dans les lieux même qui étoient tels peu de tems auparavant, ou dans des endroits peu éloignés de ceux-là.

Quoique dans la Hongrie les eaux du Danube ne soient pas absolument pures, si on les compare à d'autres eaux dont le Soldat peut faire usage, elles sont assez saines. Mais lorsque l'Armée s'écarte du Danube de deux ou trois milles ou même davantage, ce seroit un trop grand travail de transporter l'eau de ce

fleuve pour l'usage d'une si grande quantité de monde, c'est pourquoi l'Armée se sert des eaux des lacs, des marais, &c. Les eaux des marais, sur-tout dans ceux où elles ne sont pas assez hautes, sont dangereuses, & propres à causer des maladies.

Si on creuse des puits, on ne les construit pas ordinairement avec beaucoup de soin : quand même on le feroit, ils ne tardent pas à se salir, & à se remplir de fange, parce que où est la multitude la propreté manque très-souvent.

Dans la plûpart des endroits de la Hongrie, le terrain communique sa qualité à l'eau des puits que l'on y creuse ; ce qui les rend très-mal sains, & propres à

causer des maladies : cela arrive sur-tout aux puits qui y sont nouvellement creusés. Je conjecture donc par ce que j'ai observé à l'égard d'un puits dont les eaux avoient été la première année pesantes & mal saines, mais qui, dans la suite, étoient devenues d'une qualité excellente ; qu'à force d'ôter d'un terrain des parties qui rendoient les eaux mauvaises, il n'y reste plus rien à la fin qui puisse s'en détacher & se mêler avec ces eaux, ce qui fait qu'elles deviennent salutaires.

Les variations de l'air sont aussi très-fréquentes en Hongrie ; de sorte que souvent on éprouve dans un même jour d'Eté deux saisons différentes. Il arrive presque toujours pendant l'Eté, si

l'on en croit les Relations , que quand le Soleil est sur l'horison , les Soldats y ressentent des chaleurs violentes ; mais sur le soir & pendant la nuit , le froid y devient excessif. J'ai autrefois remarqué quelque chose de semblable vers les embouchures du Tybre , où les lacs & les marais sont aussi très-fréquens. En Eté , lorsque ce fleuve vient à baisser , ils séchent pour la plûpart , & ce lieu est extrêmement mal sain.

Toutes ces causes sont plus que suffisantes pour occasionner des maladies , & si on les ajoute aux causes générales des maladies des Camps , elles peuvent les rendre plus fréquentes , plus fâcheuses & plus difficiles à guérir dans les Armées d'Hongrie , que dans

celles que l'on envoie dans tout
autre Pays de l'Europe.

Si quelqu'un connoît d'autres
causes des maladies qui attaquent
les Soldats dans la Hongrie, il
manqueroit à ce qu'il doit à la
société, s'il ne communiquoit
point ses observations, puisqu'il
empêcheroit d'indiquer les pré-
cautions nécessaires pour les pré-
venir, & les secours les plus effi-
caces pour en guérir.



CHAPITRE IV.

Où l'on indique les Remèdes dont on doit se servir.

QUEL Remède donnerons-nous , dit Hipocrate , à celui qui est malade pour avoir mangé du bled sans préparation & des viandes crues , & qui n'a bû que de l'eau ? Il faudra lui ôter la nourriture dont il a usé ; lui donner , au lieu de bled , du pain bien levé & bien cuit ; lui faire manger des viandes chaudes , au lieu des crues dont il s'est nourri , & lui faire boire du vin. Il est impossible , continuë ce grand homme, qu'après ce changement il ne recouvre la santé , à moins que ce ne soit une

homme entierement affoibli par l'âge, & par la premiere nourriture dont il a usé. Il est évident par les lumieres naturelles, que l'on doit, le plutôt qu'on peut, nous priver de ce qui nous est nuisible, si nous voulons nous bien porter, & qu'il faut aussi changer à l'instant le régime de vivre qui nous est contraire, si nous voulons être guéris des maladies dont il est la cause.

Je dirai donc aussi à l'exemple d'Hipocrate, que si un Soldat tombe malade, parce qu'il n'use jamais ou que très-rarement d'alimens chauds, il faut lui donner quelque chose de propre à son tempéramment, & qui contienne encore, lorsqu'il le prendra,

dra , plusieurs parties ignées (a).

S'il est malade pour avoir mangé en campagne de mauvais pain , il faut lui en donner d'excellent (b).

Est-il malade pour avoir vécu pendant plusieurs jours de viandes crues & de mauvaise qualité ? qu'il use tous les deux ou trois jours de quelque autre nourriture , & , ce qui seroit encore mieux , de viandes cuites & qui soient saines. Il conservera par-là sa santé , ou pour le moins il deviendra plus difficilement malade ; car l'homme est de telle nature qu'il peut supporter plusieurs maux , pourvu que par intervalle il lui arrive quelque cho-

(a) V. II. Part. Chap. 1. 2. & 3.

(b) V. II. Part. Chap. 2. & 3.

se qui lui soit salutaire (a).

Celui qui est encore trop échauffé d'un travail violent, qui a les humeurs en mouvement, & qui boit de l'eau froide en quantité (b), doit être persuadé qu'il se donne la mort. Qu'il profite de l'exemple de ceux qui ont soin des chevaux & des autres bêtes de charge : Ils les écartent de l'eau, lorsque leurs humeurs sont encore trop rarefiées, à cause du grand travail qu'ils ont souffert. Qu'il s'abstienne donc de boire de l'eau froide lorsque son corps est dans cet état, & qu'il donne auparavant le tems aux humeurs, aussi-bien qu'à son cœur, de re-

(a) V. II. Part. Chap. 2. 3. 4. 5.

(b) V. II. Part. Chap. 6. & 7.

prendre leur premier état. Qu'il commence d'abord par se laver la bouche, & qu'il boive avec modération. Cependant il pourra boir davantage, si c'est de l'eau avec du vin, ou s'il se sert de quelqu'une de ces boissons, que je lui apprendrai à préparer aisément & sans dépense (a). Qu'il en choisisse une qui ne soit point foible & entierement dénuée d'esprits, ou bien qu'il ajoute à l'eau commune quelques gouttes d'esprit-de-vin, jusqu'à ce qu'il connoisse à l'odeur & a la saveur qu'elle est changée. S'il fait ce que je viens de lui prescrire, l'eau qu'il boira ne nuira point à sa santé.

(a) Part. II. Chap. 7.

Quoi qu'il ne soit pas au pouvoir du Soldat de se garantir de tous les changemens qui surviennent à l'air, il y a bien des moyens de les empêcher de nuire, ou du moins de les rendre moins nuisibles, & même supposé qu'ils aient déjà causé quelque maladie, d'empêcher qu'elle n'augmente, & qu'elle ne fasse plus de progrès par le peu de soin qu'il auroit d'y remédier (a).

Lorsqu'il est obligé de demeurer dans les mines & dans des lieux souterrains (b), outre que l'on peut les construire de plusieurs manieres pour empêcher qu'il le soit moins, il peut aussi user de certaines précautions, &

(a) Part. III. Chap. 2. 3. 4. 5. & 6.

(b) Part. III. Chap. 3.

prendre quelques remèdes qui se trouvent sous la main pour réparer les maux qu'il a faits.

Il doit se précautionner de la même façon, lorsque les différens travaux auxquels les Loix Militaires l'assujettissent, le forceront de demeurer près des fossés, ou auprès d'un terrain de mauvaise qualité qu'on vient de creuser depuis peu, & même d'y séjourner (a).

Lorsqu'il est dans un air pesant & mal sain, il doit aussi, pour se garantir des maladies dont il est menacé, demeurer éveillé pendant tout ce tems-là, car en négligeant de le faire, aussi-bien que par le défaut d'e-

(a) Part. III. Chap. 3.

xercice , il en sera infecté (a).

S'il est forcé de demeurer long-tems dans un mauvais air (b), & même d'y dormir (c) ; ce ne fera pas un petit avantage pour lui, s'il peut faire enforte que l'air qui lui est propre augmente autour de lui : je veux dire, que l'atmosphère de son corps augmente, & que les vapeurs qui en sortent continuellement se conservent autour de lui. Il peut aussi se garantir par ce même moyen lorsqu'il dort, des changemens subits qui surviennent dans l'air, se mettre en sûreté contre les corpuscules que les brouillards entraînent pendant la

(a) Part. III. Chap. 4.

(b) Part. I. Chap. 8.

(c) Part. III. Chap. 4.

nuit , & conſerver ſa chaleur naturelle.

Comme le Soldat peut ſe trouver incommodé de ne pas quitter ſes habits durant pluſieurs jours , il doit , lorsqu'il n'eſt pas commandé , nettoyer ſon corps , uſer de friction , ſe baigner , & oindre ſes membres de quelque matière graſſe , par exemple d'un peu de beurre , & ce fera même aſſez que de les froter de tems en tems avec un papier dans lequel il y en aura eu (a).

Il eſt juſte de rendre juſtice à nos Ennemis lorsqu'ils le méritent , & il faut avouer que les Turcs ſont plus ſoigneux de ce qui concerne l'entretien & la propreté de leur corps , que nos

(a) Part. III. Chap. 5.

Soldats. C'est ce qui fait aussi qu'ils transpirent mieux, que leurs membres deviennent plus forts & plus souples, & qu'ils sont moins exposés aux maladies.

Quoique le sommeil des Soldats soit souvent interrompu dans les Camps, que les craintes & les espérances y soient plus violentes, & fassent une plus grande impression sur leur esprit, tout cela n'est pas cependant d'une si grande conséquence, non-seulement à cause qu'ils s'y accoutument en peu de tems, mais encore parce que leur sommeil n'est pas si souvent interrompu, qu'ils n'ayent encore plusieurs heures à eux pour se refaire, & pour dormir, autant qu'il est nécessaire.

Pourvû

Pourvu qu'ils fassent un bon usage du tems , & qu'après avoir vacqué aux travaux militaires ils ne se livrent pas entierement à la volupté , à la gourmandise & à des exercices violens , il leur reste assez de tems pour prendre soin d'eux-mêmes. Ils doivent nettoyer leur corps , l'essuyer , le bien nourrir , & lui procurer le repos qui lui est nécessaire ; & s'ils ont encore quelques momens dont ils puissent disposer , ils pourront , pour se délasser & pour récréer leur esprit , l'employer à ce qu'ils jugeront à propos.

Enfin la quantité de vers & de mouches , qui ne doit en partie son origine qu'à l'abondance de nourriture qu'elles trouvent dans

les cadavres, cessera, si on a soin
d'éloigner du Camp & de ses
environs ce qui est capable de
les entretenir. C'est-à-dire, que
si la propreté y regne, si les ca-
davres des animaux, aussi-bien
que les excréments des hommes
sont enterrés dans des fosses, les
mouches n'auront point alors un
si grand nombre de nids où el-
les puissent déposer leurs œufs.
La quantité de vers sera moins
grande, aussi-bien que celle des
mouches, qui, à leur tour, pro-
duiront moins de vers. Les Sol-
dats ne feront pas si souvent in-
fectés par la mauvaise odeur, &
l'air, par ce moyen, en sera plus
pur.

C H A P I T R E V.

*Dans lequel on résout quelques
difficultés.*

ON est souvent obligé de répondre à certaines personnes, qui, dans la fausse opinion où elles sont d'en sçavoir plus que les autres, ne se rendent recommandables ni par les productions de leur esprit, ni par le secours dont elles font aux autres, mais par la liberté qu'elles se donnent de contredire tout le monde. Envieuses & jalouses de la réputation d'autrui, elles font tous leurs efforts pour diminuer la gloire de ceux qui tâchent de créer quelque

chose d'utile. Ils forment sans cesse des difficultés, ils aiment mieux que tout périr, que de permettre à ceux qu'ils haïssent de chercher à acquérir quelque réputation par leur travail. Y a-t-il quelqu'un, qui pense mieux qu'eux, & qui par conséquent, ne leur ressemble ni par les mœurs ni par la conduite, qui soit exempt de leur haine ?

Quelqu'un de ceux dont je viens de parler, m'objectera que tout ce qui a été dit ci-dessus est si évident, que les ignorans, aussi-bien que les Sçavans, ne sçauroient en douter, & que par conséquent, on doit le mépriser, tout de même que quelques per-
sonnes méprisent certains Aphorismes d'Hipocrate, tels que :

font les suivans : *Ubi somnus laborem affert malum. Si talia qualia oportet purgentur, confert & facile ferunt. Morbi qui fiunt repletione inanitione curantur.* C'est-à-dire : *Le sommeil inquiet est dangereux : si l'on évacüe par la purgation les humeurs qu'il faut évacuer, on s'en trouve bien, & l'évacuation ne fatigue pas. L'abstinence guérit les maladies qui sont causées par la réplétion.* A cause qu'ils ne nous apprennent rien de nouveau, & que tout le monde ne sçache.

Je répondrai, que si les choses que j'ai dites ci-dessus sont vrayes, on doit en faire beaucoup de cas, par la raison même qu'elles sont claires & évidentes. Et si l'on n'a rien avancé jusqu'ici que de tel, ce n'est pas peu de

chose d'avoir rassemblé plusieurs principes que tout le monde est obligé de recevoir comme vrais, & de les avoir mis sous les yeux de tous ceux qui liront mon ouvrage. Car la vérité est de telle nature, que si quelqu'un peut une fois l'appercevoir, il en déduit facilement plusieurs autres vérités. Je crois qu'en rapportant seulement ce qui est utile, inutile, ou nuisible aux Soldats, j'ai pourvu à la sûreté de plusieurs d'entr'eux; car ce n'est pas avoir apporté un léger remède aux maladies qui peuvent arriver, que d'avoir connu ce qui peut être utile ou préjudiciable.

Je suis cependant bien-aïse, pour confondre quelques-uns de ces Critiques, de leur opposer:

le sentiment d'Hipocrate , dans son Traité de l'ancienne Médecine , qui dit , en traitant cette matière : *Si quis igitur de Medicina loquatur , & audientium intelligentiam , atque animos sermone non afficiat ; neque ipse etiam veritatis compos erit , & vana ut plurimum loquetur.* C'est-à-dire : Si quelqu'un parle de la Médecine , & que son discours ne soit pas à la portée de tous ceux qui l'écoutent , il ne connoît pas lui-même la vérité , & il ne dit ordinairement que des mots.

Le but que je me suis proposé en commençant cet Ouvrage , a été de m'expliquer de telle sorte , que tout le monde puisse entendre ce que je dirai.

D'autres diront , qu'il est vrai que l'eau froide , quoique bon-

ne , est nuisible au Soldat qui est échauffé par le travail lorsqu'il en boit avec excès ; mais que l'on peut par le moyen de certaines préparations , rendre les eaux bonnes , de mauvaises qu'elles étoient auparavant ; qu'il n'est pas impossible aussi de nous garantir des changemens subits de l'air & de la malignité des fossés , des mines & des brouillards , mais que l'embarras & la difficulté , c'est de pouvoir éviter tout ce qui peut nuire aux Soldats qui sont dans un Camp , surtout en Hongrie , de faire ce qu'il faut pour prévenir les maladies , & de leur procurer ce qui peut leur être utile.

Je répondrai en premier lieu , que la plûpart des précautions

dont j'ai parlé me paroissent très-aisées à prendre , & que les autres ne sont pas difficiles , pourvu que l'on veuille se servir tant soit peu de son industrie , & y apporter quelque soin ; & je sçai que dans les mêmes Camps & dans la même Ville de Vienne (car il arrive dans les Villes des maladies presque semblables à celles des Camps) plusieurs personnes , pour avoir usé des précautions dont je viens de parler n'ont point été malades , ou ils ne l'ont été que legerement , pendant que les autres pour les avoir méprisées sont morts , ou ont eu des maladies dangereuses & difficiles à guérir , & ont esuyé plusieurs rechûtes.

Il est donc évident qu'il y a un

art pour conserver la fanté dans les Camps , mais qu'il n'est pas connu de tout le monde. Si des personnes présumptueuses ne veulent pas travailler à le connoître , ils doivent au moins permettre aux autres de le faire, & d'apprendre au Soldat les moyens les plus sûrs & les plus faciles de jouir de la fanté dans les Camps.

Dieu a donné à l'homme une petite portion de sa sagesse & de sa prevoyance infinie. Elle suffit, si nous voulons en faire usage , pour nous faire éviter plusieurs dangers & plusieurs maladies. Att-on tout prévu , tout éprouvé ? Nous sommes-nous toujours servis de toute notre prudence ? Parce que nous n'avons pas le pouvoir de prévenir toutes les

maladies dont nous pouvons être attaqués, est-ce à dire que nous ne devions en prévenir aucune : Non, certes, cela ne doit pas être, & chacun doit se comporter de telle sorte, que quand même le succès ne seroit pas toujours heureux, il ait au moins la gloire d'avoir fait tout ce qui étoit en son pouvoir.

Il faut aussi que je réponde à quelques insensés, qui pour être souvent d'une naissance illustre, n'en méritent pas moins ce titre. Ils prétendent que Dieu a fixé les bornes de la vie de l'homme ; & qu'il n'est pas en son pouvoir de les passer. Quelques-autres encore plus foux que ceux-ci, disent que tout est gouverné par le hazard & par la Fortune, &

qu'on doit par conséquent, ne s'embarasser de rien.

O insensés ! qui croyez pouvoir pénétrer les Jugemens & les Décrets du Très-haut, qui essayez d'ôter à l'homme la liberté & la prudence, qui est son plus bel appanage ; quelque effort que vous fassiez, vous ne viendrez jamais à bout de vous défaire de cette même prudence que Dieu a voulu vous donner, tout indignes que vous en êtes. D'où vient que vous mangez & que vous buvez ? Pourquoi vous levez-vous dans un tems, & vous couchez-vous dans un autre ? D'où vient ne vous précipitez - vous pas du haut d'un rocher en bas ? Quant à ceux qui se servent de l'autorité de l'Écriture pour ap-

puyer leur sentiment , je leur répondrai , que le Serviteur infidèle , pour avoir enfoui le talent que son Maître lui avoit confié , & pour ne l'avoir pas fait valoir , fut précipité dans les prisons éternelles. Mais ces ridicules objections ne méritent pas qu'on s'y arrête plus longtems.

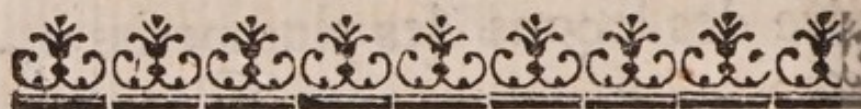
Si quelqu'un est fâché de ce que j'ai pensé le premier à cet Ouvrage , il pourra , quoique je l'aye précédé , me priver de la gloire & des louanges dont il est jaloux , en donnant de meilleurs conseils que ceux que j'ai donnés ; & pour moi , bien que j'aie traité le premier cette matiere , plein de reconnoissance & de vénération pour lui , je l'en remercierai. Rien ne me paroît moins

convenable que d'être spectateur oisif du mal qui arrive au Soldat, dans un tems où la guerre est devenue si nécessaire. Or dire que tel est l'état des choses, n'est-ce pas dire qu'il n'y a rien de plus intéressant, que de songer sérieusement aux moyens de conserver sa santé ? Car un Soldat malade ne mérite point le titre de Soldat, c'est un fardeau pesant & inutile à ceux qui se portent bien. Il est comme un corps sans ame, que les Ennemis peuvent impunément fouler aux pieds.

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait travaillé à cet Ouvrage, & je ne suis pas l'Auteur de tous les conseils que j'y donne. Outre que je ne néglige pas de pren-

dre des leçons des plus petits infectes , j'interroge aussi tous les honnêtes gens & tous les Sçavans que je rencontre , & je profite des lumieres de tout le monde. Vous aussi , mes chers Amis , vous sçavez que c'est avec beaucoup de sincerité que je fais cet aveu : souffrez-donc que je publie que vous ne m'avez pas peu communiqué de lumieres sur ce que je viens d'écrire , toutes les fois que j'ai osé vous consulter sur ces matieres , aussi-bien que sur les difficultés que j'ai rencontrées dans l'execution de mon Ouvrage.





SECONDE PARTIE..

Des Alimens solides & liquides les plus sains dont les Soldats peuvent user dans les Camps , & que l'on peut aisément préparer.

COMME l'air est de tous les corps qui existent dans la Nature , celui qui est le plus nécessaire à la vie , j'ai douté quelque tems si je ne commencerois pas avant toutes choses à en parler , aussi-bien que des moyens de corriger ses mauvaises qualités , & de s'en garantir. Mais comme j'ai fait réflexion qu'il n'est rien dont le Soldat s'embarrasse davantage que d'as

voyez

voir de quoi boire & de quoi manger, j'ai jugé à propos de parler en premier lieu des alimens solides & des boissons qui sont les plus salutaires. Comme l'eau chaude est d'un très-grand usage, soit pour appaiser la soif, pour guérir les pesanteurs d'estomac, & pour préparer comme il faut & en peu de tems la plupart des alimens, je parlerai d'abord de l'eau chaude, de sa bonté & de son utilité. Je parlerai ensuite dans différens Chapitres, des alimens les plus sains, & que l'on peut facilement préparer; j'enseignerai après cela, la maniere de corriger les mauvaises qualités des eaux, & enfin je parlerai de quelques Eaux médicinales, qu'on peut composer en

très-peu de tems & avec peu de
dépense. Le Lecteur a pu s'ap-
percevoir par le commencement,
& verra par la suite, que je don-
ne une méthode très-facile, &
que l'on peut mettre en pratique
sans aucune dépense considéra-
ble, qui n'est point capable de
distraire, ni de détourner l'es-
prit du Soldat des travaux mili-
taires, & qui est très-efficace
pour prévenir les maladies, &
pour les guérir.



CHAPITRE I.

*De la bonté & de l'utilité de l'eau
chaude.*

LE Soldat peut retirer un si grand nombre d'avantages de l'usage de l'eau chaude, pourvu qu'elle n'ait pas d'ailleurs de mauvaises qualités, & on la prépare avec tant de facilité, qu'il est important d'ordonner à ceux qui s'en servent pour cuire d'autres alimens, de tenir toujours auprès du feu un grand vaisseau plein de cette eau, dont le Soldat qui n'a point de feu puisse se servir, s'il le veut, sans dépense, & sans aucun délai. Je dis sans dépense, car comme on

allume du feu pour plusieurs autres usages , cette eau ne coûte absolument rien , & on doit , à cause de sa bonté , la donner *gratis* au Soldat , afin qu'il puisse le plus souvent qu'il le pourra , ou pour le moins une fois tous les jours , venir en chercher , pour se bien porter & se garantir des maladies , à moins que l'Officier & le Soldat n'ayent quelque affaire plus pressante qui l'en empêche.

Je ne m'arrêterai point ici à parler de l'usage de l'eau chaude pour l'extérieur du corps , & de faire un dénombrement de tous les cas où elle peut être utile , & où les Anciens l'ont employée ; je me contenterai de remarquer que j'ai éprouvé moi-

même, que toutes les qualités que l'on attribué au Caffé, au Thé & à plusieurs autres boissons, ne sont pour la plûpart que les effets de l'eau chaude ; ce dont conviendront aisément ceux qui ont mangé plusieurs fois du Caffé au sec. Car ils n'éprouvent point la même vivacité dans les esprits, que s'ils prenoient la même poudre de Caffé bouillie dans l'eau.

On remarque de même cette vivacité dans les esprits, si on prend seulement quelques cueillerées d'eau chaude : je dis chaude, car il ne suffit pas qu'elle soit tiède.

Quoique le Chocolat ait plus de vertu, si on le mange à sec, & sans l'avoir auparavant délayé

dans l'eau, il ne causera pas les mêmes effets que si on le prend fondu dans l'eau chaude. Il faut donc convenir que les effets du Chocolat doivent être principalement attribués à cette eau, qui d'elle-même, & sans aucun mélange, rarefie le sang, fait gonfler les veines, & rend l'homme plus gai & plus disposé à exécuter tout ce qu'il veut.

Nous attribuons aussi plusieurs bons effets au bouillon de viandes; mais nous devons encore attribuer les principaux à l'eau chaude, qui en fait la principale partie. Ces bouillons sont souvent très-nuisibles, parce qu'ils contiennent beaucoup de parties gluantes extraites des viandes. Si on laisse évaporer l'eau qu'ils

contiennent, il ne restera autre chose que cette colle, & peut-être quelque peu de graisse qui furnagera, si la viande est grasse. C'est pourquoi quelques Médecins ordonnent souvent des bouillons, qui contiennent peu de la substance des viandes, des bouillons légers (a), que les Italiens appellent *Brodi lischi*. Ils ne contiennent qu'une grande quantité d'eau légèrement chargée de la substance des viandes, & des autres choses qu'on y joint.

Quant à la colle, ou à cette partie des viandes que nous avons dit qui se détachoit dans la

(a) Ces bouillons se nomment communément *Eaux*. On met un malade qu'on veut laver & peu nourrir, à l'eau de veau, à l'eau de poulet.

coction , prise toute seule sans eau , elle sera plus nuisible que salutaire , dans les cas où l'eau chaude toute seule auroit été avantageuse.

Je ne prétends point si fort exagérer la vertu de l'eau chaude , quelques éloges qu'elle mérite : en effet , que je veuille condamner ou diminuer le mérite des alimens qu'on y fait cuire. Je ne cherche point aussi à introduire la coûtume des Anciens , qui buvoient l'eau la plus chaude qu'ils pouvoient pour se desaltérer , & pour réparer leurs forces ; mais je suis assuré qu'elle convient très-fort aux Soldats , qui ne peuvent point prendre d'alimens chauds dans les Camps aussi fréquemment qu'ils le faisoient dans les Garnisons

nifons ; & qu'elle peut parfaitement bien tenir lieu de plusieurs choses qu'on a tirées depuis peu d'auprès du feu , & qui contiennent encore beaucoup de particules ignées , & d'autant plus qu'une seule personne suffit pour en préparer pour un grand nombre. Afin que le Soldat comprenne avec plus de facilité ce que je viens de dire , je rangerai par articles plusieurs avantages qu'on peut retirer de l'usage de l'eau chaude.

L'eau chaude, c'est-à-dire, aussi chaude qu'on la peut avaler , apaise la soif : prise peu à peu à plusieurs cuillerées, elle guérit les crudités & les pesanteurs d'estomac.

Elle rarefie le sang , & fait enfler les vaisseaux : elle rend l'hom-

me plus fort & plus dispos pour quelque chose que ce puisse être. Elle est un remède qui appaise la plûpart des douleurs internes.

La même eau prise comme on vient de le dire, pénètre toutes les parties du corps; elle échauffe, elle délaye & dissout tout ce qu'elle rencontre; elle diminue l'énergie des causes qui sont propres à produire des maladies; elle tempère dans le corps ce qu'il y a d'excessif.

L'eau chaude prise le soir procure un sommeil paisible. Si on a de l'eau chaude, on pourra en très-peu de tems préparer plusieurs mets salutaires; on pourra aussi avoir plusieurs eaux médicinales, très-propres à chasser les maladies, & à conserver la santé.

L'eau chaude est le véhicule propre de plusieurs remèdes pré-servatifs ou curatifs. Comme il est souvent avantageux de prendre de la poudre de Menthe, de Marjolaine, de Pouliot, de Poivre, de Noix muscade ou de Cloux de Gerofle, de Melisse, de graine de Rhue, de bayes de Laurier, de Coriandre, de Fenouil ou de racine de Réglisse mise en poudre, de la Contraye-~~rotte~~^{va} d'Aunée, de Raifort, de Santal, de Tartre, de Sené, & de plusieurs autres Remèdes : l'eau chaude peut être un véhicule propre à toutes ces drogues, & à une infinité d'autres.

En voilà assez sur la vertu & sur l'utilité de l'eau chaude. Je

parlerai encore de son usage dans le Chapitre suivant, & lorsque je parlerai des eaux médecinales, j'en dirai aussi quelque chose. J'avertis ceux qui liront mon Ouvrage de ne point condamner ce que je viens de dire avant que d'avoir éprouvé eux-mêmes si ce que j'avance est vrai ou faux.

CHAPITRE II.

Des Alimens les plus sains que l'on peut préparer avec facilité & en très-peu de tems avec de l'eau chaude.

QUOIQUE j'aye entrepris de parler dans ce Chapitre, des Alimens que l'on peut faci-

lement préparer, je n'abandonnerai pas cependant si-tôt ce que j'ai dit dans le dernier Chapitre sur la vertu & l'utilité de l'eau chaude ; car la plus grande partie des alimens qui sont propres à conserver la santé, peuvent se préparer dans un moment, pourvu que l'on ait de l'eau chaude. On pourroit indiquer beaucoup de ces préparations ; mais il suffira pour l'utilité du Soldat, d'en mettre ici quelques-unes, afin qu'il voye clairement que tous les alimens dont il use, peuvent lui devenir utiles ou nuisibles, suivant qu'il les mange avec de l'eau chaude, ou avec d'autre qui ne l'est point.

Que l'on me donne un homme d'un tempéramment ordinaire,

qui ait du pain, du fromage & de bonne eau, & qui n'use pendant plusieurs jours que de ces alimens ; je prétends que s'il est accoûtumé à des alimens chauds, l'usage qu'il fera de cette nourriture le rendra promptement malade. Mais qu'après avoir coupé son pain par morceaux, & mis du fromage par-dessus, il y répande seulement de l'eau bouillante autant que son pain peut en imbiber, & qu'il mange ce mets chaud, quand même il n'useroit d'aucun autre aliment pendant long-tems, il tombera difficilement malade.

Qu'un homme ait du pain, du lard, ou de la graisse de bœuf cuite auparavant avec soin dans un tems plus commode, & où il

auroit été plus libre , ce qui fait que cette graisse se conserve plus long-tems ; qu'il ait du sel , de bonne eau , & se nourrisse de ces alimens ; je prétends que cette nourriture lui causera des maladies , & qu'il ne suffit pas pour s'en garantir que la graisse dont il se sert ait été cuite auparavant. Mais s'il verse de l'eau chaude sur ce mets , afin que la graisse se fonde , que le pain se ramollisse & mitonne , & qu'il le mange tandis qu'il est encore chaud , cette nourriture lui causera difficilement des maladies.

De même, qu'au lieu de graisse de bœuf , de porc , de bouc , ou autre semblable , les Soldats aient du beurre & de l'huile commune , (& ils peuvent pré-

parer aisément de bons mets avec du pain, du sel, du beurre ou de l'huile, & de l'eau chaude) ils se porteront bien; au lieu qu'ils tomberont malades pour avoir usé de ces alimens, s'ils ne sont pas cuits dans l'eau chaude.

Il est souvent utile au Soldat qui a été long-tems exposé à un air froid & au brouillard, de frotter son assiette avec de l'ail crud, de mettre ensuite du pain dessus, & d'y répandre de l'eau chaude, dans laquelle il aura fait fondre un peu de sel & du beurre, & de manger ce mets chaud.

Il est bon aussi d'ajouter aux alimens dont nous venons de parler, de la poudre de Pouliot, de Marjolaine, de Serpolet, ou de quelque autre Plante odorifé-

rante , ou celle de la graine d'Aneth , de Coriandre , suivant le goût de la personne.

Si on jette sur le pain du Poivre , de la Muscade , du Gérofle , de la Cannelle , du Gingembre en poudre , & que l'on verse dessus de l'eau chaude , après y avoir fait fondre du beurre , ou quelque autre chose semblable ; ce mets fera plus agréable & plus sain que la plûpart de ceux dont l'Officier se nourrit ordinairement.

Si les Pauvres sçavoient combien il leur est aisé de pourvoir à leurs besoins , & s'ils connoissent l'inutilité des préparations qu'on donne à ce qu'on sert sur les tables des Riches , ils ne se plaindroient pas de la Nature ,

comme si elle étoit injuste envers eux, & ils porteroient moins d'envie aux personnes opulentes. Epicure partageoit les choses dont l'homme peut faire usage, en trois classes. Il mettoit dans la première celles qui sont non-seulement utiles, mais encore nécessaires. Dans la seconde, celles qui sont utiles, mais qui ne sont pas nécessaires; & dans la troisième, celles qui ne sont ni utiles, ni nécessaires. Il disoit, que les premières pouvoient s'acquérir sans peine; les secondes avec plus de difficulté; mais que celles de la troisième classe, qui ne sont ni utiles, ni nécessaires, comme de vouloir boire dans une coupe d'or, lorsqu'on le peut faire dans un verre ordi-

naire , dans une tasse de bois ou dans les mains , étoient très-difficiles à acquérir. Pour moi , j'ai remarqué plus d'une fois , que les Riches , trop empressés à rechercher les choses qui sont utiles , mais qui ne sont pas nécessaires , ou bien celles qui ne sont ni l'un ni l'autre , manquent souvent des utiles & des nécessaires. Pendant que j'ai vu qu'on trouvoit sous la main , dans la chaumière d'un Pauvre , tout ce qui est nécessaire à la vie , j'ai vu des Riches demander à leurs Valets de chambre un verre d'eau pour étancher leur soif , & cette eau n'arriver qu'une heure après , parce que le Valet de chambre l'envoie chercher par un autre , qui le demande à un troisième ,

qui n'est pas à la maison. Cett
inconvenient est encore plus or--
dinaire chez les Grands , où tout
est difficile. Combien n'en ai-je
pas vu périr faute de secours , ou
de poison , dans le tems qu'un
Pauvre ne craint pas les uns , &
ne manque pas des autres !

Qu'un Pauvre ait de l'intelli-
gence , de la prudence & de l'in-
dustrie , qui sont des vertus né-
cessaires dans toutes les condi-
tions , il peut se rendre heureux
autant qu'il est permis à l'hom-
me de l'être. Epicure étoit hom-
me de bon sens , & sçavoit par-
faitement que la Nature a be-
soin de peu de choses ; que ces
choses sont très-aisées à prépa-
rer. Si on l'accoutume aux super-
flues , on la rend malade , on

augmente sans besoin ses nécessités, & on l'accable enfin de toute sorte de misères.

Je reviens à mon sujet. Mais avant que de passer au Chapitre suivant, dans lequel je ferai quelques observations sur le Pain, il est à propos que je desabuse ceux qui craignent d'assaisonner les alimens dont ils usent, de la poudre de Pouliot, de Marjolaine ou de Serpolet, & de se servir de Poivre, de Muscade, de Gérofle, & autres Epiceries semblables, à cause qu'elles passent pour chaudes, & qu'ils croient qu'elles sont plutôt nuisibles, qu'utiles. Or je les avertis qu'ils sont dans l'erreur, & qu'ils connoissent peu la Nature. Je me fers de leur propre raisonne-

ment , & je leur dis que ces aromates , & ceux de la même espèce augmentent la chaleur naturelle , résistent à la corruption , & font par conséquent du bien. Une ancienne expérience a appris aux Laboureurs, que toutes ces herbes & toutes ces épiceries dont nous venons de parler, sont fort utiles à ceux qui ont chaud, & qui sont fatigués du travail. De-là vient que Virgile dit dans une de ses Eglogues :

Thestylis & rapido fessis Messoribus estu

Alia serpillumque , herbas contundit olentes.

C'est-à-dire , *Thestylis* prépare aux *Moissonneurs* épuisés par une chaleur brûlante , de l'*Ail* , du *Serpo-*

let, & d'autres herbes odoriférantes.

C'étoit avec ces herbes que les Moissonneurs dans l'Antiquité, & avant la naissance de Virgile, rétablissoient leurs forces; & l'on s'en sert encore pour cet usage, comme je l'ai appris de ceux que le Marquis de Nerli employe vers les embouchures du Tibre, pendant les plus fortes chaleurs de la Canicule, à travailler au sel qui doit servir à l'usage des Habitans de Rome, & qui sont plus souvent en dispute entr'eux pour une gouffe d'Ail, que pour les mets les plus délicats.



CHAPITRE III.

*Qui contient quelques observations
sur le Pain.*

IL n'est pas besoin d'expliquer
ici en quoi consiste la bonté
du Pain. Hipocrate s'est acquitté
de ce soin dans le tems qu'il vi-
voit, à cause que plusieurs per-
sonnes ignoroient peut-être à
quelles marques on pouvoit con-
noître s'il est bon ou mauvais.
Tout le monde sçait faire au-
jourd'hui la différence de l'un à
l'autre; & même ceux qui sem-
blent prendre à tâche d'en faire
de mauvais avec de bonne fari-
ne, seroient bien en état, avec
un peu d'attention, d'en faire de
bon

bon avec de la farine qui ne seroit point parfaite. Mais abandonnons à leur esprit pervers ceux qui trahissent leur devoir.

Je me contenterai donc d'observer que quelque excellent que soit le Pain, il prend aisément une mauvaise odeur, & se moisit surtout dans un lieu humide. Il acquiert cependant ces mauvaises qualités en moins de tems & avec plus de force lorsqu'il est mal cuit.

Tout le monde ne s'apperçoit pas aisément de sa mauvaise odeur dans les premiers jours, lorsqu'il n'est pas bien cuit; c'est-à-dire, que cette disposition à la corruption ou à la moisissure ne paroît pas sur le champ. Il est cependant moins sain, & si cette

mauvaise qualité augmente (ce qui arrive toujours dans la suite) il devient très-nuisible.

On corrige entierement ce défaut , si avant que de s'en servir on le coupe par rouelles , & qu'on les fasse rôtir auprès du feu. Il n'est pas indifférent que le Soldat se serve de Pain ainsi préparé pour sa nourriture , ou bien d'un autre qui ne le soit pas , soit qu'il soit mieux fait, ou mal cuit. C'est ce qui paroitra évident à ceux qui en feront l'expérience.

Le Soldat doit nécessairement faire rôtir son Pain, s'il est mal cuit, ou cuit depuis longtems : Mais s'il est fait depuis peu , & qu'il n'ait encore aucune moisissure , ni aucune mauvaise odeur,

il pourra se dispenser de le faire, supposé qu'il veuille le faire bouillir après l'avoir coupé par tranches menues dans quelque forte de bouillon que ce soit, ou dans l'eau, en y mettant quelque peu de graisse & du sel.

On ne doit point se servir du Pain qui est entièrement moisi. S'il ne l'est pas trop, & que les Soldats qui sont pauvres veuillent le manger, il ne suffit pas de le faire mitonner dans l'eau, car il peut être très-nuisible, lorsqu'on ne lui donne que cette préparation; mais ils doivent le faire rôtir à petit feu, après l'avoir coupé par tranches; & par ce moyen, ils corrigeront la plupart de ses mauvaises qualités, & ils préviendront les maladies

que le mauvais Pain peut leur causer.

C H A P I T R E I V.

Des autres Alimens salutaires que l'on peut préparer en peu de tems, & dont le Soldat peut faire usage.

LES Alimens dont j'ai parlé dans le II. Chapitre de cette Partie, sont très-sains, & pourvu que l'on ait de l'eau chaude sous la main, que le Pain soit bon, ou qu'on en ait auparavant corrigé les défauts en le faisant rôtir, on peut les préparer en peu de tems. Il y a plusieurs autres Alimens salutaires, qui ne peuvent pas être préparés aussi

promptement , mais qui cependant ne demandent pas une longue préparation.

Tels sont les œufs. On peut les accommoder de différentes manieres. La plus commode pour le Soldat , c'est d'en casser quelques-uns , qu'il jettera dans l'eau bouillante , dans laquelle il mettra du sel , du beurre , de l'huile , ou quelque autre matiere semblable. Ils seront cuits dans un moment ; & le Soldat mettant ce ragoût sur son Pain, aura une nourriture saine , qu'un plus grand nombre d'œufs ne lui procureroit pas en les apprêtant autrement. On peut quelquefois mettre dans ces œufs du Poivre , de la Marjolaine , de la Muscade , comme on le jugera à propos.

La plûpart des herbes se cuisent aussi en très-peu de tems. Telles sont la Laituë, la Bourrache, l'Endive, quelques espèces de Chicorées, dans lesquelles on mettra, si on le veut, un ou deux œufs.

Je dois avertir que les herbes dont nous venons de parler, ont moins de vertu & sont moins utiles aux Soldats que celles qui sont aromatiques. Mais les meilleures de toutes sont celles que les Médecins appellent antiscorbutiques. Telles sont les différentes espèces d'Aches, le Persil, la Rave, le Raifort sauvage, & plusieurs sortes de Navets, le Senevé ou la Moutarde, le Cresson, & plusieurs autres.

Les Montagnards de Calabre,

dont la demeure est sur des montagnes, qui sont couvertes de neiges presque toute l'année, font rôtir leur pain, & en même-tems du lard, qu'ils pressent entre deux rôties encore chaudes, afin que le Pain s'imbibe de la graisse qu'ils expriment, & se portent bien avec cette nourriture aisée à préparer, & la seule dont ils fassent usage pendant une partie de l'année.

On compose aussi plusieurs espèces d'alimens avec différentes sortes de farines, qui seront cuites en peu de tems, si on a de l'eau bouillante, & si on y apporte quelque foïn. Il vaut mieux que cette nourriture soit trop liquide, que trop épaisse; car dans le premier cas, elle ne peut faire

aucun mal, au lieu que dans le second, la farine se cuira plus difficilement, & deviendra aisément nuisible. On doit encore avoir la précaution, lorsqu'on jette la farine dans l'eau bouillante, de la remuer continuellement, afin qu'elle ne se ramasse point en petites boules, ce qui l'empêcheroit de cuire, parce que l'eau pénètre plus difficilement les parties de ces boules qui ne contiennent très-souvent au centre que de la farine sèche. Cela arrive sur-tout lorsqu'on ne jette pas la farine dans l'eau peu à peu, qu'on ne l'épart pas, & qu'on la presse trop dans les mains avant de la jeter dans l'eau; ce qui fait que ses parties s'attachent ensemble. Supposé

qua

que la farine forme des boulettes , par le peu de soin que l'on a eu de la remuer , il faut les écraser avec une spatule , ou cuillière de bois , afin que l'eau en pénètre mieux les parties , & qu'elle ne forme qu'un tout uniforme , qui soit parfaitement cuit.

On peut se servir de différentes sortes de farines , comme de celle de froment , d'orge , de millet , de bled d'Inde , de ris , de pois , de fève , & de quelque autre semblable. Tous ces différents grains réduits en poudre , cuisent facilement.

On ajoutera utilement à ces farines , pendant qu'elles cuisent , quelque matière grasse , & même de la poudre de Marjolaine , de

Romarin , de Pouliot , de Poivre , &c.

Il faut observer en général , que toutes les choses qu'on peut manger , se cuisent très-aisément , lorsqu'on les coupe , & qu'on les réduit en petites parties. Les viandes même les plus dures , & qui ont besoin pour être cuites , de bouillir au moins cinq heures , peuvent l'être en moins de demi-heure , si on a soin de les couper comme je viens de le dire. Elles cuiront encore plus promptement , si on les pile après les avoir coupées par morceaux , ou qu'on les hache , & qu'on les jette dans l'eau bouillante , pourvu que ce ne soit point en une seule masse.

Le Soldat mange souvent de la

viande & du Poisson salé & fumé, sans le faire cuire une seconde fois. Ces viandes ne lui feront aucun mal, ou lui en feront beaucoup moins, s'il a soin de les couper par petits morceaux, & de les bien mâcher.

C H A P I T R E V.

Des Alimens qui ont besoin de cuire plus longtems, & de la nourriture du Soldat qui est moins soigneux de conserver sa santé.

IL y a plusieurs autres manières de préparer d'alimens salutaires dont on n'a point encore parlé, & dont on peut faire usage lorsque l'Armée n'est pas

en marche, & lorsqu'elle campe pendant plusieurs jours : on ne doit donc pas rejeter l'usage des alimens dont nous n'avons point parlé, parce qu'ils ont besoin de plus d'apprêt & d'une plus longue coction ; car il n'est pas nécessaire que chaque Soldat y employe tous les jours son tems, de maniere qu'il néglige ses autres occupations. Nous devons faire tout notre possible pour procurer la santé au Soldat, si nous voulons remporter la victoire sur nos Ennemis. Un Soldat malade est incapable de donner le moindre secours, & devient à charge à son Officier, & à ses Camarades.

On doit donc faire en sorte que le Soldat, qui n'a pas assez de

connoissance pour veiller à sa conservation, soit comme forcé d'user, au moins de tems à autre, d'alimens sains, chauds & bien cuits, afin qu'il puisse par ce moyen conserver sa santé, autant qu'il est possible.

C'est à quoi l'on peut réussir aisément, en mettant à profit l'inclination qu'ont tous les hommes pour tout ce qui tend à leur avantage & à leur commodité.

Si dans chaque Régiment, par exemple, il y avoit un homme qui préparât des alimens salutaires, & qui les vendît à bon marché; chaque Soldat, quelque peu attentif qu'il fût par lui-même à la conservation de sa santé, obligé à prendre de la nourriture; & attiré par le bon marché de

ces alimens, en acheteroit volontiers, & ayant éprouvé une fois qu'ils lui ont fait du bien, il se feroit un plaisir d'en venir acheter toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Mais il se présente ici deux difficultés. La première est, que les alimens dont nous venons de parler, ne peuvent point se vendre à si bas prix dans les Camps. La seconde, que le Soldat, qui est peu soigneux de sa santé, ou n'en achetera jamais, ou n'en prendra que rarement; de sorte que ce mauvais régime de vivre lui causera des maladies.

Le célèbre Capucci répondoit solidement à ces objections. Il prétendoit que ces inconvéniens n'arriveroient jamais, pourvu

que le Soldat n'eût point à faire à des voleurs, & qu'on ne donnât point cette commission à des coquins, qui comme des sangsues, ne cherchent qu'à succer le sang du Soldat. Il foutenoit, qu'il étoit aisé de vendre dans les Camps, des viandes saines à vil prix, & voici comme il raisonnoit :

Si (disoit-il) le Soldat qui a de la prudence, qui connoît ses intérêts, & qui est soigneux de sa santé, s'apperçoit, lorsqu'il achette des viandes pour sa nourriture, qu'il vive commodément en dépensant dix sols par jour, celui qui n'a pas autant d'œconomie, & qui n'est pas si soigneux de conserver sa santé, en dépensera volontiers onze chez un Au-

bergiste pour une pareille quantité de viandes. Si un homme en vend à vingt Soldats (& il est sûr qu'il en vendra à un plus grand nombre, si l'on est content de lui) il aura dix sols de profit pour subvenir à son entretien, & il en épargnera pour le moins tous les jours dix autres ; ce qui n'est pas un petit gain, si on le compare avec celui du Soldat, qui expose sa vie à bien meilleur marché à toute sorte de périls. Le Soldat, continuoit-il, n'a pas moins d'instinct que le chien, à qui la Nature a appris à rechercher ceux qui lui font du bien, & à les caresser. Pourquoi donc le Soldat ne retournera-t-il pas à celui qui le nourrit à bon marché ? Au reste, s'il est assez fou pour ne le

pas faire ce sera sa faute , & par le dommage qu'il se causera , il en sera assez puni. C'est très-mal à propos , continuoit-il , que les Princes s'imaginent , sur la foi de gens ignorans , ou plus attachés à leurs propres interêts , qu'au bien public , qu'il est impossible de procurer aux Soldats dans les Camps une nourriture salutaire. L'établissement que je propose produiroit cependant cet effet avantageux , pourvu que l'Aubergiste tirât les alimens de la premiere main , & que les Officiers ne l'employassent point comme un moyen de satisfaire une avidité également cruelle & deshonorante. Capucci racontoit à ce propos , des histoires dont il avoit été témoin oculaire , &

ajouôtoit que rien n'étoit plus capable d'aliéner l'esprit du Soldat envers son Officier , & de le porter à la sédition , que d'en recevoir quelque dommage au sujet de sa nourriture ; qu'au contraire , rien ne gaignoit davantage à l'Officier l'affection du Soldat , que de le voir attentif à ses intérêts. Il louoit la prudence de César , & le soin qu'il avoit de faire distribuer dans des tems fixés , les grains dont ses Soldats avoient besoin , pendant qu'il avoit des Armées dans les Gaules , dans l'Espagne , & dans plusieurs autres endroits.

Quoi qu'il en soit de tout ce que nous venons de dire , il me paroît qu'il est non-seulement possible , mais encore aisé , de

trouver quelqu'un qui prépare dans un Régiment de la nourriture pour beaucoup de personnes, & qui la donne même à un prix assez modique, pour qu'il soit plus avantageux aux Soldats d'acheter pour leur usage ces alimens déjà prêts, que de les apprêter eux-mêmes.

Les alimens qu'on peut préparer, sont ceux dont l'usage est le plus ordinaire, principalement ceux que l'on tire des viandes de différente espèce, de différente sorte de grains & de liqueurs, auxquels on ajoûte quelque chose, afin de corriger les mauvaises qualités qu'ils pourroient avoir, & de faire qu'ils soient non-seulement nourrissans, mais qu'ils éloignent les maladies, & qu'ils

rendent la fanté aux Soldats. C'est dans cette idée qu'on met quelquefois dans les Pois & dans les Lentilles de l'Ail & quelques feuilles de Romarin , dans les Feves & les Aricots de la poudre d'Origan , & dans le Ris du Poivre concassé ou en poudre.

Si l'on fait cuire dix livres de Ris dans du bouillon ou dans de l'eau , en y mettant quelque graisse , ce mets pourra suffire pour cinquante Soldats au moins. J'ajoute qu'il seroit à souhaiter qu'on proportionnât tellement la paye des Soldats , qu'elle pût suffire pour leur procurer ce qui est nécessaire pour entretenir leurs forces.



CHAPITRE VI.

*Maniere de corriger les mauvaises
qualités des Eaux.*

ON a souvent proposé la question , s'il vaut mieux manquer de vin que d'eau , & les sentimens ont toujours été partagés ; non que cette question soit fort difficile à décider ; mais la plûpart des hommes sont tellement accoûtumés au vin , qu'ils croient qu'il est impossible de vivre sans en user. Cependant l'expérience nous a appris que l'eau est plus utile que le vin. Plusieurs anciens Peuples ont vécu sans en boire , & il y en a plusieurs aujourd'hui qui en

ignorent l'usage , au lieu qu'il est inoui qu'aucune Nation ait vécu & puisse vivre sans eau. On peut faire plusieurs sortes de vin avec le suc de différentes herbes & de différens fruits. On peut aussi avec l'eau , composer plusieurs liqueurs , qui sont semblables au vin par la force. Telle est la biere , dont les Allemans , les Anglois , & plusieurs autres Peuples se servent. Mais si nous manquons d'eau , par quel moyen pourrons-nous composer rien de semblable. On dira peut-être que nous pourrons composer plusieurs liqueurs , en distillant des fruits & des herbes ; mais en tirera-t-on assez pour étancher la soif des hommes & des animaux ? Il est donc évident qu'il vaut

mieux manquer de vin que d'eau. Mais si l'on peut avoir l'un & l'autre, ce sera beaucoup mieux.

Quoique l'on use de vin tous les jours, & qu'il soit salutaire à ceux qui en boivent modérément, je n'en dirai pourtant rien de dessein prémédité, & même à peine en parlerai-je quelquefois comme d'un remède. Je ne dirai rien non plus de la bière, quoiqu'elle soit extrêmement utile. Mais comme j'ai appris que les Armées de l'Empereur (a) avoient été attaquées de plusieurs maladies en Hongrie, il m'a paru que les mauvaises qualités des eaux ne devoient pas tenir le dernier rang dans le dénombre-

(a) Leopold I.

ment des causes qui les ont occasionnées. Aussi m'étendrai-je dans ce Chapitre sur leurs différentes espèces.

J'ai pensé plusieurs fois en travaillant à cet Ouvrage , que la quantité d'eau qui est en Hongrie pouvoit avoir empêché les Soldats d'en avoir de bonnes ; car s'ils n'en avoient point trouvé sous la main , peut-être qu'ils eussent apporté plus de soin pour en avoir. Les Historiens rapportent que dans une disette extrême d'eau, les Soldats en ont trouvé d'excellentes & de salutaires, en creusant des Puits.

Je sçai aussi qu'on a souvent creusé dans les Camps des Puits, qui ont donné de mauvaises eaux. Peut-être est-ce qu'ils avoient été
mal

mal construits. Car j'ai appris que l'on avoit vu des Puits, dont les eaux, après avoir reposé pendant la nuit, avoient été le lendemain très-claires, & sans aucune apparence de mauvaise qualité; mais lorsque les Soldats venoient en foule y puiser, elles étoient devenues troubles & puantes; ce qui est arrivé, sans doute, à cause du peu d'eau qui couvroit un fond limoneux.

Il est donc évident par ce que nous venons de dire, qu'il y a de bonnes eaux en Hongrie, & que si la qualité du terrain ne s'y oppose point, on peut trouver des eaux excellentes dans ces mêmes Camps où les Soldats n'en ont eu que de mauvaises.

Il paroît encore par la raison

que nous avons alléguée plus haut , qu'à moins que la terre qui fait le fond & le tour du Puits , ne soit extrêmement faine , comme est celle de Samos & de Lemnos , les eaux de quelque Puits que ce soit étant trop agitées deviendront mal saines , pesantes , amères , & de mauvaise odeur. C'est ce que j'ai souvent remarqué à Naples , à Rome & à Venise , & je crois que c'est la même chose par tout. J'ai aussi vu des Puits dont les eaux étoient très-bonnes pendant l'Hyver , lorsqu'elles étoient hautes , mais qui devenoient très-mauvaises en E-té , lorsqu'elles venoient à baisser. J'en ai encore vu qui donnoient de très-bonnes eaux , si on les puisoit doucement & avec

précaution ; mais qui devenoient bourbeuses & de mauvais goût , lorsqu'on les agitoit, & qu'on les troubloit trop fortement avec le feu , qui faisoit remonter l'ordure qui s'étoit déposée au fond.

Cela n'arrive point dans ceux qui sont revêtus de Maçonnerie, tels que ceux que l'on voit dans le Palais du Doge de Venise , dont la mardelle est de cuivre , le revêtement de briques , & le fond pavé d'une pierre dure & polie. J'ai vu pendant l'Eté de 1683. qui fut extrêmement sec , que les Habitans n'en tiroient de l'eau que par cueillerées. Comme beaucoup de personnes y venoient puiser , ils étoient bientôt à sec , l'eau qui distilloit des côtés n'ayant pas le tems de se

ramasser en assez grande quantité pour remplir le seau. Cependant cette eau étoit saine & d'une pureté admirable, parce que le seau ne pouvoit rien détacher du fond qui pût se mêler avec cette eau, & la rendre sale & bourbeuse, au lieu que dans quelques autres puits, qui n'avoient pas été construits avec un si grand soin, le limon & les ordures qui s'étoient déposés au fond étant remués, rendoient l'eau mal-saine, sale, & empreinte de différentes sortes d'amertumes, suivant la qualité des matieres qui étoient au fond, ou qu'il y entroît plus ou moins de l'eau salée qui étoit aux environs.

Il y a encore une autre raison, qui n'est pas fort différente

de la premiere, & qui est, que les meilleures eaux se puisent dans les Puits où elles sont plus hautes. Il est démontré qu'on ne trouve point dans les corps une exacte & parfaite ressemblance dans leurs parties. Les unes sont plus pesantes, les autres plus legeres, & d'autres entierement différentes entr'elles par la figure & par la grandeur. Cela est aussi vrai à l'égard de l'eau, quoique la chose ne soit pas sensible. Lorsque les liqueurs occupent une hauteur considerable dans un vase, cette séparation des parties se fait mieux, & celles qui sont semblables & homogenes se rassemblent dans un même endroit. Cela paroît évidemment dans l'huile d'Olive, dont les parties

les plus déliées & les plus pures occupent le haut du vase dans lequel elles sont renfermées, au lieu que celles qui sont moins légères & plus grossières, tendent au fond. De toutes les parties de l'huile celles qui sont les plus basses sont les plus mauvaises, & au-dessous de celles-ci on trouve la lie qui vaut encore moins. Il me paroît qu'il arrive la même chose dans l'eau ; je veux dire, que les parties les plus pures & les plus légères se séparent plus aisément lorsqu'il y a beaucoup d'eau, & que tandis que toutes les parties homogènes pesantes se rassemblent dans un même endroit, les premières occupent la partie supérieure du lieu où elles sont contenues.

Il s'ensuit aussi de-là que dans les lacs & les marais, les meilleures eaux se trouvent dans l'endroit de leur surface où ils ont le plus de profondeur, c'est-à-dire vers le milieu. Mais il y a encore d'autres raisons, qui sont que les eaux qui sont aux bords d'un lac ou d'un marais sont plus mal saines. Car sans parler des différentes occasions qui obligent à remuer les terres & toutes les ordures qui sont sur les bords, le terrain qui est aux environs, & qui est plus ou moins bourbeux, étant échauffé par les rayons du Soleil, & altéré par les changemens de l'air, communique toujours quelques mauvaises qualités aux eaux. De même les eaux qui sont près du

rivage ayant peu de hauteur ;
défendent moins la terre qui est
au-dessous des changemens dont
nous venons de parler ; & c'est
ce qui les rend mauvaises ; ce
qu'on peut appliquer aussi aux
eaux des rivieres.

Il est faux que les eaux des
lacs & des marais n'ayent aucun
mouvement , & que c'est ce qui
les rend mal saines. Car sans par-
ler d'un mouvement interne dont
je ne dirai rien , elles ont tou-
jours quelque issue , au moins ca-
chée ; de sorte que rien ne peut
en sortir que toutes les eaux , du
moins celles qui sont plus hautes
que la sortie , ne soient successi-
vement remuées : d'ailleurs les
lacs & les marais reçoivent très-
souvent de nouvelles eaux , &
dans

dans la plûpart des Citernes les eaux n'acquierent aucune mauvaise qualité, quoiqu'elles ne paroissent avoir aucun mouvement.

Comme nous avons déjà parlé des Puits de Venise, il ne sera pas hors de propos d'exposer en peu de mots comment les eaux y descendent toutes purifiées. Ces Puits ont tout autour une grande quantité de sable bien net ; les Vénitiens appellent tout le terrain qu'il occupe, l'éponge du Puits. Ce sable & tout l'espace qu'il remplit, a tout autour un enduit pour le défendre des eaux salées, enduit fait d'une terre grasse, que nous pouvons regarder comme une espèce de craye legere, laquelle étant bien desséchée, fait un

amas de poussiere très-déliée ; qui empêche les eaux salées de pénétrer jusqu'au sable. Les conduits sont tellement disposés, que la pluye & l'eau que des bateaux apportent des rivieres voisines coulent à travers ce sable, d'où ces eaux passant à travers le revêtement du Puits, tombent pures & claires dans le fond. On corrige par ce moyen plusieurs de leurs mauvaises qualités, dont l'odeur & le goût de goudron ne font pas les moindres. Car j'ai souvent remarqué, lorsque j'étois à Venise, que ces eaux apportées dans des petits bateaux enduits de goudron, en prenoient l'odeur & le goût en trois ou quatre heures. Mais il se perdoit après qu'elles avoient passé

à travers ce sable. Cela suffit pour nous persuader que ce moyen est très-efficace pour corriger les mauvaises qualités des eaux.

Il y a à Rome dans le Palais du Cardinal Sacchetti un Puits, qui a tout autour une espee de ceintre rempli de petits cailloux, à travers desquels on fait passer, lorsqu'on le veut, les eaux du Tibre, qui y laissent, par ce moyen, beaucoup d'ordures, & tombent ensuite dans le Puits, après s'être purifiées.

La Nature se sert ordinairement du même moyen pour purifier les eaux. Par exemple, un peu au-dessous de *Monte Florido*, dans la Marche d'Ancone, il y a un Lac formé d'eau de pluie, & des neiges dont cette monta-

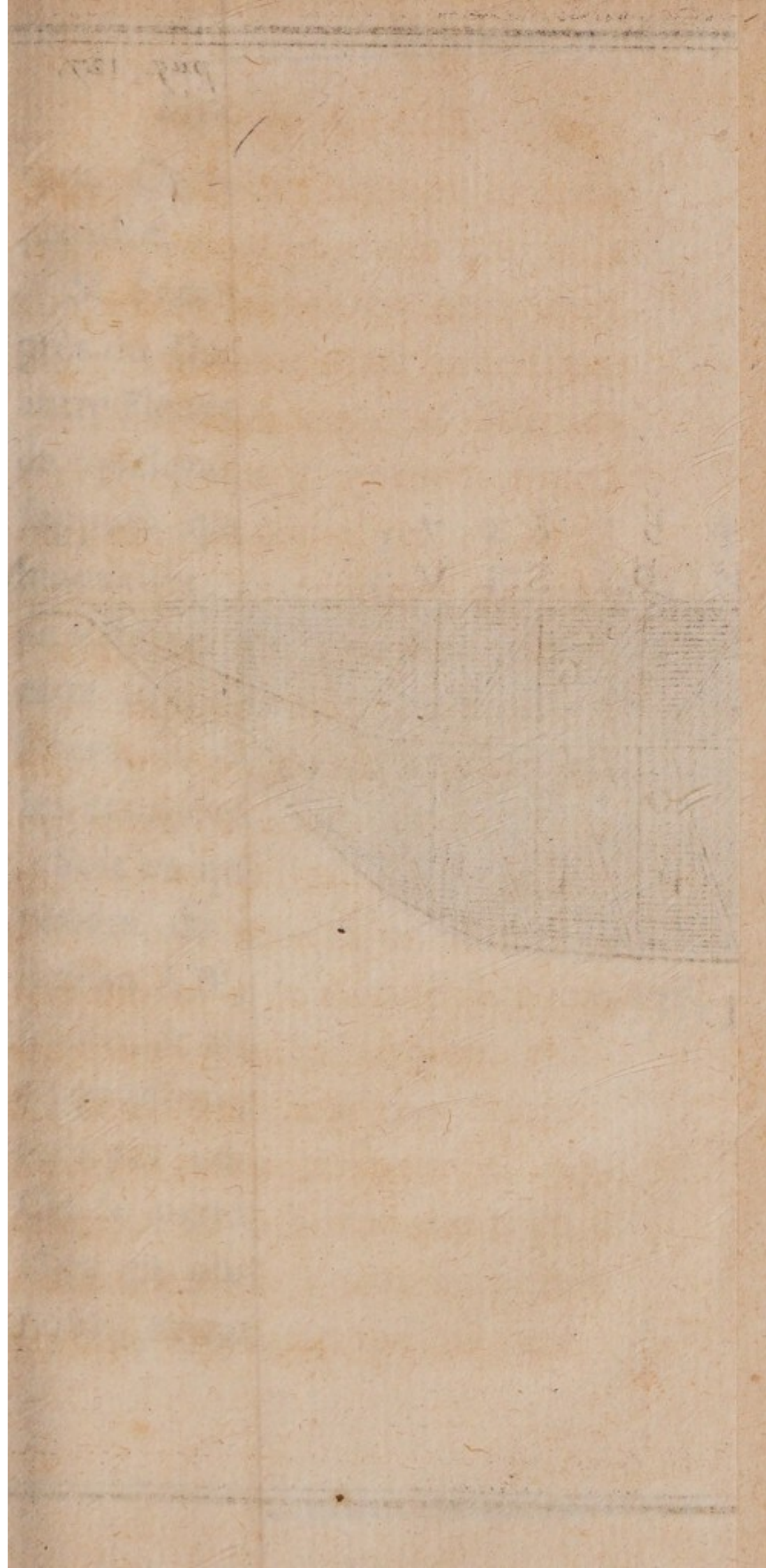
gne est couverte. Il est rempli d'une infinité de poissons , mais une partie de ses eaux qui sont près des bords est pesante & mal saine. Cependant en descendant vers la Ville de Serravalle , on trouve des Fontaines dont l'eau est fort bonne. Elle est pourtant la même que celle du Lac ; mais elle se purifie en se filtrant à travers cette montagne. Il y a de même à Munik plusieurs Puits , dont les eaux sont plus ou moins saines , & qui se remplissent tous, à ce que je crois , de l'eau de l'Iser , qui est mal saine , mais qui se filtre & se purifie en passant au travers d'un terrain pierreux. Il y a aussi à Vienne des eaux fort différentes en bonté , bien qu'elles viennent toutes de la riviere de

Vienne ou du Danube ; & cette différence est produite par celle des terres au travers desquelles elles se filtrent. Mais si l'on trouble les eaux de ces différens Puits , elles deviendront de bien plus mauvaise qualité.

Après avoir expliqué ma pensée sur les causes des bonnes & mauvaises qualités des eaux , il faut parler de la maniere d'en procurer de salutaires aux Soldats.

Je ne parlerai point ici du moyen que l'on prétend avoir trouvé en Angleterre pour dessaler l'eau de la mer , ce qui seroit d'une grande utilité pour les Matelots. La chose n'est pas encore assez authentique pour que nous devions y ajouter foi ; d'ailleurs

nous ne sommes point en pleine mer, ou nous n'ayions que de l'eau falée. Je passe volontiers sous silence les moyens qu'il n'est pas aisé de pratiquer dans les Camps d'Hongrie, aussi-bien que plusieurs choses qui ne sont que de pure spéculation, & je me contente de celles qu'on peut aisément réduire en pratique. Elles peuvent servir à nous faire connoître que l'industrie des hommes peut beaucoup dans ce que nous venons de dire, puisque l'on voit dans le même endroit que celui qui a le plus d'industrie a un Puits dont l'eau est très-bonne, tandis qu'un autre en a de très-mauvaise; & cette industrie consiste à sçavoir mieux imiter les opérations de la Na-



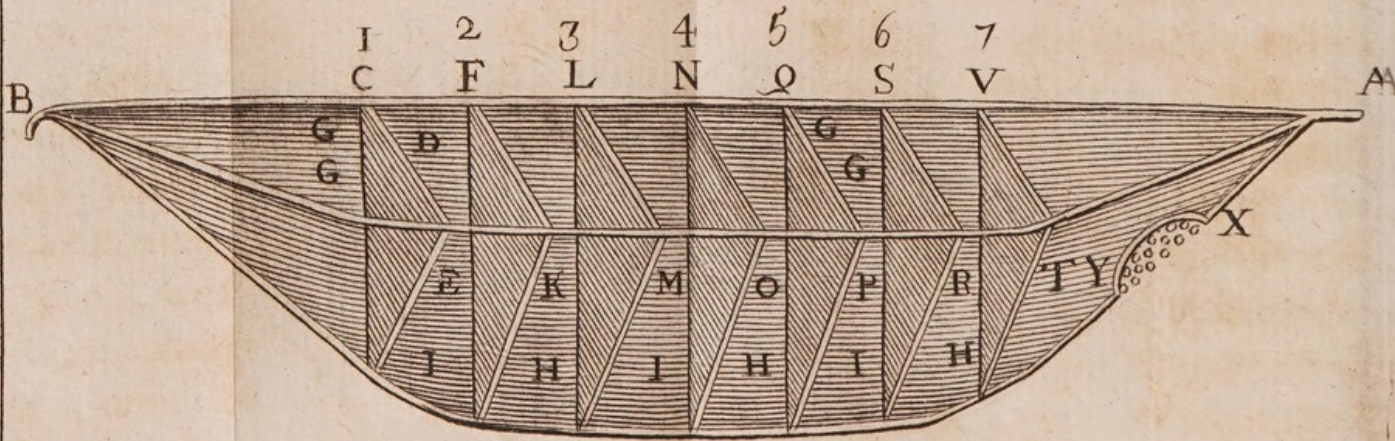


Fig. I.

ture. Or voici comme il faut s'y prendre.

Si l'on me donne un terrain près du Danube , ou de quelque autre Fleuve que ce soit , ou près de quelque Marais , je veux , supposé que les eaux y soient mauvaises , les rendre bonnes : de même si j'ai un Puits dont les eaux soient bourbeuses & mal saines , je veux en faire un dont les eaux seront très-bonnes.

Soit en quelque endroit qu'on voudra du Danube , un petit bateau A B , d'une construction solide , & qui , sans avoir recours au goudron , n'ait aucune ouverture par où l'eau puisse entrer. On le partagera avec des planches en plusieurs parties , que nous nommerons réservoirs ,

parce qu'elles serviront au même usage que les réservoirs dans la conduite des eaux. Telles sont les parties C B E, C K, F M, L O, N P, S T & T A V.

Les cloisons qui sont en travers doivent être de deux espèces. Celles de la première doivent être construites de telle sorte, que lorsque l'eau sera dans les réservoirs, elle ne puisse couler vers la poupe, si ce n'est par les tuyaux G, qui doivent être pratiqués au haut des cloisons. Telle est la cloison C D E, qui ferme les passages par où l'eau pourroit entrer dans le réservoir C B E, si ce n'est par les tuyaux G. Celles de la seconde doivent être faites de telle sorte, qu'elles s'opposent de toutes parts à

l'eau qui fait efforts vers la poupe, si ce n'est pas une ouverture qui doit être en travers dans le fond, c'est-à-dire, que cette cloison ne doit point toucher jusqu'au fond du bateau. Telle est la cloison F H I K, qui empêche que l'eau ne passe de la prouë dans le réservoir C K, si ce n'est par l'ouverture oblongue H I, qui est au fond. Ces cloisons doivent être placées alternativement de la manière suivante : La première C D E, qui est vers la poupe, doit être de la première espece. La seconde F H I K, doit être de la seconde. La troisième L M doit être de la première. La quatrième N O doit être de la seconde espece & semblable à la seconde

F H I K , & doit avoir dans le fond une ouverture semblable à H I. Ainsi toutes les cloisons marquées d'un nombre impair, doivent être entièrement semblables à la première, & celles qui sont marquées d'un nombre pair, doivent ressembler à la seconde, de sorte cependant que celle qui est le plus près de la prouë, soit de la première espèce ; telle ici la septième qui a un ou plusieurs tuyaux G.

On doit, outre cela, ajouter à la prouë une lame de fer X Y, percée de plusieurs petits trous, par lesquels on fera entrer l'eau de la Rivière dans le huitième réservoir A T V.

Tous les réservoirs dont nous avons parlé ci-dessus excepté les

deux derniers C B E & A T V, dont l'un est à la poupe & l'autre à la prouë, doivent être remplis de petits cailloux & de sable, très-propres & bien lavés. La lame de fer, aussi-bien que tous les tuyaux, doivent être situés plus bas que l'horifon de la surface de l'eau ; c'est-à-dire, qu'ils doivent être situés plus bas que le niveau de l'eau.

Les choses ainsi disposées, je prétends que les deux tuyaux G G qui sont dans le premier réservoir C B E, près de la poupe, nous donneront deux fontaines dans le bateau A B, & je prétends que cette eau sera beaucoup plus pure & plus saine que celle du Fleuve, ce que je prouve ainsi.

Les eaux du Fleuve , par la construction , n'ont aucune entrée dans le bateau , si ce n'est par les ouvertures de la lame de fer qui est à la prouë dans le huitième réservoir , c'est pourquoi tous les corps qui surnagent , aussi-bien que tous les autres , qui seront plus grands que les ouvertures de la lame, demeureront dehors, & n'auront aucune entrée. Les eaux qui sont à la prouë seront donc plus pures que celles du Fleuve. Mais ces eaux étant moins agitées dans le huitième réservoir , qu'elles ne l'étoient dans le lit du Fleuve , déposeront dans le fond une partie des ordures qu'elles contenoient , & la partie la plus pure prenant le dessus , descendra par

le tuyau de la septième cloison , qui est aussi au-dessous du niveau de l'eau , dans le septième réservoir ST , où tandis que l'eau descendra , elle laissera encore en passant , au travers des cailloux & du sable dont il est plein, une partie de ses ordures. Cette eau passant ensuite par l'ouverture qui est au bas de la sixième cloison se purifiera encore , en montant au travers des cailloux & du sable , & remplira le sixième réservoir QR. Lorsque cette eau sera parvenue au tuyau G de la cinquième cloison , elle descendra , & remplira le cinquième réservoir PN , dont l'eau sera plus pure que toutes les précédentes. Cette eau , en passant lentement à travers le sable &

les cailloux, déposera toujours quelque impureté, & elle montera par l'ouverture H I, qui est au bas de la quatrième cloison, pour remplir le quatrième réservoir. Elle descendra de même par les tuyaux G de la troisième cloison pour remplir le troisième réservoir, & passant toujours plus pure par l'ouverture H I de la seconde, elle y montera, & par les tuyaux G G qui sont dans la première, elle donnera deux fontaines dans le premier réservoir C B E, dont l'eau sera très-bonne; & c'est ce qu'on s'étoit proposé.

Ce que je viens de dire me paroît si clair & si évident, que je croirois faire tort au Lecteur, si je m'arrêtois à l'expliquer da-

vantage. Il est à propos cependant que je fasse encore quelques observations , qui ne contribueront pas peu à faire mieux entendre l'utilité & la commodité de la machine que je viens de décrire pour purifier les eaux.

Plus les cailloux sont petits & le sable grossier , meilleurs ils sont ; mais il n'est pas nécessaire de porter cette attention jusqu'au scrupule , il suffit que l'un & l'autre soient bien nets.

Il est plus à propos de placer auprès des tuyaux qui sont aux cloisons les cailloux que le sable.

Il est bon aussi de disposer les tuyaux en diagonale , afin que l'eau parcoure un plus long chemin pour arriver au premier ré-

servoir où le Soldat la puisera.

Plus le bateau sera grand & les cloisons fréquentes, plus l'eau se purifiera.

On doit observer au sujet de cette machine, que si personne ne prend de l'eau du premier réservoir, comme il arrivera pendant la nuit, il se remplira d'eau jusqu'au niveau de celle du Fleuve, & pendant ce tems-là les eaux se reposeront chacune dans leur réservoir, & déposeront les impuretés qu'elles ont. Si quelqu'un prend une cruche d'eau du premier réservoir, les eaux se mettront en mouvement dans tous les autres, & elles couleront par les chemins qui leur sont ouverts, jusqu'à ce que cette quantité d'eau soit remplacée dans

dans le premier , & alors toute l'eau du bateau demeurera en repos. On doit observer que ce que je viens de dire , n'a lieu que dans le cas où la hauteur de l'eau du Fleuve ne change point, supposé que le bateau n'y nage point , & qu'il soit placé sur ses bords , car en changeant tant soit peu sa construction , il pourra flotter sur l'eau.

Si on ne veut pas que le premier réservoir se remplisse , il suffit de boucher les tuyaux de la première cloison. Alors toute l'eau demeurera en repos dans les autres réservoirs , & le dépôt des impuretés s'en fera beaucoup mieux.

On pourra nettoyer aisément les réservoirs de deux en deux ,

& y faire les réparations qui seront nécessaires, sans toucher aux autres, en bouchant les tuyaux des cloisons de la première espece.

On peut aisément construire cette machine, & la placer dans quelque endroit d'un Fleuve que ce soit. De même, après avoir déchargé le bateau d'une partie des cailloux, du sable, & de l'eau qu'il contient, en bouchant auparavant les ouvertures de la lame X Y, on pourra le transporter d'un lieu dans un autre. On peut aussi construire le bateau de maniere qu'il nage dans le Fleuve, & qu'il ne soit pas besoin de le décharger d'aucune partie de son fardeau, & pratiquer les ouvertures de maniere

qu'elles aboutissent à une seule , qui étant fermée , empêchera l'eau d'entrer.

La même machine peut servir à purifier l'eau des Lacs & des Marais , si l'on étoit obligé d'y avoir recours , en disposant la machine sur le bord , comme on l'a dit en parlant des rivières.

Si on creuse la terre dans quelque endroit que ce soit , de la profondeur d'une ou deux toises , & qu'on y trouve des eaux , qui sans être bonnes , ne sont pas pourtant absolument mauvaises , & incapables d'être corrigées ; on peut y réussir par une mécanique semblable à celle que nous venons de décrire : de sorte que par son moyen , nous pourrions toujours avoir de

bonnes eaux. Car il est évident par la construction de la machine, que les eaux qui sont bonnes deviennent excellentes, à cause du chemin qu'elles font à travers les réservoirs; que celles qui sont moins bonnes deviennent meilleures, & que celles qui sont mauvaises perdent une bonne partie de leurs mauvaises qualités.

Supposons encore le Puits AB, dans lequel sont deux sceaux C & D, attachés à une corde, dont la main E du Soldat se sert pour tirer de l'eau.

Soit un tonneau ou cuvier FG séparé en deux parties, par la cloison H I L M, en sorte cependant qu'il y ait dans le fond N G une ouverture par le moyen

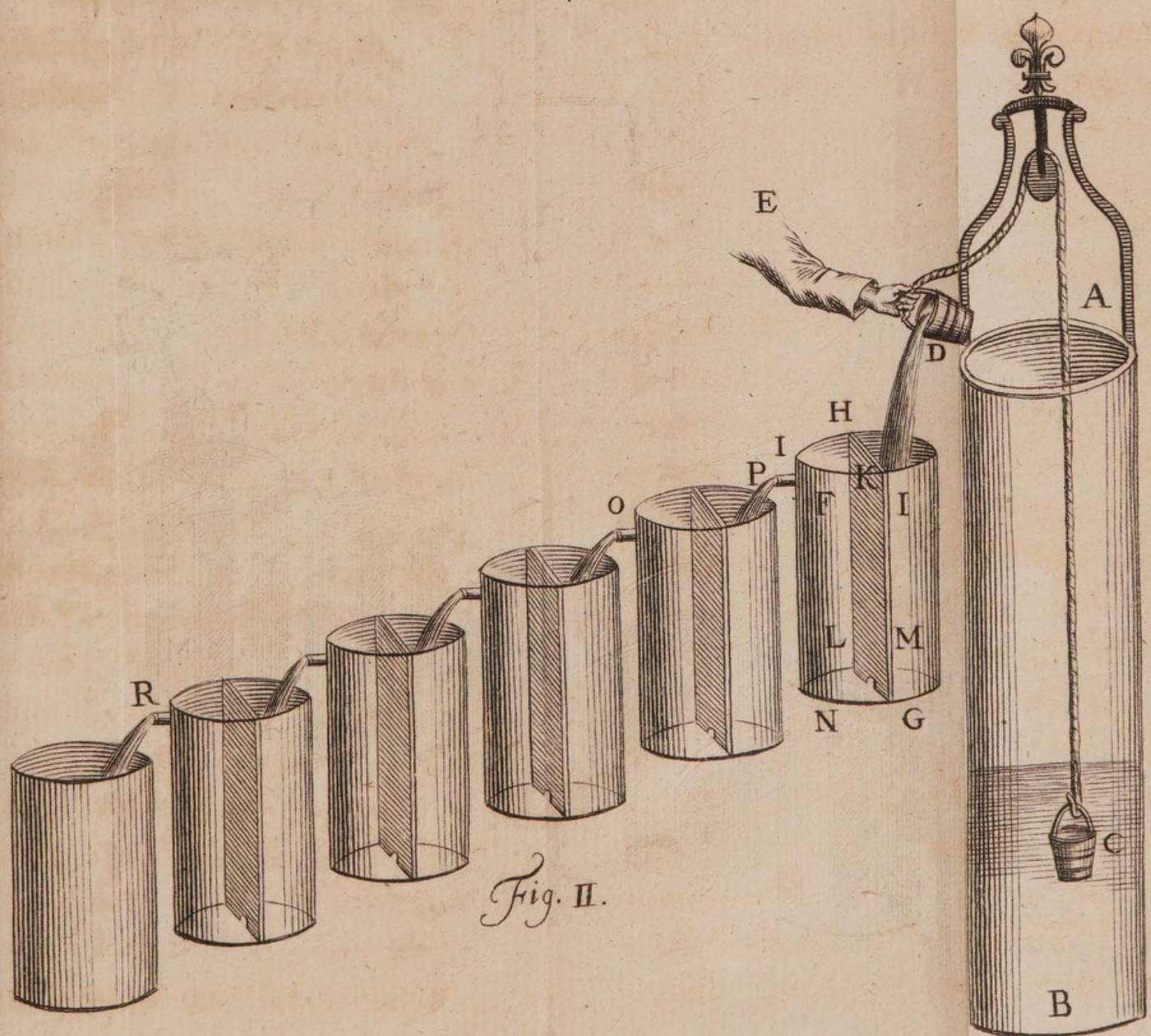


Fig. II.



de laquelle les deux parties du tonneau ayent communication entr'elles. On remplira l'une & l'autre de cailloux ou de sable, & on attachera au haut de l'une des deux un tuyau O P. On couvrira soigneusement cette partie H I K avec des ais, afin qu'il ne puisse y tomber aucune ordure. Si le Soldat verse l'eau des sceaux D & C dans la partie N H I du tonneau, elle parviendra, par l'ouverture du fond, en passant au travers des cailloux & du sable, au tuyau O P.

Or je prétends que le tuyau O P nous donnera une Fontaine, dont les eaux seront plus pures que celles du Puits A B. Car il est impossible que l'eau, en descendant dans le fond de la

partie N H I, ne se filtre en passant au travers des cailloux & du sable. Il faut aussi nécessairement que cette eau, en montant dans la partie G H I pour venir au tuyau O P, laisse ses parties les plus grossières dans le sable & dans les cailloux par lesquels elle passe. L'eau de la Fontaine P fera donc plus pure que celle du Puits A B, ce qu'on s'étoit proposé de faire.

Si l'eau de la Fontaine P coule dans un second tonneau entièrement semblable au premier, & également rempli de sable & de cailloux, & que ce second tonneau soit posé un peu plus bas que le premier, à moins que l'on ne veuille se servir d'un tuyau recourbé ou siphon, sem-

blable à celui qui est représenté dans la quatrième figure, on aura par le moyen du tuyau Q du second tonneau, une eau beaucoup meilleure que celle du premier.

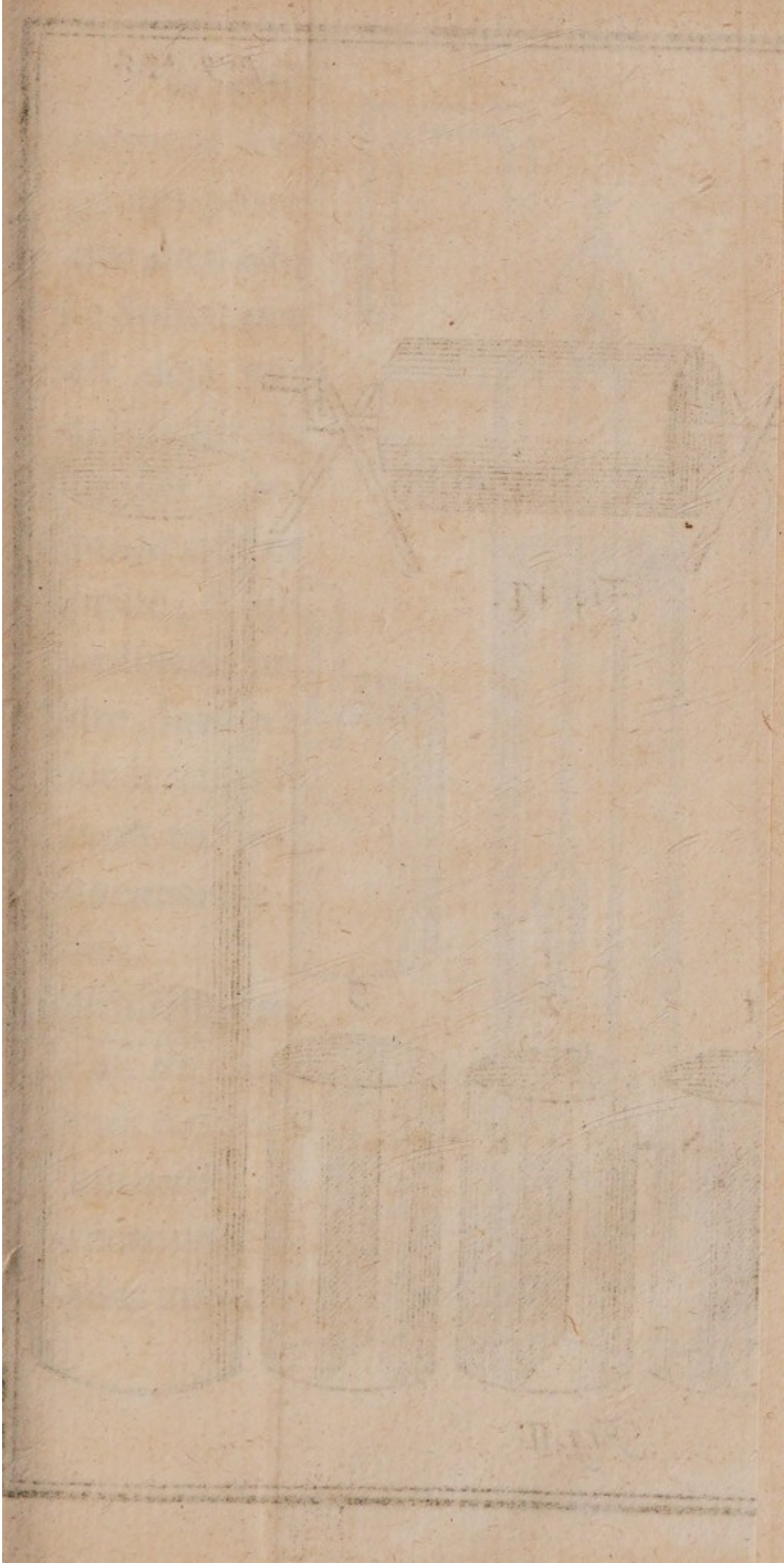
Si l'on dispose plusieurs tonneaux de la même manière, on aura enfin dans le dernier tonneau R, où il n'y aura ni séparation, ni sable, ni cailloux, une eau qui sera encore meilleure que celle des précédentes, & qui sortira par le tuyau R. Ce dernier réservoir n'a d'autre usage que de conserver les eaux qui se sont purifiées en passant dans les tonneaux précédens, & ne demande d'autre attention que d'être exactement couvert.

On peut aussi par ce moyen

purifier les eaux d'une Riviere, quelque troubles qu'elles soient, aussi-bien que celles des Lacs & des Marais, en disposant de ces tonneaux semblables à ceux dont nous venons de parler, près de la Riviere ou du Lac.

Comme il n'est pas nécessaire de tirer continuellement de l'eau, le mouvement venant à cesser dans tous les réservoirs, l'eau déposera beaucoup mieux toutes les impuretés qu'elle contient.

Quelqu'un m'objectera peut-être que les moyens que je viens d'indiquer, ne pouvant être mis en usage que pendant l'Eté, les eaux du dernier réservoir seront beaucoup plus chaudes que celles du Puits; qu'en conséquence le Soldat, qui aime extrêmement



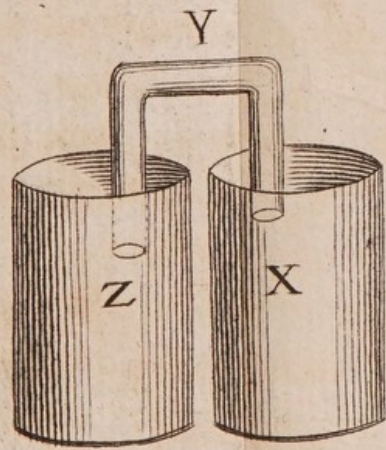
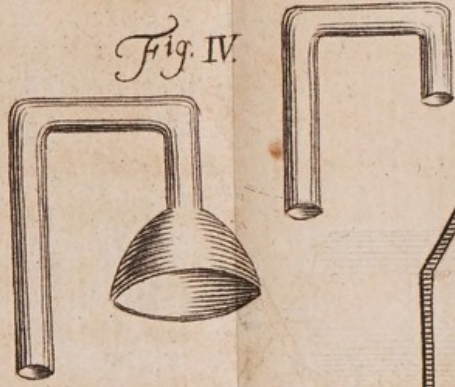


Fig. V.

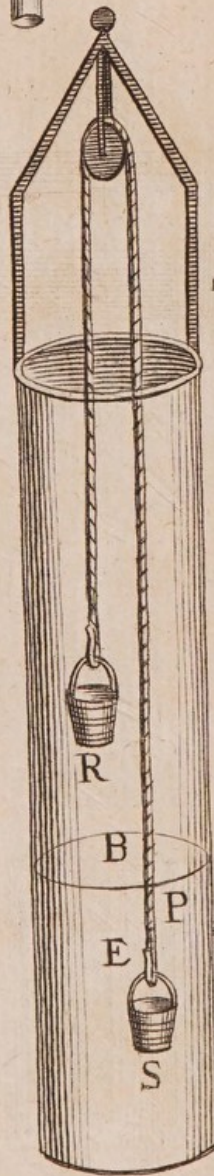


Fig. VI.

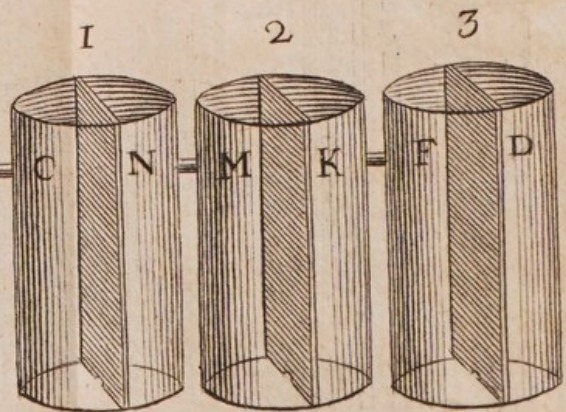
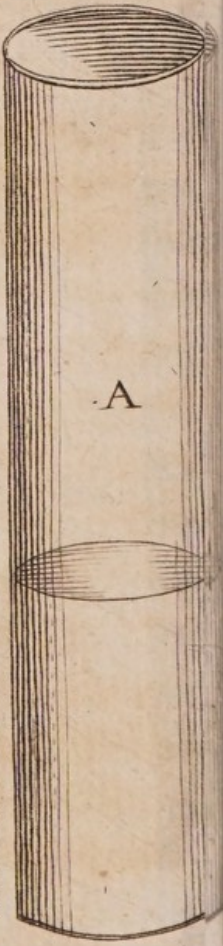


Fig. III.



mement l'eau fraîche, ne sera guères porté à en faire usage; que ce n'est pas assez de dire que le Soldat peut prendre l'eau qui est déjà purifiée, & la mettre rafraîchir dans un Puits, comme on a coûtume de le faire, parce que cela demande trop de peine, & que le Soldat n'est pas ordinairement d'humeur d'attendre, lorsqu'il est alteré, que l'eau ait le tems de rafraîchir. Soit: mais on peut remédier à cet inconvénient de la maniere qui suit.

Soient deux Puits A & B, près l'un de l'autre, comme on le voit dans la troisiéme figure, & qui ayent entr'eux une communication C D, par le chemin le plus court que l'on pourra. Ou

bien soit un seul Puits oblong ou ovale , afin d'y pouvoir placer quatre ou cinq tonneaux de suite. Je parlerai dans les Articles suivans des Puits A & B , qui se communiquent à une très-petite distance , & chacun pourra faire usage de ce que j'en dirai comme il le jugera à propos , suivant que la situation du terrain & l'occasion pourront le demander.

On placera dans la communication C D , plusieurs tonneaux semblables à ceux de la seconde figure , & qui soient construits de la même manière ; c'est-à-dire partagés par une cloison verticale. On observera de placer tellement le premier , qu'une lame percée de plusieurs petits trous , comme celle dont nous

avons parlé ci-dessus, qu'on y aura attachée, soit un peu au-dessous de la surface de l'eau. Cette lame doit être posée de telle sorte que l'eau du Puits A ne puisse entrer que par les ouvertures qui y sont faites, & qui doivent être en très-grand nombre & fort petites, afin qu'il n'y ait que l'eau qui puisse y passer. Le premier tonneau doit communiquer avec le second par le tuyau F K, & on doit faire en sorte qu'il n'entre dans ce second réservoir d'autre eau que celle du tuyau F K. Ou bien le premier communiquera avec le second par le moyen d'un tuyau recourbé ou siphon semblable à celui qui est représenté dans la quatrième, ou mieux encore,

dans la cinquième figure, par laquelle on voit que par le moyen du tuyau X Y Z, l'eau du réservoir X peut passer dans le réservoir Z, jusqu'à ce qu'elle se trouve, dans l'un & dans l'autre, à la même hauteur. Le second tonneau doit communiquer avec le troisième, de telle sorte qu'il n'y entre d'autre eau que celle du tuyau M N ou X Y Z. Il en fera de même de tous les autres, jusqu'à ce que l'eau parvienne au dernier réservoir E.

Tous les tonneaux seront séparés en deux par une cloison, excepté le dernier E, où elle ne seroit d'aucun usage. On les remplira tous de sable & de cailloux, exceptant encore le dernier E.

On pourra les couvrir tous

avec des Planches , à la réserve du dernier E , au-dessus duquel est l'entrée du Puits B avec les sceaux S & R. J'oublie de dire , que tous ces tonneaux doivent être placés de telle sorte entre les eaux contenues dans les deux Puits , qu'il y en ait une partie dehors. Cela doit être surtout observé à l'égard du dernier réservoir E , afin d'empêcher que les eaux qui sont autour ne puissent tomber dedans. Il doit être ouvert par le haut, afin d'y pouvoir puiser de l'eau. Comme les autres doivent être exactement fermés , afin qu'il n'entre dans le premier aucune eau que par les trous de la lame , & dans les autres , qu'au moyen du tuyau de communication ou du siphon,

on peut les plonger entierement dans l'eau. Il vaut mieux cependant qu'il y en ait une partie dehors, car par ce moyen, s'il y a quelque chose à réparer, on le fera plus aisément.

Il est évident par ce que l'on vient de voir, que l'eau du premier réservoir sera plus pure que celle du Puits A; que celle du second le sera plus que celle du premier; celle du troisième que celle du second, & ainsi des autres; par conséquent, l'eau du dernier réservoir E le sera plus que celle des réservoirs précédens. Il est encore certain que cette eau sera aussi fraîche que celle du Puits A; ce qu'on s'étoit proposé.

Il arrive ici la même chose que

dans le bateau dont nous avons parlé plus haut ; c'est-à-dire, que les eaux se mettront à la même hauteur dans les Puits & dans les réservoirs , & qu'après elles demeureront en repos , & déposeront mieux les ordures qu'elles contiennent. Mais si on tire de l'eau du Puits B , c'est-à-dire du dernier réservoir E , l'eau se mettra dans l'instant en mouvement dans les réservoirs , jusqu'à ce que cette quantité d'eau qu'on en a tirée soit remplacée , & que l'eau occupe de nouveau la même hauteur dans tous les réservoirs.

Dans la crainte que les tuyaux dont nous avons parlé ne causent de l'embarras à quelqu'un , quoiqu'il soit facile de les ajuf-

ter de maniere qu'ils ne laissent aucun jour ; j'ai voulu faire voir que l'on pouvoit exécuter la même chose , en se servant de tuyaux recourbés ou siphons semblables à celui de la quatrième figure. On pourroit aussi substituer les siphons aux tuyaux employés dans la seconde figure , ce qui dispenseroit de placer les réservoirs plus bas les uns que les autres ; mais dans la disposition qu'indique la seconde figure , le dernier réservoir peut être enterré presque entièrement , ce qui contribuera à donner à l'eau plus de fraîcheur.

Nous avons imité dans toutes les opérations précédentes , les moyens dont la Nature se sert ordinairement pour purifier

les eaux ; car ces dernières , en passant plusieurs fois à travers la terre , y laissent toutes les impuretés qu'elles contenoient , & forment ensuite des Fontaines dont les eaux sont bonnes & saines.

Nous nous sommes aussi servis des mêmes moyens que ceux qui ont construit les Puits qui sont à Venise dans le Palais du Doge , & à Rome dans le Palais Sacchetti.

Ce sont aussi ceux que les Chimistes employent pour purifier la plupart des liqueurs. Mais il faut remarquer que lorsque les parties les plus grossières de la liqueur , en s'attachant aux pores des filtres , en ont bouché plusieurs , ou les ont retrécies ,

les gouttes distillent plus lentement, mais elles en sont beaucoup mieux purifiées. Cette remarque peut-être utile dans plusieurs cas.

C H A P I T R E VII.

Moyens de préparer aisément la plupart des Boissons aqueuses.

LEs eaux font ordinairement du mal, quelque bonnes qu'elles soient, lorsqu'on en boit en trop grande quantité. Il en est de même de tout ce qui sert à notre usage. L'eau d'orge peut aussi faire beaucoup de mal, & Galien rapporte qu'il vit mourir un homme pour en avoir usé mal à propos.

Outre cela, les mêmes eaux qui dans un endroit sont bonnes, ou ne font aucun mal, deviennent nuisibles dans un autre, ou ne font pas de bien, quoique leur qualité demeure la même; ce qu'il faut remarquer: car il arrive souvent qu'elles changent lorsqu'elles passent d'un endroit dans un autre.

Cela arrive parce que toutes les choses dont nous faisons usage ne sont pas les mêmes partout, & comme les eaux ne se mêlent pas de la même manière aux corps, leurs effets ne sont point aussi les mêmes. C'est ce que Platon dans son *Thectete* a démontré généralement de toutes les causes, dont l'application n'est pas toujours uniforme, &

c'est ce qui est évident par les lumières naturelles.

J'ai toujours parlé sur ce sujet lorsque j'étois à Rome, de la même manière que je le fais maintenant. J'y ai connu des personnes qui trop prévenues en faveur des eaux dont les Napolitains font un grand usage, attribuoient à celles de Rome les maladies dont ils étoient atteints. Je leur soutenois qu'il y avoit à Rome des eaux excellentes ; mais que si on en buvoit aussi souvent & en aussi grande quantité que les Napolitains boivent chez eux les eaux *dello Formate*, elles causeroient aussi des maladies : que si l'on transportoit à Naples les eaux qui sont à Rome, les Napolitains pour-

roient en user sans en recevoir aucune incommodité ; & qu'au contraire , si on transportoit à Rome celles de Naples & qu'on en bût trop , elles deviendroient aussi nuisibles que celles de Rome. L'air est très-pur à Naples, au lieu qu'à Rome il est épais , humide , & plein de vapeurs. Cela paroît évidemment à *Frascati* , car dans quelque tems de l'année qu'on jette les yeux sur Rome , on la voit toute couverte de brouillards , à moins que les vents du Nord ne soufflent. Les combles des maisons y produisent des herbes , & surtout de la petite Joubarde , & ceux qui sont faits de briques , sont couverts en très-peu de tems de Mouffe , ce qu'on ne

voit point si fréquemment à Naples. Les tonneaux qui sont dans les caves à Rome , engendrent aussi de la Mouffe , & les pailles dont on fait des couvertures aux bouteilles de verre afin de mieux conserver le vin , s'y pourrissent en très-peu de tems. Je suis donc persuadé que les causes qui produisent à Rome les accidens dont je viens de parler , font aussi qu'une grande quantité d'eau , prise en boisson , y est plus nuisible qu'à Naples ; ou si l'on aime mieux , y est moins avantageuse.

Je n'ai jamais approuvé le soin que plusieurs personnes se donnent de faire bouillir les eaux , pour prévenir les maladies qu'elles causent ; car par ce moyen

on les rend très-souvent mauvaises, de bonnes qu'elles étoient. Si on leur demande quelles eaux sont les meilleures de celles qui sont pesantes ou de celles qui sont legeres, ils répondront que toutes choses étant supposées égales, celles qui sont les plus legeres sont les meilleures. Il est pourtant certain que lorsqu'on fait bouillir l'eau, les parties les plus pesantes restent dans le vaisseau, & que les plus legeres s'évaporent, ce qu'on pourroit prouver démonstrativement par la distillation, si cette vérité n'étoit pas palpable. La plus grande pesanteur spécifique des eaux, fait aussi que si avant d'être bouillies elles avoient déposé quelques impuretés, elles n'en

déposeront aucune après qu'elles l'auront été, ou ce ne sera qu'après beaucoup de tems. Car après l'ébullition, il n'y a point ou que très-peu de différence entre la pesanteur spécifique des parties qu'elles auroient déposé, & celles dont le dépôt doit se faire.

Plusieurs personnes vanteront ici la vertu de quelques décoctions, qui sont d'une utilité merveilleuse à la plûpart des malades, mais il ne s'agit point ici de ce que l'on boit en qualité de remede; car le Mercure est quelquefois utile aux malades, lorsqu'on le donne à propos. Je ne parle point aussi de ces potions, dans lesquelles on doit plutôt avoir égard à la force de quelques médicamens qu'on y a mis, qu'à

qu'à la vertu des eaux, non plus que de quelques eaux bouillies avec d'autres choses; mais qui ont suffisamment fermenté avant d'être employées. Car après que par la fermentation ces eaux ont déposé quelques unes de leurs parties, elles deviennent plus legeres, & elles acquierent des parties spiritueuses. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'esprit dans le vin nouveau; mais qu'il en acquiert par la fermentation: Ces liqueurs dont je viens de parler, & qui deviennent salutaires après avoir fermenté, sont semblables au vin ou à la biere ou à d'autres boissons pareilles qui ne sont d'aucune utilité avant que d'avoir fermenté. Je vais parler ici des eaux qu'on peut

O

préparer en peu de tems, qui n'ont besoin d'aucune fermentation; & qui peuvent être d'un usage journaliere aux pauvres & aux riches. Comme les eaux qui ont bouilli sont presque toujours plus mauvaises, que celles qui sont cruës, sans parler de l'embaras qu'il y a à les faire bouillir, il faut chercher quelque moyen par lequel le Soldat puisse se préparer aisément une boisson saine, lorsque l'eau ordinaire lui fait du mal quoiqu'elle soit bonne. Mais avant que d'entrer en matiere, je dois faire observer que lorsque j'ai dit que les eaux bouillies sont plus mauvaises que celles qui sont cruës, je n'ai pas voulu nier que l'usage de l'eau chaude ne soit souvent fort utile;

car s'il ne faut que faire chauffer l'eau & la boire lorsqu'elle est encore chaude, j'avouerais qu'elle ne fait aucun mal, & qu'elle est même moins nuisible que si elle ne l'étoit pas. C'est ce que j'ai prouvé fort au long, lorsque j'ai parlé ici-dessus des vertus de l'eau chaude. Au reste il faut observer que cette eau devient plus ou moins utile, suivant qu'on la boit plus ou moins chaude.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire que l'eau dont le Soldat doit faire usage doit être naturelle, & pourvu qu'elle soit nette, & d'une bonne qualité, & que le climat le permette, elle n'a besoin d'aucunes préparations.

Si le climat & la température

de l'air ne permettent pas qu'on boive beaucoup d'eau , je pense qu'elle ne fera aucun mal , si on en boit en moindre quantité. Je suis persuadé que quoique les eaux soient bonnes , on doit en moins boire dans les pays où l'air contient beaucoup de parties aqueuses , qui donnent aux corps l'humidité qui leur est nécessaire , & dans ceux où ils perdent moins de cette même humidité , d'où il s'ensuit qu'on doit s'y mieux porter en buvant moins d'eau. Ce que je viens de dire est confirmé par l'expérience qui nous montre que les hommes sont moins altérés lorsqu'il régné des vents humides , & qu'au contraire lorsqu'il régné des vents secs , comme sont les vents

du Nord , dans plusieurs endroits de l'Italie, les hommes sont beaucoup plus altérés , soit qu'ils fassent exhaler une plus grande quantité de l'humide du corps , ou qu'ils lui en fournissent moins, ou que les deux causes concourent à le dessécher. Mais le Soldat ne peut pas toujours avoir dans ses mains les poids & les mesures nécessaires pour connoître la température de l'air & pour sçavoir s'il est plus ou moins humide : accoutumé qu'il est à boire , peu lui importe dans quel air il boit ; plusieurs personnes même ont coûtume d'en faire autant , ils ne boivent pas , parce qu'ils ont soif , mais parce qu'ils y sont accoutumés.

Quoique je n'approuve aucun

excès , je prétend cependant qu'il est plus à propos dans un pareil cas de boire des liqueurs qui contiennent une plus grande quantité de parties spiritueuses : telles que sont le vin , la biere , & l'hydromel , qui peut tenir lieu de vin , lorsqu'il est bien fait. Ces boissons conviennent au Soldat ; mais il ne peut pas les préparer lui-même , & je lui ai promis le secret & la méthode de composer des boissons qui soient saines , & c'est ce que je vais faire.

La méthode n'en est pas la même partout ; car tous les pays ne produisent pas la même chose , & il y a des Denrées qui sont à bon marché dans un endroit , pendant qu'elles se vendent très-

cherement dans un autre, ce qui fait que tout le monde ne peut pas s'en servir. Par exemple la livre de raisins secs de Corinthe se vendoit l'année 1683. à Venise un fol; mais avec cinq livres de Venise de ces sortes de raisins on peut faire trente mesures d'eau qui sera nourrissante, qui fortifiera, qui appaisera la soif, adoucira la poitrine, & procurera plusieurs autres avantages. Voici la maniere dont on prépare cette boisson.

Après avoir parfaitement écrasé les raisins, on en met une livre sur six mesures d'eau bouillante, & on remue le tout plusieurs fois. On laisse ensuite reposer au fond du Vaisseau les parties les plus grossieres des raisins. On

peut aussi la faire avec d'autres espèces de raisins secs dont les pepins sont regardés comme avantageux dans la dissenterie & par ce moyen on tirera plusieurs remèdes d'une même chose. Dans ce tems les Venitiens étoient en guerre, & je dis hautement que ces raisins secs pouvoient être fort utiles dans les vaisseaux; peut être qu'à l'heure qu'il est, ils en font usage, car les Venitiens sont très-curieux de tout ce qui est utile.

On peut aussi composer des boissons avec les jujubes, les figues, les prunes, & presque tous les autres fruits, & se déterminer sur le choix par le plus ou moins qu'on en recueille dans le pays où l'on est.

Il y a aussi différentes espèces de pommes, qui étant pilées & mises dans l'eau bouillante, peuvent dans deux ou trois jours donner des eaux qui seront agréables au goût, & utiles dans un grand nombre de maladies.

Supposé qu'on ne trouve aucune de ces choses en Hongrie, tout au moins le pain de froment, d'orge, d'avoine ou de quelque autre grain que ce soit, n'y manquera pas. Or on peut dans les pays où les dispositions de l'air ne permettent pas l'usage de l'eau toute seule, préparer avec du pain une boisson qui ne fera aucun mal. On fait rôtir des légères tranches de pain autant qu'on le peut, & on les jette dans l'eau. Il se fait une extrac-

tion considérable des petites parties de ce pain qui se mêlent avec l'eau ; comme cela paroît évidemment par le changement de couleur, par le goût & par la force qu'elle acquiert. Ces eaux dont nous venons de parler, sont semblables par leur vertu aux décoctions d'orge que les Médecins ordonnent à la plûpart des malades, ou, pour mieux dire, elles tiennent lieu d'une biere legere, ou de vin fort trempé. La preuve de la bonté de cette boisson, c'est que Schroder ; les Italiens, & les Allemands, la préférant dans le cas de maladies, aux meilleures eaux pures qui se trouvent dans leurs pays.

Il ne faut qu'une once de pain pour une mesure de cette eau,

mais il est bon de le couper par tranches minces & de le faire rotir ensuite avec soin, ce qu'on ne peut pas faire si le morceau est trop épais. Il arrive souvent qu'il est entièrement brulé par dehors, lorsqu'il n'est point encore cuit au dedans. On jugera qu'il est suffisamment roti, quand il paroîtra comme brulé.

Ce que je viens d'enseigner suffit pour montrer la maniere de préparer une infinité de boissons salutaires. Il faut seulement observer en général qu'on doit toujours éviter en préparant les eaux dont je viens de parler, d'employer des choses qui ont besoin de coction, & de fermentation où de l'une des deux, tel est l'orge, le froment & plu-

siens autres sortes de grains. En effet, si l'on prépare de l'eau d'orge par la simple infusion, elle fera très-mal saine. Il en est de même de celle de froment. Il faut donc choisir celles qui n'ont pas besoin pour être bonnes d'une grande préparation, ni de cuire & de fermenter : telles sont les feuilles de plusieurs herbes sèches, les graines d'Aneth, d'Anis, de Fenouil, de Coriandre, les écorces de Citron, d'Orange, & plusieurs autres. Le Soldat ne doit pourtant pas user indifféremment de toutes ces choses ; il doit les assortir à son tempérament, supposé qu'il les connoisse, ou bien il suivra l'avis des gens du métier. Celui qui a l'estomac trop foible, & trop paresseux

à faire ses fonctions, prendra de la graine sèche de Coriandre, il la fera infuser dans l'eau, en la remuant de tems en tems, & il aura dans peu de tems de l'eau de Coriandre. Une once de cette graine suffit pour trois ou quatre mesures d'eau, dont chacune pese environ une livre.

Celui qui est attaqué de la toux & qui respire difficilement, à cause d'une trop grande quantité de flegme, & qui a l'urine trop âcre, prendra de la racine sèche de Réglisse, qu'il écrasera avec un marteau, il la jettera dans de l'eau ordinaire, & il connoitra dans peu de tems sur tout si la racine a été bien écrasée, par la couleur, l'odeur & le goût, qu'il s'est fait une ex-

traction de plusieurs petites parties de la Réglisse, & que cette eau est déjà bonne pour ces maladies.

Un autre qui a l'estomac foible, des nausées, qui est sujet aux vents & à la colique, & qui craint d'être attaqué de la diarrhée & de la dyssenterie, prendra environ demi-once de feuilles séchées de baume frisé, il les jettera dans trois mesures d'eau, & il aura une eau excellente pour ces maladies.

Il en est de même de l'eau qu'on prépare par infusion avec la Mellisse, la Pimprenelle, l'Hissope, & plusieurs autres Plantes semblables, dont le Soldat peut retirer un grand secours dans la plupart de ses maladies, sans fai-

re une grande dépense. On en peut encore dire autant de la sciure du bois de Lentisque , de Frêne , d'écorce de Chêne , & de la racine d'Aunée , qu'on réduit en petits morceaux , de celle d'Angelique ou de Scorfonaire. On peut avec ces Plantes , par la seule infusion , composer des eaux qui seront très-propres à prévenir ou à guérir les maladies.

Cet ouvrage deviendroit trop considérable, si je parlois de chaque chose en particulier , il suffit d'avoir donné une méthode générale pour composer des eaux par la seule infusion , & d'en avoir apporté plusieurs exemples. Car chacun, après ce que j'en ai dit , en pourra composer plu-

siens autres. Il est pourtant à propos que je parle de l'eau ferrée, de l'eau de rouille, & de celle de Pin ; mais je ferai auparavant quelques remarques, qui en faciliteront la préparation, & qui contribueront à les rendre plus efficaces.

Si les herbes dont nous voulons composer des eaux, telles que sont par exemple, le Glaux, la Renouée, ou la racine de Chiendent, sont mises dans l'eau chaude, & qu'après les avoir souvent remuées, on les laisse dans un endroit chaud, on aura dans peu de tems des eaux très-salutaires.

Les Plantes qu'on veut mettre infuser sont toujours meilleures, lorsqu'elles ont séché à

l'ombre, & qu'elles sont cueillies depuis quelque tems ; car elles acquierent par-là une certaine maturité & une certaine perfection, & elles communiquent plus de vertu aux eaux. La raison de cela n'est pas mal aisée à pénétrer ; je la passe sous silence, d'autant plus que cela est prouvé par l'expérience. Les Olives, par exemple, rendent moins d'huile, si on les met sous le pressoir aussi-tôt après qu'elles ont été cueillies, que si on les laisse exposées pendant quelque tems à l'air. De même à peine tirera-t-on quelques gouttes d'huile des Amandes nouvelles, des graines de Citrouilles, des noyaux de Pin, & autres semblables. Les Apothicaires les plus

expérimentés ſçavent qu'ils tiennent moins deſſence des feuilles de Romarin , de Menthe, de Pouliot , d'Absinthe lorsqu'elles ſont encore vertes , qu'après qu'elles ſont ſéchées , & qu'on les a gardées quelque tems.

Comme pluſieurs des Drogues qu'on veut faire infuſer doivent être auparavant pilées ou coupées par petits morceaux , il eſt bon de ne le faire que lorsqu'on eſt ſur le point de les mettre à infuſer ; car leur vertu ſe perd , & il ne reſte que les parties qui n'ont aucune force. Ceux qui ont remarqué la différence qu'il y a entre la Canelle pilée depuis peu , & celle qui a été miſe en poudre depuis long-tems , conviendront aiſément de ce que je

viens de dire. Certains fruits ,
comme les pommes douces &
aigrettes , qui sont mûres &
cueillies depuis quelque tems ,
fournissent de meilleures eaux ,
& même peuvent fournir du vin.

On peut aussi composer une
eau salutaire , en faisant infuser
de la limaille ou de la rouille de
fer. Cette préparation est plus
longue que les précédentes , mais
elle sera plus courte , si on met
la rouille & la limaille , après l'a-
voir réduite en poudre dans l'eau
chaude ; & si après avoir mis ce
mélange dans un lieu chaud , on
a soin de le remuer de tems en
tems.

Le fer & la rouille servent à
corriger plusieurs mauvaises qua-
lités de l'eau. Par exemple , si

elle a quelques parties âcres ou acides, elle les perdra par le moyen du fer ou de la rouille de vieux clouds rouillés, qu'on y fera infuser, & elle deviendra une eau médicinale.

Je ne veux point écouter ici ceux qui prétendent que les eaux qui étoient auparavant acides, & qui sont ensuite saoulées d'une trop grande quantité de fer, sont très-nuisibles. Je ne prétends point parler des eaux qui ne contiennent qu'une extraction de fer, mais de celles qui par l'infusion de la limaille de fer, peuvent devenir médicinales.

Je sçai que dans les Armées de l'Empereur plusieurs Soldats ont été attaqués de maladies dans

lesquelles l'eau dont nous venons de parler peut être d'un grand secours. Telles sont la diarrhée & la dysenterie, la foiblesse d'estomac, l'indigestion & la mauvaise distribution des alimens, qui peuvent occasionner beaucoup de maladies.

On peut avoir la limaille de fer gratis, ou à vil prix chez les Serruriers. On la trouve de même que le vieux fer rouillé, dans les Arsenaux, & elle peut servir pour plusieurs infusions.

On peut imaginer un moyen pour préparer avec peu de peine une grande quantité de cette eau, pour l'usage de tout le monde. On aura un tonneau qui sera mobile sur son axe, tel qu'il est représenté dans la sixième figu-

re, dans lequel on mettra l'eau, la limaille & la rouille de fer. On fera tourner le tout ensemble, & l'on aura dans peu de tems une grande quantité de cette eau que l'on distribuera à ceux qui en auront besoin. Mais si l'on n'en prépare pas pour le Public, chaque Soldat pourra en avoir pour son usage particulier, avec quatre ou cinq onces de limaille de fer, qu'il mettra avec de l'eau dans un vaisseau de verre ou de terre vernissée.

On a aussi par la simple infusion de l'eau de Pin, en mettant dans l'eau des pignons déjà secs, après les avoir pilés. Il faut choisir ceux qui sont les plus gras, & qui ont le plus de résine; car tous les Pins n'en sont pas éga-

lement chargés , ni par conséquent les Pignons. Souvent dans un même Pin , une partie de son bois & de son écorce en est couverte , tandis que l'autre n'en a point. J'ai préparé plusieurs fois , lorsque j'étois à Vienne , de cette eau pour mon usage , en faisant infuser dans l'eau quelques coupeaux de Pin résineux. Cette eau excite l'urine & la salive , & rend la lymphe plus liquide. Or dans toutes les maladies qui regnent en Hongrie , la salive est épaisse , & toute la lymphe du corps est moins coulante , comme on peut le conjecturer par la couleur & la rudesse de la langue , & par la soif des malades. D'ailleurs l'eau de Pin facilite la transpiration , & cette

voye est la plus aisée que la Nature ait pour prévenir les maladies des Camps.

Cette eau me fait souvenir de celles de Pise , qui sont si renommées dans toute la Toscane , où elles passent pour très-salutaires. Le célèbre Borrelli prétendoit que ces eaux tiroient leur vertu des racines de Pin à travers desquelles elles passent , & dont elles détachent quelques petites parties. Ce sçavant homme me décrivoit ces eaux du goût , de la couleur & de l'odeur de celle dans laquelle j'ai fait infuser des coupeaux de Pin. Au reste , quoi qu'il en soit de la conjecture de mon ami , on ne peut pas nier la bonté de cette eau pour prévenir la plûpart des maladies

maladies. Il en est de même des eaux que l'on compose avec la Melese, & avec le bois des autres Arbres résineux.

Comme les Soldats sont souvent difficiles à contenter, il y en aura peut-être quelqu'un qui se plaindra de ce que je n'ai rien ordonné qui soit d'un grand prix, comme est, par exemple, l'infusion du bois d'Aloës, ou l'eau dans laquelle on a mis de la poudre de Perle, ou de Pierres précieuses, boissons regardées comme très-efficaces contre les maladies malignes. Mais je dois excuser sa simplicité, & lui apprendre que l'eau ferrée, celle de Pin, de Menthe ou de Melisse, à plus de vertu que celle du bois d'Aloës. Si on parcourt

les Ouvrages des Médecins , on trouvera beaucoup plus de gens guéris par le moyen du fer seul , que par ce bois , & par les eaux dans lesquelles il entre de la poudre de Perles , eaux qui ne valent pas mieux que celles dans lesquelles on a mis de la corne de cerf brûlée , ou bien des écailles d'Ecrevices de riviere réduites en poudre , ou des pierres qu'on appelle yeux d'Ecrevices , & dont le Soldat peut avoir une grande quantité.

Je ne prétends pas cependant conclure de-là , qu'il faille absolument mépriser les remèdes étrangers , qui sont rares & précieux ; je veux seulement dire , que le Soldat doit se contenter des remèdes communs qu'il peut

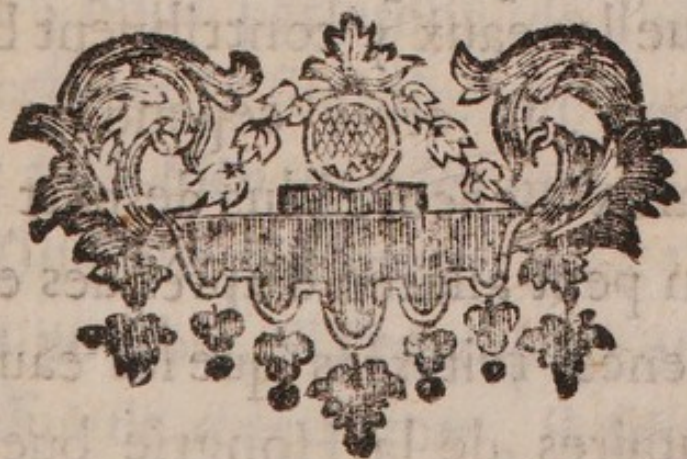
avoir fans dépense, & qui ont beaucoup de vertu, pourvu qu'il s'en serve à propos. Il y a cependant quelques remèdes étrangers, qui ne coûtent pas fort cher, supposé qu'il veuille s'en servir. Il peut avoir, par exemple, à très-bon marché l'eau de Santal citrin & rouge faite par infusion; car la moindre partie de rapure ou de scieure de Santal suffit pour communiquer sa vertu à trois ou quatre mesures d'eau, de sorte que cette eau coûte beaucoup moins que celle de Chicorée distillée, qui, en comparaison de la première, qui a la vertu de guérir les fièvres des Camps, n'est d'aucune utilité. Un petit morceau de bois de Sassafras, qui coûte fort peu,

suffit aussi pour donner de la vertu à plusieurs mesures d'eau. On en pourroit dire autant de plusieurs autres médicamens.

Avant que de parler de l'air, je dois encore avertir le Soldat que dans la plus grande partie des circonstances où l'eau toute pure n'est d'aucune utilité, quelque bonne qu'elle soit, comme on a déjà dit qu'elle ne valoit rien aussi-tôt après quelque exercice violent, & lorsque le Soldat a les humeurs encore échauffées par la course & par le travail, il est bon d'y mettre quelques gouttes d'eau-de-vie, de vin, ou de biere: de même lorsque sa salive s'épaissit, & qu'il ne peut pas s'empêcher de boire de l'eau, il convient aussi d'y

mettre quelques gouttes d'eau-de-vie ; il est aussi avantageux de se servir de cette boisson , s'il y a quelque marque d'obstruction dans les entrailles , de crudité , ou d'hydropisie.

Je souhaite que tous ceux qui liront mon ouvrage , fassent attention à ce que je viens de dire dans ce dernier article ; car les avantages qu'on peut en tirer sont très-considérables.





III. PARTIE.

*Moyens de préserver les Soldats
des maladies que l'air cause.*

L'OPINION de presque tout le monde est, que les maladies des Camps sont plus dangereuses en Hongrie, à cause que l'air & les eaux y sont plus malfaines : quoique je sois persuadé que les eaux y contribuent beaucoup, je crois cependant que l'air y a encore plus de part ; car on peut assurer d'après des expériences réitérées que les eaux salutaires de la Hongrie bues en quantité, sont nuisibles au Sol-

dat, à cause de la disposition de l'air qui ne permet pas l'usage de l'eau froide, à moins qu'elle ne soit empreinte de la vertu de quelque médicament. Ajoutons à cette disposition de l'air le changement qui arrive dans la maniere de vivre du Soldat, qui rend les eaux non-seulement mauvaise, mais encore très-nuisibles. Nous aurions rendu compte des principales causes de ses maladies. Nous avons assez parlé de l'eau dans la précédente Partie; nous parlerons de l'air dans celle-ci. Je souhaite que l'ouvrage aussi-bien que les moyens que j'indiquerai, ayent tout le succès possible. Si l'entreprise est au-dessus de mes forces, il sera toujours très-flatteur pour moi

d'avoir donné occasion à d'autres de composer un Ouvrage plus utile que le mien. Je ne laisserai point la patience du Soldat par des choses inutiles, & je passerai sous silence plusieurs questions qui ne servent qu'à rendre le sujet plus difficile & plus obscur. Je ferai cependant quelques suppositions sur la Nature de l'air, en faveur des Soldats qui ont plus d'esprit & plus de loisir, afin qu'ils puissent d'eux mêmes en les examinant découvrir les raisons de ce que j'avancerai sur la bonne & la mauvaise qualité de l'air. Je diviserai cette Partie en plusieurs Chapitres. Je considérerai dans le premier l'état de l'air dans un jour d'Été, c'est-à-dire, l'air échauffé par les

les rayons directs & réfléchis du Soleil , & j'y dirai quelque chose de sa disposition pendant la nuit. J'examinerai ensuite les divers changemens qui lui arrivent dans ces deux tems ; Je parlerai aussi du brouillard & de la rosée , de l'air que l'on respire dans les Mines, & dans les lieux où l'on a remué la terre depuis peu. Je n'oublierai point celui qui est près des Marais & des Prés & des endroits bourbeux. Et comme le mauvais air est plus nuisible au Soldat qui dort, qu'à celui qui veille , je parlerai dans un Chapitre particulier de ce qui est avantageux au Soldat qui veut dormir , & de ce qu'il doit faire lorsqu'il s'éveille. Enfin j'attribuerai à l'air les dommages que

causent les Cadavres. En effet, ils corrompent l'air par les exhalaisons qui en sortent, & ils deviennent nuisibles, & incommodés, par la puanteur & par la quantité d'insectes qu'ils engendrent.

CHAPITRE I.

Suppositions sur la nature de l'air.

QUAND j'ai dit que je vou-
lois faire des suppositions
sur la Nature de l'air, je n'ai
point prétendu avancer des pro-
positions incertaines, & je prie
le Lecteur d'être persuadé que
celles que j'avancerai n'en sont
pas moins incertaines, bien que

je n'en apporte par les preuves.
Voici donc mes principes.

L'air est un corps liquide.
Il a des parties auxquelles conviennent les propriétés qu'on attribue aux corps ; c'est-à-dire , elles ont trois dimensions. Elles peuvent être augmentées & diminuées. Elles sont capables de mouvement , elles peuvent recevoir différentes figures ; & , si les corps ont encore quelque autres propriétés , elles conviennent aussi aux parties de l'air.

Il y a différentes sortes d'air comme différentes sortes d'eaux, & on remarque souvent entre eux la même différence qu'entre l'eau & l'huile , ou entre l'eau & le vin ou le vinaigre , ou quelque autre liqueur que ce soit.

Cette différence vient de la situation des Pays , des Montagnes , des Vallées , des Fleuves , & de la variété des Parties , qui émanent des corps qui sont renfermés dans le Globe de la terre. Elle peut venir aussi de la différente position , & des différens aspects du Soleil qui occasionne divers mouvemens dans tous les corps qui composent le globe terrestre.

Il y a dans l'air des parties qui peuvent pénétrer tous les autres corps que nous connoissons dans la Nature , il y en a d'autres qui ne le peuvent point.

Parmi les parties de l'air quelques unes passent plus aisément à travers le verre , qu'à travers le papier. Il arrive dans d'autres

tout le contraire. On peut conjecturer par là que l'air est composé de quelques parties, qui s'attachent plus facilement à un corps qu'à un autre, & qu'elles détachent quelques parties de l'un, tandis qu'elles n'ont aucun effet sur d'autres; qu'il y a par conséquent certains corps qui ne reçoivent aucune altération de la part de l'air, de même que l'or n'en reçoit aucune de la part du vinaigre.

L'air de même que tous les corps qui ne sont point entièrement semblables, peut avoir différens usages.

L'homme vit par le moyen de l'air, & il contribue à sa nourriture; ou, si l'on aime mieux, l'homme tire sans cesse de l'air

bien des choses qui lui sont nécessaires; ce qui se fait principalement par le moyen de la respiration.

L'air aussi-bien que les autres corps peut par le seul attouchement altérer le corps des animaux, soit que son application se fasse extérieurement ou intérieurement.

Si l'air vient à toucher quelque partie du corps, & même à pénétrer dans les endroits les plus enfoncés des narines, de la bouche du gosier, de la trachée artère & des poulmons; il peut y causer des obstructions, & quelquefois aussi il peut les guérir.

L'air rend souvent les hommes voraces, & il donne plus de force aux liqueurs qui servent à

préparer les alimens , il cause aussi quelquefois un effet contraire ; de sorte que les altérations de l'air en produisent une dans les alimens qui sont dans l'estomac & dans les intestins qui est plus ou moins capable de conserver ou de détruire la bonne disposition du corps.

Voilà les suppositions que nous avons cru devoir établir touchant la nature de l'air , elles sont évidentes , & elles se déduisent aisément de ce que les expériences nous ont appris. Si on veut s'appliquer à les bien concevoir , on découvrira aisément les raisons de l'application que nous en ferons.



CHAPITRE II.

Des maladies causées par le Soleil.

C E U X qui ne sont pas accoutumés a demeurer exposés au Soleil , peuvent être attaqués de maladies très-dangereuses , s'ils y demeurent trop long-tems. Ces maladies sont plus fréquentes & plus dangereuses dans certains pays que dans d'autres , & plus ou moins graves suivant les sujets. On trouve des personnes à qui le Soleil ne fait aucun mal , & qui n'ont jamais éprouvé par elles mêmes , ni par d'autres la vérité de ce que je dis , & ces dernières doivent croire que je n'écris pas pour elles.

Il suffit à quelques personnes

de dormir une ou deux heures , surtout en Eté , dans un endroit exposé aux rayons directs du Soleil avec la tête découverte , pour s'éveiller avec un mal de tête & avec la fièvre. Si elles y demeurent exposées sans dormir , elles en sont moins incommodées. Elles en sont encore moins incommodées , lorsque sans dormir ou demeurer dans un parfait repos , elles s'occupent de quelque travail , pendant qu'elles y sont exposées.

Mais il est aisé au Soldat qui se porte bien de ne pas dormir au Soleil , & de n'y pas rester absolument en repos : il faut quoiqu'il le trouve pénible qu'il y travaille souvent ; car il arrive dé la que les humeurs se rare-

fient , & que la respiration est souvent interrompue. Or il est avantageux dans les grands efforts que nous sommes obligés de faire de retenir son haleine , & la Nature s'y porte d'elle même dans ces occasions. Il se fait aussi une grande tension dans les muscles , le mouvement des tendons & des articulations augmente ; ce qui produit le relachement des fibres , la dilatation des orifices de beaucoup de vaisseaux ; & un écoulement considérable de la sueur , mais cet état de l'homme ne peut - être durable ; car outre une infinité de changemens qui peuvent se faire dans le corps des animaux , l'air venant à changer considérablement après le coucher du Soleil , tems ou le

Soldat quitte le travail , il se fait aisément des obstructions des pores de la peau , elle se desseche , ses fibres se reserrent , la transpiration s'arrête , & si cet accident qui peut causer la fièvre , concourt avec quelques autres , le malade est attaqué de la diarrhée , ou même de la dysenterie ; souvent même d'une hémorragie par le gosier & le nez , comme cela arrive ordinairement dans les coups du Soleil.

Or dans la Hongrie beaucoup plus que dans tout autre pays l'air qui régné en Eté pendant le jour , est entierement différent de celui de la nuit. Une preuve de ce que j'avance c'est , que pendant que le Soleil paroît sur l'horison , les chaleurs sont très-

incommodes au Soldat , au lieu
qu'après qu'il est couché le froid
lui devient également insupporta-
ble. J'ai autrefois remarqué la mê-
me chose vers les embouchures
du Tybre. Lorsque ce fleuve vient
à déborder pendant l'Hiver , les
pluyes ne trouvent aucun en-
droit par où elles puissent s'écou-
ler, & ne font qu'un Marais de toute
la campagne, & lorsqu'il vient
à baisser en Eté , ces Marais se
dessechent , la campagne se décou-
vre , & alors l'air de cet en-
droit devient très - nuisible à la
santé.

Si un Soldat qui est attaqué de
la fièvre , de la Dyssenterie , de
la Diarrhée ou de quelque autre
maladie que ce soit , s'expose au
Soleil , soit pour chercher fees

besoins, ou qu'il s'imagine qu'il en sera soulagé, & qu'il s'y arrête ou qu'il y dorme, bien loin d'en recevoir le secours qu'il attendoit, il sera plus long-tems la victime de ces maladies. Elles peuvent aussi durer plus long-tems, s'il demeure & s'il dort dans un endroit plus froid qu'il ne convient. Car l'air y est ordinairement d'une telle nature qu'il peut causer l'obstruction des pores de son corps, ou augmenter, & rendre plus difficile à guérir celle qui subsiste déjà.

Cela prouve ce que j'ai dit ailleurs que le froid & le chaud peuvent causer des effets entièrement semblables; tous les Médecins conviennent que l'un & l'autre peuvent causer l'ob-

struction des pores de la peau. Il arrive cependant que plusieurs d'entre eux oublient leurs sentimens & leurs observations , & qu'ils ne sçavent pas en faire usage , lorsqu'il en est besoin pour connoître les effets de la nature.

Pour moi je suis entierement persuadé que la transpiration est d'un grand secours pour conserver la force & la santé du Soldat. Comme pendant l'Eté les jours sont très-chauds en Hongrie & les nuits fort froides, le corps transpire moins aisément, & les obstructions des pores sont très-fréquentes. On a éprouvé plusieurs fois que les personnes qui transpirent le mieux , sont moins souvent attaquées de maladie &

qu'elles guérissent plutôt : c'est par cette raison que la sueur est ordinairement , pour ne pas dire toujours le grand remede des maladies des Camps , & que presque tous les médicamens que l'on regarde comme les plus efficaces pour leur guérison , facilitent la transpiration.

Le Soldat donc qui veut se bien porter , ne doit pas dormir au Soleil , & supposé qu'il s'y arrête , il ne doit pas demeurer dans l'inaction. Il ne doit point aussi , s'il est obligé de travailler au Soleil , passer tout d'un coup du travail au repos , ni d'un air chaud dans un air froid , ou même beaucoup moins chaud que celui que le Soleil échauffe. Il essuyera sa sueur , & aura sur-tout

un soin particulier de sa tête : en prenant garde de ne pas passer tout d'un coup d'une extrémité dans l'autre.

Il frotera légèrement & par intervalles toutes les parties de son corps ; ce qui est une espèce de remède dont Hippocrate & Celse ont fait un grand usage.

Il doit faire les mêmes mouvemens que ceux qui s'exercent à la lutte ; c'est-à-dire il remuera tantôt l'une & tantôt l'autre des parties de son corps. Ceux qui ont soin des Chevaux & des Chiens font à leur égard ce que nous venons de dire, lorsqu'ils se sont échauffés à la course, & qu'ils ont les humeurs trop agitées. On empêche par ce mouvement & par ces frictions, que les

les humeurs ne s'arrêtent dans quelque'endroit du corps, & n'y causent une obstruction qui occasionne ces tumeurs & ces maladies que l'on nomme inflammations, d'où peuvent naître plusieurs maladies dangereuses.

Ceux dont la peau est devenue trop sèche, peuvent se servir d'huile grasse, de beurre, de graisse de Porc, de Cerf, ou de quelque autre semblable, dont ils oindront toutes les parties de leur corps.

Il est bon de sentir du vinaigre très-fort, d'en avaler quelques gouttes, & même de manger un morceau de pain qui en sera humecté.

L'odeur du Camphre est aussi très-salutaire, on peut en mâcher

un ou deux grains , avaler sans salive , & réitérer cela plusieurs fois de suite.

Après que le Soldat , échauffé par le travail , aura laissé calmer son sang pendant quelque tems , il pourra boire , s'il le veut , du vin avec de l'eau , de la biere , ou de l'eau dans laquelle il mettra quelques gouttes d'eau-de-vie , ou de l'eau de Melisse , qui se trouve en grande quantité dans la campagne auprès des hayes , de l'eau de Menthe , ou de Sassafras , de l'eau panée ou de l'eau ordinaire , pourvu que ce soit en petite quantité , & qu'on y mette quelques gouttes de vinaigre. Car je redoute toujours la trop grande quantité d'eau pure.

Les personnes bilieuses, & qui font sujettes à avoir la bouche amere, feront bien de mettre dans l'eau qu'ils boivent du jus de Citron, ou quelques gouttes de Verjus. Ils composeront une boisson excellente pour l'estomac avec de l'eau, du Jus de Citron & l'eau-de-vie, ou bien l'on mettra à la place du Citron quelques gouttes de Verjus. On doit avoir grand soin de l'estomac, après avoir été exposé au Soleil; car le défaut de transpiration & le mal de tête dérangent aisément la digestion, & les fonctions naturelles qui s'en ensuivent.

On doit avoir soin de mêler quelques gouttes d'eau-de-vie aux acides dont on se sert en

boisson. Je connois des Personnes qui pour avoir fait un trop grand usage de jus de Citron, ont été attaquées de la dyssenterie, de douleurs des articulations, de fièvres tierces & quartes opiniâtres.

Les liqueurs acides ne valent rien dans les Camps, sur-tout lorsqu'on en boit en trop grande quantité. Les Chymistes ont coutume d'ajouter à l'esprit-de-vin quelques liqueurs très-acides, & par ce moyen ils composent plusieurs excellens remèdes. C'est à leur exemple que j'ai souvent mêlé de l'eau-de-vie au jus de Citron & au Verjus; ce qui a produit une boisson très-propre à appaiser la soif, & à modérer puissamment la chaleur de l'estomac.

Plusieurs personnes croient qu'il est bon dans de semblables occasions , d'user d'alimens qui n'ont aucune force , & qui n'ont aucune partie spiritueuse , tels que sont les Citrouilles , les Melons , les Endives , les Laitues , &c. parce que ces alimens rafraîchissent le sang. Cependant si on n'y ajoute quelque chose pour corriger leur peu de force , ils causeront aisément des maladies dans les Camps. L'Ail , le Cresson , l'Origan , le Serpolet , le Thin , le Cumin , l'Aneth , le Poivre , le Gingembre , le Gérofle , le Cardamome , le Dictamne , sont très-propres à remédier à ce défaut.

On doit aussi exciter les urines par le moyen du Nitre pu-

rifié, du Perfil, de l'Ache, & d'autres choses semblables; effe que produisent plusieurs des remèdes dont nous avons parlé, tels que sont l'eau de Pin, & celle dans laquelle on a mis quelques gouttes d'eau-de-vie. C'est on chasse par les urines & par la transpiration, plusieurs mauvaises humeurs de même nature, dont la suppression produit des maladies. Si donc l'on ne réussit pas à faire sortir tout par une seule voye, il faut tâcher de l'entraîner par l'autre.

Enfin si pour avoir été exposé au Soleil, ou pour avoir passé trop promptement d'un air dans un autre de qualité très-différente, on est attaqué de la fièvre,

de la diarrhée, de la dyssenterie, d'une hémorragie, ou de quelque autre maladie que ce soit, on les combattra par les remèdes qui leur sont propres.

CHAPITRE III.

De l'air qu'on respire dans les Mines, & dans les lieux où la terre a été remuée depuis peu ; du brouillard, de la rosée, & du ferein.

IL arrive souvent dans les Armées, qu'on est obligé de creuser des Mines ; & quoique dans certaines occasions, l'air qu'on y respire soit bon, il arrive très-communément qu'il cause

non-seulement des maladies
 mais encore la mort , comme
 cela se voit fréquemment dans
 les Mines d'où l'on tire les Mé-
 taux , & certaines espèces de
 Charbon de terre.

On respire dans les Mines
 deux différentes sortes d'air ; l'un
 est cet air extérieur qui s'y intro-
 duit pour occuper la place de la
 terre qu'on en a tirée , & l'autre
 est composé des substances
 qui sortent de ce même endroit.
 Peut-être qu'auparavant il n'y
 avoit rien de ce terrain , & c'est
 ce qui fait les parois de la mine
 ne ; mais après que la terre est
 ouverte , l'air extérieur venant
 s'y introduire , il s'éleve des fumi-
 mées , des vapeurs , & des exha-
 laisons , qui varient suivant les
 différentes

différente qualité du terrain. Toutes ces différentes substances composent, étant mêlées ensemble, une troisième sorte d'air qui n'est pas saine pour l'ordinaire, qui cause souvent des maladies, & qui devient même quelquefois mortel. On a vû très-souvent que le feu n'a pas pû s'y conserver, & qu'il s'est éteint dans un moment. En effet, les terrains sont différens entr'eux, & on ne remarque pas les mêmes effets dans tous les endroits souterrains; & suivant qu'on creuse la terre dans un endroit ou dans un autre, il en sort différentes exhalaisons qui rendent l'air de ces endroits mal-sain, & souvent peu propre à conser-

ver le feu qu'on y porte.

Il arrive la même chose dans tous les lieux où l'on a creusé la terre depuis peu ; à moins qu'ils ne soient à découvert, que les vents y soufflent, & que les corps qui en sortent trouvent un grand espace pour s'étendre, car alors ceux qui peuvent devenir nuisibles étant plus rarefiés, ne pourront produire aucun mauvais effet.

Il suit de-là que cet air n'étant point renfermé, deviendra moins nuisible suivant sa qualité, que s'il l'étoit. Il est pourtant quelquefois très-mal sain, & s'il ne cause pas la mort, il occasionne une infinité de maladies.

Quoi qu'il paroisse par les ob-

servations que j'ai faites , aussi-bien que par celles de plusieurs autres , que l'air dans lequel l'eau & le feu ne peuvent se conserver , est pernicieux à l'homme & à toutes les espèces d'animaux , il ne s'ensuit pas que celui dans lequel ces deux élémens subsistent soit propre à conserver leur vie. L'air , par exemple , qui est autour d'un Pestiféré , ou d'une personne attaquée de la petite vérole ou de la rougeole , ne nuit point au feu , quoi qu'il soit certainement mal sain , & qu'il donne la mort à plusieurs personnes.

Tous les endroits d'un même fossé ne sont pas également mal sains ; & cela vient de ce qu'ils ne sont pas aussi éclairés du So-

leil les uns que les autres , ni également exposés au vent , qu'ils ne sont pas tournés de la même maniere & que le terrain est différent.

Un air , quoique mal sain , ne cause pas le même préjudice à tout le monde , il y a même certaines personnes qui n'en reçoivent aucun mal , & c'est ce qu'on peut remarquer pendant la Peste. Quoi que tout le monde soit également exposé à l'air pestiféré , il y a des personnes qui n'en sont pas si promptement attaquées que d'autres , & j'en ai connu quelques-unes qui avoient vécu avec des Pestiférés , & qui ont été exemptes de cette maladie.

Quoi qu'il en soit de ce que je

viens de dire, je suis persuadé que l'air des Mines, des fossés, & des lieux où la terre avoit été remuée depuis peu, a causé souvent des maladies aux Allemans, malgré la rigueur de leur tempéramment, & que plusieurs en sont morts; & l'on pourroit produire des exemples de morts arrivées très-prompement par cette cause.

Quoique l'air chargé de brouillard ne contienne souvent que des parties aqueuses, il est cependant beaucoup plus mal sain qu'un air serain; & il devient quelquefois très-nuisible aux Armées, à cause de la qualité des parties dont il est composé. Il contient sur-tout fort souvent une espèce de substance assoupis-

fante , qui produit un engourdissement de tous les sens , & comme une stupédie de toutes les facultés des hommes.

Je ne parle point ici es mauvaises odeurs que le brouillard cause ; car ce n'est pas ce qui le rend nuisible ; il le devient parce qu'il ferme une partie des pores, qu'il rend les humeurs moins coulantes , & qu'il n'a pas la force de les dissoudre autant qu'il le faut. Il est aussi cause que le corps transpire avec plus de difficulté , & que les sucs qui servent à préparer les alimens dans l'estomac & dans les intestins , acquierent une mauvaise qualité : or ces causes , & autres semblables , peuvent produire plusieurs maladies. Au reste , à moins que

les organes qui servent à l'odorat ne soient point dans leur état ordinaire, comme il arrive quelquefois à l'œil de voir doubles les objets qui sont simples, la mauvaise odeur de l'air est toujours une marque de sa mauvaise qualité.

Les brouillards sont plus fréquens dans des endroits que dans d'autres, & les matières dont ils sont composés ne sont pas toujours les mêmes. Ils ne sont pas également nuisibles toutes les années & dans les mêmes mois, & l'on y remarque une grande variété, de même que dans toutes les autres choses. Ils paroissent ordinairement vers l'équinoxe.

Il y eut à Vienne vers l'équi-

noxe d'Automne & après , des grands brouillards qui n'avoient aucune mauvaife odeur , & qui caufoient cependant quelque difficulté dans la respiration , comme Wan-Helmond l'a souvent éprouvé lui-même dans la basse Allemagne. Les brouillards font plus ou moins épais , suivant la matiere qui les compose , de sorte que quelquefois ils permettent à la vûe de s'étendre assez loin , & quelquefois ils l'empêchent de s'étendre à quelques pas.

On ne doit pas croire qu'il soit indifférent pour la santé d'être dans une Ville ou dans un Camp, lorsqu'il fait du brouillard , & d'y être exposé plus ou moins de tems.

En Autriche , en Hongrie ,
aussi-bien que dans la plûpart
des autres Pays , il y a dans les
mois de Juin , Juillet & Août ,
beaucoup de ferein ou de rosée
pendant la nuit. Or la qualité de
la rosée n'est pas la même par-
tout ; que dis-je ! elle est souvent
différente dans le même en-
droit (a). Quelquefois elle n'est
autre chose qu'une eau claire &
nette , & quelquefois quoiqu'el-
le paroisse n'être que de l'eau ,
elle est toute autre chose. Sou-
vent elle lâche puissamment le
ventre , & souvent elle contient
des particules corrosives, comme
plusieurs Chymistes l'ont remar-
qué. C'est pourquoi je suis per-

(a) Il faut appliquer au ferein ce
qu'on lira sur la rosée.

suadé que l'air chargé de rosée :
peut causer beaucoup d'alté-
ration dans le corps des animaux.
Aussi ne paroît-il pas surprenant
qu'il puisse, lorsqu'il est attiré par
la respiration, suivant sa qualité
& le tempéramment des hom-
mes qu'il affecte, causer entre
plusieurs maladies, tantôt la
diarrhée, tantôt la dyssenterie,
& souvent l'une & l'autre en
même-tems.

Les alimens qui sont mouillés
de rosée peuvent aussi causer la
diarrhée, la dyssenterie, & plu-
sieurs autres maladies. Le lait &
les viandes des animaux qui ont
vécu d'herbes qui en étoient
mouillées, peuvent aussi pro-
duire les mêmes maladies. Puis-
que la viande & le lait des Ché-

vres qui ont mangé de l'Hellebore ont la vertu de purger, quoiqu'il ne fasse aucun effet sur elles, les substances que l'air apporte sur la terre peuvent aussi causer les mêmes effets; & bien que plusieurs personnes attribuent les maladies dont ils ignorent la cause aux influences des Astres; je crois qu'il est plus naturel de les attribuer à l'air, dont la nature n'est pas toujours la même.

On peut prouver ce que je viens de dire par plusieurs raisons; mais il est aisé de voir que la rosée est quelquefois cause de la diarrhée & de la dysenterie, puisque ces maladies arrivent ordinairement dans le tems que l'air en est le plus rem-

pli. Dans les mois de Juillet & d'Août de cette année 1684. la diarrhée & la dyffenterie ont été très-fréquentes à Lintz, & dans l'Armée Impériale. Ces maladies le furent aussi à Vienne l'année dernière avant que les Turcs eussent fait le siège, & les Turcs eux-mêmes furent attaqués pendant sa durée. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que vers l'Équinoxe, aussi-bien qu'après, il n'y a eu peu de diarrhées & de dyffenteries dans l'Armée, & qu'il n'y en a point eu à Lintz, ou du moins très-rarement. Il y avoit bien encore plusieurs personnes qui n'en étoient pas guéries, mais ces maladies commencèrent aux mois de Juillet & d'Août, & dans les premiers jours de Sep-

tembre. Les fièvres tierces & quartes leur succédèrent dans les mois de Septembre & d'Octobre. La diarrhée & la dyssenterie regnent de même en Italie pendant l'Eté.

Je ne prétends point nier parce que je viens de dire, que la diarrhée & la dyssenterie ne puissent avoir d'autres causes que celles que j'ai rapportées, mais je suis bien-aïse d'apprendre au Soldat, que les maladies dont il est attaqué, ne doivent souvent être attribuées qu'à l'air.

Je pourrois, pour appuyer ce que je viens de dire, ajouter beaucoup de choses au sujet de la Manne, qu'on ne trouve pas en même quantité toutes les années dans les endroits où il y a

des Frênes. J'ai vu en Eté un
Chêne dont les branches plioient
sous le poids d'une quantité de
miel, & c'étoit dans un endroit
où l'on ne se souvenoit pas d'a-
voir jamais rien vu de sembla-
ble. J'ai vu, lorsque j'étois à
Naples, des croix très-distinctes
de couleur de sang & de plusieurs
autres couleurs sur des linges,
ou pour mieux dire, j'ai remar-
qué des taches, qui imitoient
imparfaitement la figure d'une
croix sur des étoffes dont les fils
se coupoient à angles droits, ou
en maniere de croix. Tous ces
accidens, aussi-bien que plusieurs
autres, prouvent qu'il tombe de
l'air des corps qui s'attachent à
ceux qui sont sur la terre, & y
causent divers changemens.

Quoi qu'il soit difficile de prévenir tous ces accidens, & de se garantir entierement des injures de l'air, on peut cependant par le moyen de certaines précautions, faire enforte qu'il nuise plus rarement, & avec moins de force. Ceux qui sçavent que l'air nuit souvent aux corps, peuvent, quoi qu'ils ignorent la maniere dont il le fait, éviter la plus grande partie des accidens qu'il peut causer, pourvu qu'ils ne vivent pas au hazard & sans réflexion.

On ne peut pas douter que l'homme ne puisse supporter les vicissitudes de bien & de mal, sans en souffrir considérablement, pourvu que le mal ne soit pas de trop longue durée; &

pour qu'on me passe cette proposition, quelque extraordinaire qu'elle paroisse, je vais en avancer une autre qui le paroîtra bien davantage; sçavoir, que l'on peut respirer un air sain au milieu d'un air empesté, & faire en sorte qu'il ne se mêle aucune partie d'un air infecté à celui qui ne l'est point, ou, tout au moins, qu'il ne s'y mêle pas en assez grande quantité pour pouvoir nuire; ce qui est une vérité confirmée par des observations répétées en différentes pestes. Si je ne fournis pas tous les moyens nécessaires pour y réussir, chacun pourra, suivant la différence des lieux & des occasions, & suivant les différentes expériences qu'il aura faites, ajouter à

ce que je vais dire ce qu'il jugera le plus utile à sa conservation & à celle des autres. Je suivrai le même ordre que je me suis prescrit, & je parlerai premièrement de l'air qu'on respire dans les Mines.

L'air des Mines sera moins nuisible, si on a soin d'y pratiquer des ouvertures de distance en distance, pour donner entrée à l'air extérieur, & pour que celui de dedans puisse sortir.

Il est très-avantageux de placer quelque chose à l'entrée des Mines ou un peu en dedans qui puisse attirer l'air extérieur. Elle doit être d'une nature à ne point causer de préjudice au corps surtout aux Poulmons & à produire un grand effet en petite quantité.

Je ne trouve rien de meilleur pour cela que d'allumer un petit feu de souffre à l'entrée de la Mine. Quoique sa fumée soit désagréable, qu'elle picotte les narrines & qu'elle paroisse ennemie des Poulmons, elle ne peut cependant leur causer aucun mal. Quoique le feu de souffre soit d'une grande utilité pour attirer l'air extérieur, ce qu'il a de commun avec quelqu'autre sorte de feu que ce soit, il peut procurer encore plusieurs autres avantages. C'est ce que j'ai souvent éprouvé pendant la cruelle Peste de Naples, & depuis ce tems.

Il est bon aussi que les Soldats n'entrent point à jeun dans les Mines, & qu'ils prennent auparavant quelque chose qui fasse

fermenter les humeurs , qui les rarefie , qui facilite la transpiration , & qui cause dans le corps plusieurs autres effets capables de remédier aux accidens fâcheux que l'air peut causer. Ils avaleront pour cet effet avant que d'y entrer de l'ail crud & coupé par petits morceaux , ou un scrupule de Myrrhe , sur laquelle ils boiront un verre de vin , ou bien ils prendront du vin dans lequel on en aura fait infuser. Je conviens que le goût de la Myrrhe est désagréable, mais que ne doit-on pas faire pour conserver sa santé ? Voici un remede excellent contre la malignité de l'air qu'on respire dans les Mines que le Soldat aura à bon marché & dont il pourra faire usage , sup.

posé qu'il ne craigne point de prendre une drogue d'un goût désagréable.

On prendra une once de Myrrhe de la meilleure que l'on pourra trouver, une demi once d'Alloës hépatique, un scrupule de saffran & on mêlera le tout ensemble après l'avoir mis dans trois onces d'Esprit de vin, on en fera une teinture que l'on conservera pour le besoin. On en met dix à douze gouttes dans du vin lorsqu'on veut s'en servir (a).

On peut aussi faire infuser de la graine de Genievre dans de

(a) C'est une espèce d'élixir de propriété, dans le goût de celui de Paracelse, & l'on peut prendre ce dernier tout fait chez l'Apotiquaire, sans se donner la peine d'en faire un.

l'eau-de-vie, & on en boira copieusement. Il est bon aussi de mâcher ces mêmes graines, & de boire après les avoir avalées du vin ou quelque peu d'eau-de-vie.

On fera très-bien de mâcher une ou deux fois par jour, deux ou trois grains de Camphre & d'avaler sa salive. On ne sçauroit croire combien les effets de cette résine sont merveilleux dans les maladies des Camps.

Il y a des gens qui font un grand cas de la Poudre à Canon, & qui auroient voulu que j'eusse parlé de son usage, lorsque j'ai traité des maladies que le Soleil cause. Je crois qu'il vaut mieux si l'on a d'autres remèdes conserver cette poudre pour tuer les

Ennemis. Je ne ne désaprouue pas cependant qu'on en prenne dans du vin la quantité d'un scrupule ou d'une demi Drachme ou une pincée.

L'eau de vie & l'esprit de vin peuvent être d'un grand usage dans les Mines, soit qu'on le tire par le nez, par la bouche soit qu'on respire l'air à travers les mains qu'on en aura mouillée ou qu'on s'en frotte les oreilles le front, & les joues, ou qu'on en boive quelques gouttes. On peut se servir de ces liqueurs de plusieurs autres manieres suivant la quantité & la diversité des choses qu'on y aura mises. Pour moi, j'estime beaucoup l'usage fréquent d'une petite quantité de ces liqueurs toutes naturelles.

Une partie des remedes dont nous avons parlé ci-dessus, qui ne se trouvent point dans les campagnes coutent très-peu, à cause de la petite quantité qu'il en faut prendre.

Les mêmes remedes sont utiles à ceux qui sont obligés de garder les fossés & d'y demeurer, aussi bien qu'aux personnes qui vivent dans des lieux où la terre a été remuée depuis peu. On peut aussi en faire usage dans les tems de Brouillards & de Rosée.

J'ajouterai à ce que j'ai dit au sujet du Soulfre allumé, que le Soldat peut s'en servir de tems en tems dans sa tente après avoir fini son travail, surtout s'il s'aperçoit que son esprit & ses sens

soient assoupis, & qu'il remarque en lui une espèce de pesanteur & de nonchalance. Il portera avec lui un fil souphré, & étant allumé à sa meche, reprendra des exhalaisons qu'il respirera pour remedier au mal que le mauvais air peut lui avoir causé.

Lorsqu'on est dans un air rempli de brouillards, il faut souvent respirer de l'esprit de vin & s'en frotter les narines, les oreilles & les tempes. On aura soin lorsqu'on se mettra en marche de se couvrir non-seulement la tête, mais encore le front, les oreilles, le menton & le cou, car il est très-nuisible de laisser ces parties exposées au brouillard. On conserve aussi par ce moyen autour de la bouche, &

du visage un air qui est pour ainsi dire naturel à l'homme , & qui sert à le garantir du brouillard.

Ce n'est que pendant la nuit , & quelques heures avant le coucher & le lever du Soleil que le ferein & la rosée tombent. Il est donc aisé de nous en garantir par le moyen de certaines précautions , puisque nous sçavons qu'ils peuvent être nuisibles.

On peut aisément prévenir tous les accidens dont je viens de parler , si on apporte un plus grand soin dans la construction des tentes , comme on le verra dans le Chapitre suivant ; car, je le repete , il n'est pas impossible de respirer un air sain , au milieu du brouillard & de la rosée.

Quoique le Soldat qui demeu-

re à découvert, lorsqu'il est en sentinelle ou en marche, ne puisse pas se garantir du brouillard & de la rosée, ce n'est que pour peu de tems qu'il y est exposé, & il peut se mettre à l'abri des maladies dont j'ai parlé, s'il use des précautions que je lui ai enseignées. Il n'y a que la continuité du mal qui soit contraire à l'homme. On supporte certains accidens pendant quelques jours sans en recevoir aucun préjudice, pourvu qu'on ne vive point après avec trop de négligence; mais ceux qui vivent sans aucun soin d'eux-mêmes, & sans aucune précaution, & qui détruisent leur tempéramment par des fautes réitérées, ne tardent pas à s'en ressentir.

Un homme, par exemple, qui après avoir été exposé au brouillard & à la rosée se nourrit d'alimens cruds & foibles, ou qui ne contiennent aucun suc ni aucunes parties volatiles, & qui boit de l'eau, deviendra malade en très-peu de tems; & celui au contraire qui aura soin de son corps conformément aux instructions précédentes, qui respirera quelques gouttes d'esprit de vin, & qui mangera des viandes chaudes, dans lesquelles il aura mis quelques aromates, comme du pouliot, du thin, de la canelle, de la noix muscade ou qui mangera du cresson avec son pain, en sera exempt.

CHAPITRE IV.

Précautions que le Soldat doit prendre lorsqu'il va se coucher.

L'OPINION des anciens Médecins a toujours été, comme nous l'apprenons de Galien & de plusieurs autres, que les hommes avoient appris plusieurs excellens remedes des animaux. Cela me paroît très-vraisemblable, & je suis persuadé que nous pouvons encore aujourd'hui beaucoup apprendre d'eux; car ils font tous les jours plusieurs choses qui leur sont d'un grand secours pour remédier à leurs besoins, & pour se garantir des maladies. Quoique

chaque animal ait un instinct particulier, on remarque cependant qu'ils apportent presque tous le même soin dans le choix du lieu où ils se couchent. Ils cherchent pour l'ordinaire un endroit propre pour chaque saison de l'année, commode pour les différens besoins de la vie, & qui soit à l'abri du froid, du vent, de la pluie, & des Chasseurs. Et ils usent dans tout cela, d'une certaine industrie sans laquelle il leur seroit impossible de pouvoir long-tems subsister.

Si l'homme fait attention à l'industrie des oiseaux dans la construction de leur nid, & à l'adresse merveilleuse des abeilles dans la construction des ruches où elles dorment en sureté, où elles

travaillent au miel & à la propagation de leur espèce, il n'aura pas honte de prendre ces animaux pour maîtres dans le choix du lieu où il veut dormir. Car il importe beaucoup pour conserver la santé d'avoir un endroit où nous puissions reposer à couvert de ce qui peut nous nuire. Ce lieu n'est pas difficile à trouver, car l'homme n'a pas besoin d'un Palais; il lui suffit d'une cabane, d'une chaumière, d'une caverne ou de tel autre lieu que ce soit, pourvu qu'il y soit à l'abri de la pluie, du vent & du Soleil. Il n'a besoin que d'une petite tanière que les animaux ne manquent jamais de trouver, quoiqu'ils n'ayent pas autant de connoissance que lui.

Je ne sçai cependant par quelle destinée , ou plutôt par quelle indolence l'homme néglige de connoître ses avantages ; car , s'il vouloit en faire l'usage qu'il doit , il pourroit être heureux autant que sa nature peut le permettre.

Les Soldats ont coutume de commettre une infinité de fautes contre les loix Militaires aussi-bien que contre le soin qu'ils doivent avoir de leur santé , par le peu de précaution qu'ils apportent à dresser & à placer leurs tentes , & dans le choix de l'endroit où ils se couchent , de sorte que le sommeil qui doit servir à réparer leurs forces, ne sert souvent qu'à les accabler : l'un par ignorance place sa tente sur le pen-

chant d'une Montagne, lorsqu'il auroit dû peut-être suivant les loix de la Guerre & de la Médecine la placer d'un autre côté, ou même sur son sommet, à cause que l'air y est ordinairement plus pur.

L'autre sans faire attention aux endroits qui sont autour de lui place sa tente dans un fond, où s'il vient à pleuvoir, toutes les eaux se ramassent, de sorte qu'il se trouve comme assiégé par les marais qu'elles forment. Supposé même qu'il ne pleuve point, les Ennemis venant à détourner l'eau des Rivieres voisines, il en est noyé, ou entraîné avec sa tente & tout ce qu'il a.

L'un ferme sa tente du côté

d'où viennent les vents qui sont sains , & il l'ouvre du côté qui est exposé à ceux qui sont nuisibles. L'autre ne la dispose point de telle sorte , qu'il puisse l'ouvrir ou la fermer quand il lui plait , soit pour donner entrée aux vents qui sont sains , soit pour observer ce qui se passe autour de lui , pour se garantir du Soleil , ou pour se mettre à couvert du brouillard & de la rosée.

Celui-ci ne tend point sa tente autant qu'il le faut , de sorte qu'il se forme plusieurs plis dans lesquels la pluye s'arrête , ce qui fait qu'elle passe à travers , & qu'elle tombe quelquefois dans l'endroit même où il repose. Celui-là n'assure pas assez sa tente ;

& le vent qui vient à souffler pendant la nuit la renverse , en sorte qu'elle étouffe le Soldat qui dort , ou bien elle le laisse tout le reste de la nuit exposé aux injures de l'air , du brouillard & de la rosée. Quelquefois il élève si fort sa tente , qu'elle donne entrée par le bas à l'air & aux vents , lorsqu'il auroit pu remédier à cet inconvénient en ajustant tout autour une autre toile , & en l'entourant par le bas des branches d'arbres , de feuilles & de paille. Celui-ci qui ne ressent aucun mal , pour avoir dormi pendant deux ou trois nuits exposé à l'air , ne fait aucune attention au dommage qu'il peut recevoir dans la suite , à cause des changemens subits qui sur-

viennent dans l'air, & quelques nuits après le brouillard & la rosée pénètrent dans la tente, & lui causent une maladie & même la mort. Supposé qu'il n'y ait ni brouillard, ni rosée, le vent qui entre dans la tente dissipe l'atmosphère qu'il avoit autour de son corps, & le fréquent changement d'air lui cause plusieurs maladies. On a remarqué dans la plûpart des Pays de l'Europe, & sur-tout en Hongrie, qu'un homme meurt de cela seul, qu'il n'y a aucune atmosphère, qui puisse se conserver autour de lui lorsqu'il dort. Cela arrive rarement dans les autres Pays, & sur-tout dans ceux qui approchent le plus de la Ligne.

Un autre enfin, au lieu de dis-

poser les terres de la tranchée qu'il a creusée autour de sa tente, de manière qu'elles servent à le garantir du brouillard & des variations subites de l'air, les a tellement disposées, qu'elles facilitent à ces ennemis l'entrée de sa tente. Ces imprudences sont pourtant cause que l'on se réveille avec ses habits tous humides; qu'un autre nage toute la nuit dans le brouillard; que celui-ci est sans forces en se réveillant, & que celui-là peut à peine respirer, tant il a le gosier rempli d'une pituite épaisse & visqueuse.

Après avoir parlé des tentes autant que mon sujet le demandoit, je vais montrer de quelle manière on peut se garantir de

l'air extérieur lorsqu'on dort.

Il ne s'agit que de faire en sorte que l'atmosphère qui est autour du corps de chaque Soldat, se conserve plus ou moins suivant que le cas l'exige, & qu'il n'y ait de communication entre l'air qui lui est propre & celui qui l'environne, qu'autant qu'il le jugera à propos.

Il ne faut jamais entièrement empêcher la communication entre notre atmosphère & l'air qui l'environne. Il n'est pas cependant nécessaire de se mettre à la gêne pour y réussir : il est trop difficile d'empêcher cette communication, & à moins que l'on n'apporte une attention peu commune, & qu'on ne se serve de moyens extraordinaires pour

l'empêcher, l'atmosphère qui est
autour de l'homme communi-
quera sans cesse avec l'air qui
l'entourne. Nous devons donc
faire tout notre possible pour
l'empêcher, quoique nous sça-
chions que cela est non-seule-
ment nuisible, mais encore mor-
tel ; car ou nous ne viendrons ja-
mais à bout de notre entreprise,
à cause de sa difficulté, ou si
nous obtenons ce que nous sça-
vons nous être nuisible, nous
pourrons après faire en sorte que
notre atmosphère communique
avec l'air qui l'entourne, en lui
donnant entrée par quelque en-
droit, suivant qu'on le jugera à
propos.

○ Tout ce qui existe dans la
Nature, est plus ou moins pro-

pre à empêcher l'air qui nous environne de parvenir jusqu'à nous. On peut employer à cet usage pierres, arbres, planches, fagots, peaux d'animaux, étoffes, draps, fils, & autres choses semblables. J'ai vu des chaumières construites avec de la paille, des feuilles & des branches d'arbres, qui garantissoient mieux du froid & du chaud, du brouillard & de la rosée, que les maisons de maçonnerie; car lorsque celles-ci ont une fois donné entrée au froid & au chaud, elles conservent l'un & l'autre très-long-tems.

De tous les secours dont nous venons de parler, il n'y en a point de plus commodes, surtout lorsqu'une Armée est en

marche , que les draps & les étoffes , de quelque espèce qu'elles soient. Il y en a cependant de meilleurs les uns que les autres , soit pour garantir le Soldat de la pluye , ou pour le mettre à couvert des autres injures de l'air.

On doit observer dans la position des tentes & dans la manière de les dresser , ce que j'ai remarqué plus haut ; c'est-à-dire , qu'on doit les garnir avec plus de foin dans les endroits qui sont exposés aux vents les plus mal sains , aussi-bien qu'aux brouillards , & du côté qu'il y a des Lacs & des Marais. Il faut les tendre avec soin , de peur qu'elles ne fassent des plis capables d'arrêter la pluye. On doit

less

les bien assurer , afin que le vent ne puisse les renverser. On ne doit laisser au bas aucun passage à l'air étranger , en le fermant avec de la terre , des branches & des feuilles d'arbre , des fagots , des bottes de paille , ou par le moyen d'une toile que l'on tendra tout autour.

Il faut choisir , pour se coucher dans une tente , l'endroit qui est le moins exposé au vent ; & mettre sur la terre qui est sous le lit , une planche , de la paille , des branches ou des feuilles d'arbres , ou autre chose semblable , afin que les vapeurs qui en sortent ne frappent point directement le corps du Soldat qui dort , & qu'il ne les attire pas par la respiration.

Plusieurs personnes ont coûtume, lorsqu'elles se couchent, de se charger de hardes; & elles défendent par ce moyen, sans le sçavoir, leur atmosphère de l'air voisin qui l'environne. S'ils ont pris cette coûtume, & qu'ils n'en reçoivent aucune incommodité, ils travaillent utilement à leur conservation. Mais il y en a qui ne peuvent pas demeurer si à l'étré, ni respirer librement sous un si grand poids. De plus, les draps deviennent ordinairement humides par la quantité de vapeurs qui sortent du corps de celui qui dort; & ces vapeurs venant à se refroidir, à cause de l'air extérieur qui regne pendant la nuit, s'épaississent & se convertissent en eau, ce qui n'est

pas fain pour les Soldats. Ils feront beaucoup mieux de se moins couvrir , & de tendre autour de leur corps une toile de telle sorte , qu'il reste un espace entre elle & leur visage. L'air qui y est enfermé s'échauffe par la respiration de celui qui dort , son atmosphere se conserve par ce moyen autant qu'il le faut , & le Soldat s'en trouve bien.

Ce que je viens d'enseigner est plus utile que de s'accabler de hardes pendant la nuit. Une toile , telle que celle dont je parle , n'est pas d'un grand prix , & on peut l'avoir aisément pour vingt ou trente sols. Souvent on a occasion de l'enlever à l'Ennemi , aussi-bien que plusieurs autres choses , qui sont très-utiles au

Soldat. Il peut se procurer le même avantage par le moyen des nattes, que l'on fait avec de certaines herbes, espèce d'ouvrage qui ne demande pas beaucoup de sçavoir dans le Soldat.

Ceux qui ont des chariots, peuvent plus aisément se procurer leurs commodités, & à un ami, en plaçant ces chariots dans leurs tentes, & en les couvrant de tous côtés. Celui qui y dort se trouve, à cause des rouës, plus éloigné de la terre qui est dessous, d'ailleurs il est couché sur le bois; ce qui n'est pas un petit avantage.

Soit qu'on n'ait qu'une chaudière ou une tente pour dormir, qu'on se couche ou non dans un

chariot , on peut se fervir utilement du feu pour en purifier l'air. On peut même échauffer l'air d'un chariot bien couvert, en y mettant une ou deux lanternes allumées. Cette chaleur fuffit dans un lieu qui a auffi peu d'étendue. On peut même dans des circonftances particulieres , parfumer legerement l'air avec quelque matiere appropriée à la difpofition de celui qui doit le refpirer.

Je pourrois m'étendre beaucoup plus fur ce fujet ; mais il vaut mieux , ce me femble , oublier quelque chofe , que de faire aux Soldats de trop longs difcours. En deux mots , il doit fe fouvenir que la principale précaution dont il doit ufer , c'eft

de conserver son atmosphere, && que la plus utile n'est pas de se charger de hardes , pourvu qu'on empêche , autant qu'il le faut , la communication de l'air qui est autour de notre corps , avec l'air étranger , de quelque nature qu'il soit ; & c'est ce que cherchent les Bêtes , lorsqu'elles se retirent dans des cavernes , && qu'elles se creusent des tanières.



C H A P I T R E V.

Précautions que doit prendre le Soldat lorsqu'il s'éveille.

SI le Soldat n'a pas eu soin pendant la nuit, de mettre ses habits dans un endroit à couvert de la pluye, du brouillard & de la rosée, il les trouvera souvent mouillés à son réveil; & s'il les met sur lui dans cet état, il tombera dangereusement malade ce jour-là même, ou le suivant. Ce que je viens de dire arrive pourtant rarement; car dans la crainte qu'on ne lui dérobe quelque chose, il se fait un

oreiller de ses hardes , ou bien il couche habillé , pour pouvoir être plutôt prêt , quelque chose qu'il arrive.

S'il s'apperçoit , lorsqu'il s'éveille , que ses habits sont humides , à cause de ce qu'il n'a pas eu soin de conserver son atmosphère , il doit regarder ce malheur comme le moindre de ceux qui lui sont arrivés cette nuit , car ceux qui ne savent pas garantir leurs habits de l'humidité de l'air , commettent ordinairement plusieurs autres fautes. En effet , comme ils dorment le visage découvert, ils respirent un air rempli de brouillard & de rosée , suivant que le hazard en décide , ce qui peut être

être beaucoup plus nuisible que de mettre ses habits humides.

Supposé qu'il n'arrive rien de ce que nous venons de dire, & que le Soldat empêche l'air qui est, pendant la nuit, autour de son corps, de se corrompre; cependant de cela seul qu'il a dormi pendant plusieurs jours avec ses habits, il se forme des obstructions qui causent des maladies fort fréquentes dans les Camps. Il arrive aussi que le Soldat engendre beaucoup de saleté, & une infinité d'animaux qui lui deviennent très-incommodes.

Je ne conseillerais jamais au Soldat de quitter ses habits lorsqu'il se couche, à moins qu'il ne

puisse le faire en sûreté. Et même dans ce cas , je voudrois que ses habits fussent faits de telle sorte qu'il pût les quitter promptement , & les reprendre de même. Mais il y a aussi différentes choses à observer , afin que le Soldat , qui n'est pas accoutumé à dormir avec ses habits , ne devienne point malade , s'il est obligé de le faire.

Le matin à son réveil, ou aux heures qu'il n'aura rien à faire , il quittera ses habits , il frotera son corps pendant quelque tems , & sur-tout ses jambes , ses bras & ses épaules , & il s'exercera dans un endroit sec , & qui ne soit pas exposé au vent , comme si c'étoit à la lutte. Il se garan-

tira par ce moyen, non-seulement des maladies qu'occasionne le défaut de transpiration, maladies qui sont en grand nombre & dangereuses ; mais il rendra son corps plus léger, & plus disposé à tout ce qu'il voudra entreprendre.

Je pourrois autoriser ce que j'avance par plusieurs raisons, & par plusieurs exemples tirés de l'Antiquité. On se servoit alors d'habits qu'il étoit aisé de mettre & de quitter ; on avoit des Bains & des Académies, où les hommes s'exerçoient fréquemment : mais le Soldat qui reconnoitra l'utilité de ce que je propose, n'a pas besoin de raisons & d'exemples, pour faire usage de ce que

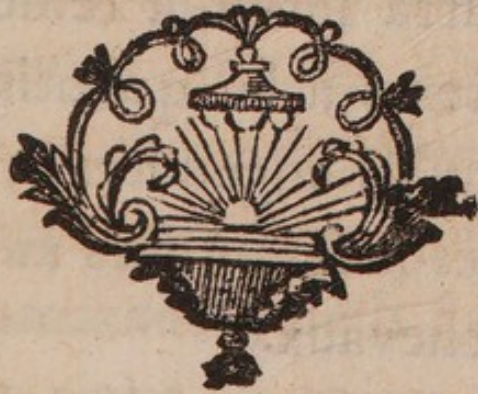
je viens de lui enseigner.

On peut se servir de plusieurs remèdes , pour détruire les animaux qui s'engendrent dans les Troupes ; mais on doit éviter ceux que vendent les Charlatans , qui contiennent beaucoup de Mercure qui n'est pas préparé. Ces remèdes peuvent être très-nuisibles , & déranger le corps , par une trop grande évacuation de salive , ou autrement. Il vaut mieux prévenir la génération de ces insectes , & c'est à quoi les frictions que j'ai conseillées plus haut , serviront très-utilement.

Au reste , un remède qui est innocent , c'est de faire infuser des feuilles séchées de Tabac dans du

vin , & de s'en frotter le corps. L'odeur du Tabac détruit dans peu de tems beaucoup d'animaux mal-propres qui s'engendrent.

Si on craint l'odeur du Tabac, on lui substituera la Mille-feuilles, qui se trouve communément dans les campagnes ; ou bien on se servira de quelque'autre remède, qui ait du rapport avec ceux-là.



C H A P I T R E VI.

Des écoulemens qui sortent des cadavres & des excrémens.

CO M M E les écoulemens qui sortent des corps d'animaux qui se pourrissent, se mêlent à l'air que nous respirons, & qu'ils peuvent par-là devenir très-nuisibles, j'en dirai quelque chose, qui pourra servir à remédier en même-tems à la quantité d'infectes qu'ils engendrent, & qui sont très-incommodes au Soldat & aux chevaux.

Ceux qui sçavent déjà de quelle utilité il est d'ensevelir les cadavres, s'attendent peut-être de

trouver ici quelque chose de nouveau sur ce sujet ; car les hommes méprisent souvent ce qui est facile , quoiqu'ils puissent s'en servir utilement , pour remédier aux maux qui leur arrivent.

J'ai oui dire que les Turcs , pour conserver la propreté dans leurs Camps¹, ont soin d'enterrer les excréments dans des fosses souterraines. Nos Soldats ne leur ressemblent point en cela , & souvent ils n'épargnent point la tente de leurs Généraux. On a remarqué au Siège de Vienne , que les Turcs enterrent les corps de leurs camarades , mais ils ne se mettent point en peine de ceux de leurs ennemis , ni d'enterrer les chevaux & les autres animaux

qui meurent dans leurs Camps ,
& je ne sçai d'où vient ils négligent de le faire.

Il est honteux chez plusieurs Peuples , de toucher aux cadavres des chevaux & des autres animaux , & dans certains Pays il est plus honteux d'avoir touché un cheval ou un chien mort, que d'avoir volé. On ne rougira point de fréquenter un voleur de profession , & on évitera un homme qui a tué un chien d'un coup de pierre ou de bâton , ou qui a touché un cheval mort. On le regardera avec plus d'horreur encore , s'il l'a enterré , & s'il lui a ôté la selle , les courroyes , la bride , ou quelque autre chose. On rapporte mê-

me qu'un homme, pour avoir commis cette faute par hazard ou par imprudence, fut obligé de quitter la Ville où il étoit, pour ne pas être exposé au mépris du Peuple. Il est même souvent arrivé qu'on a laissé pourrir des chevaux dans les promenades & près de la tente des Généraux, parce qu'il ne s'est trouvé personne qui voulût les enterrer.

Dans les Pays où l'on n'a point ce préjugé, on écorche les chevaux, les chiens, les chats, & les autres animaux, après qu'ils sont morts, & l'on jette leurs corps dans des endroits où ils ne peuvent causer aucune incommodité. On employe leurs peaux

à plusieurs usages ; ce qui n'est pas d'une petite utilité. Il mourut 50000. chevaux au siège de Bude ; & si quelqu'un avoit su faire usage de leurs cuirs , il eût pû en retirer une grosse somme.





IV. PARTIE.

Moyens de garantir les Soldats de quelques maladies particulieres, qui sont plus fréquentes dans les Camps.

QUOIQUE dans l'examen que j'ai fait jusqu'à présent, des causes générales des maladies qui peuvent affliger les Soldats, je leur aye donné les moyens de s'en garantir; je trouve cependant à propos d'ajouter encore ici quelque chose sur chacune d'elles, afin qu'ils puissent prévenir celles qui sont plus fréquentes dans les Camps, com-

me sont la dyffenterie , la diarrhée , les fièvres pétéchiales , les fièvres tierces & quartes, le mal de tête , les douleurs des articulations , la toux , la difficulté de respirer , les obstructions des visceres , les tumeurs dans le bas ventre , & plusieurs autres semblables.

Mais comme les maladies des Camps ne sont pas entierement les mêmes partout, ni toutes les années , comme on l'a remarqué en Hongrie en Autriche , dans le territoire de Rome & de Naples , & qu'il seroit trop difficile & trop long de parler en particulier de toutes les maladies , qui peuvent arriver dans tous les Pays , il est à propos que je donne auparavant une méthode d'usage pour

tous ceux qui voudront se garantir des maladies en général.

CHAPITRE I.

On examine comment on peut se garantir des maladies en général.

TOus les Médecins que j'ai connu jusqu'ici, ont mis au rang des maladies la réplétion & l'inanition, & ils ont toujours voulu qu'on guérisse & même qu'on prévint l'une par l'autre. Car il n'arrive presque jamais que la réplétion cause sur le champ une maladie, c'est pourquoi on peut la prévenir par l'inanition. Ils croient qu'il en est de même de cette dernière.

Mais quoique ces genres de maladies en comprennent un grand nombre, ils ne renferment pas cependant celles qui consistent dans les modifications de la substance, & qui sont en plus grand nombre que les premiers. Caspucci prétendoit qu'on pouvoit pour abregé, les renfermer toutes ou presque toutes, dans deux différentes classes. Que toutes les maladies & tous les accidens de quelque nature qu'ils puissent être, étoient causées par l'addition ou le retranchement, & que l'un & l'autre servoit à les prévenir & à les guérir. Ces classes comprennent véritablement la pléthore & l'inanition, & de plus elles renferment les modifications des substances. Car toutes

les modifications du corps qui peuvent tomber sous l'imagination, ont une certaine étendue à laquelle on peut ajoûter & dont on peut retrancher, & par l'addition & par le retranchement, dans la grandeur des modifications; les substances reçoivent une grande quantité de formes nouvelles, & différentes entre elles. Voici les exemples dont il se servoit pour appuyer son sentiment.

Nous pouvons, disoit-il, considérer dans le mouvement la vitesse qui peut augmenter ou diminuer. Par conséquent si une maladie est causée par le mouvement trop rapide de quelque substance qui se trouve dans le corps de l'animal, la diminution de

cette vitesse devient un remède pour cette maladie. Si elle est causée par la configuration des parties, on la guérira par un changement convenable dans la situation & dans l'arrangement de ces mêmes parties. Ce changement est la même chose que si on retranchoit quelque partie d'un corps pour l'ajouter à un autre, ou, ce qui revient au même, c'est le même que de transporter les parties d'un corps. Cela par cette dernière opération change une figure en une autre plus ou moins avantageuse. Si la maladie est causée par le désordre des parties, elle cessera par une addition ou par un retranchement convenable. Il faisoit un semblable raisonnement au sujet

de plusieurs autres maladies.

Lorsque ses disciples lui demandoient lequel des deux étoit le plus aisé au Médecin , d'ajouter ou de retrancher , il leur répondoit que dans la plûpart des maladies l'addition lui paroissoit plus difficile , à cause qu'elle est presque toujours l'Ouvrage de la nature seule , au lieu que le retranchement peut se faire en plusieurs manieres , non-seulement par le secours de la nature ; mais encore par la prudence, le conseil & le secours des Médecins , qui est souvent d'une grande utilité.

Il prétendoit pourtant qu'un retranchement fait à propos , étoit très-difficile dans plusieurs occasions , & que souvent les Médecins ne sçavoient retran-

cher de la maladie, sans retrancher en même-tems de ce qui peut être utile au malade, & qu'après une infinité d'évacuations, ils n'avoient point réuffi à évacuer la moindre partie de la cause de la maladie. C'est une vérité connue de presque tous les Médecins, qui cherchent encore dans tous les remedes, comme les purgatifs, les vomitifs, les salivans, les sudorifiques, les diuretiques, & autres, quelque qualité spécifique, ou propre à détruire spécialement la maladie qu'ils traitent. En effet l'expérience leur a appris qu'il ne suffisoit pas de purger un malade, de le faire vomir, ou suer & d'exciter les urines; mais qu'il y

avoit un remede plus propre qu'un autre à guérir chacune de ces maladies particulieres.

Cette différence ne consiste pas dans une plus grande ou moindre quantité de la matiere que l'on fait sortir ; car on a remarqué plusieurs fois , dans les maladies Vénériennes, par exemple , qu'une médiocre évacuation causée par la Coloquinte a été plus utile au malade , qu'une autre plus abondante causée par la Manne & par la Rosée. En effet les remedes purgatifs ne chassent pas également ce qui est nuisible à l'animal , de même que les humeurs qui restent dans le corps , ne sont pas également altérées ou de la même maniere. De-là vient que dans tous les remedes

en général , & dans ceux mêmes qui ont la vertu d'évacuer par quelque voye que ce puissent être , nous cherchons souvent quelque spécifique. Quelquefois cependant il n'est pas besoin de s'inquiéter à ce sujet ; car dans une infinité de changement qui peuvent survenir à l'état dans lequel se trouve la maladie, il n'y en a point qui ne suffise pour procurer la guérison du malade.

Ce que nous venons de dire donnoit occasion à bien des personnes de rechercher en quoi consiste la force des remedes spécifiques , & toutes ne pensoient pas uniformement. Les uns soutenoient qu'elle consistoit dans les premieres qualités des corps , les autres la mettoient dans les se-

condes, & d'autres enfin ne s'accommodoient pas même des troisièmes.

Ces questions en faisoient naître d'autres au sujet du tempéramment. La plupart prétendoient que le tempéramment de chaque homme en particulier ne consistoit point dans le mélange des quatre qualités qu'ils appellent premières, ni dans la combinaison de deux ou trois de ces qualités, ni même de quatre ou de cinq; mais dans la structure, la composition, l'assemblage & l'arrangement des parties du corps, d'où résulte ce qu'on appelle tempéramment.

Les partisans du dernier sentiment prétendoient que c'étoit celui d'Hypocrate, & que Ga-

lien avoit plus d'une fois enseigné que la vertu de la plûpart des remedes , soit qu'ils soient nuisibles ou salutaires , ne consistoit point dans le chaud , le froid , l'humide ou le sec , mais qu'elle dépendoit de la substance en général. Comme leur composition est souvent inconnue à l'homme , il a plusieurs fois avancé que la vertu des remedes consistoit dans des vertus & dans des qualités occultes ; car il falloit désigner la chose par quelque nom. Aussi ceux dont nous parlons prétendoient-ils qu'une horloge , ou quelque autre machine que ce soit , a un tempéramment particulier , puisque tout ce qui existe a une certaine structure ou un certain arrangement de parties , d'où il

résulte quelque effet particulier dans la nature qu'on peut regarder comme propre au sujet qui le produit, & qui peut naître de son tempéramment, c'est-à-dire de la structure, & de l'assemblage de ses parties.

Capucci rapportoit beaucoup d'exemples qui peuvent servir à mieux faire concevoir la cause de la vertu des remèdes spécifiques, & la raison pour laquelle quelques-uns produisent des effets que l'on ne remarque point dans d'autres. Voici les exemples dont il se servoit.

Si nous voulons, disoit-il, détacher de quelqu'un de nos membres de la poix ou de la terebenthine, ce n'est point avec de l'eau, du vin, ou du mercure, que nous en vien-

drons à bout, mais avec de l'huile.

Si on a un composé de sel & de terre mêlés ensemble, & que l'on veuille délayer cette dernière & la réduire en parties insensibles, l'huile & le mercure ne produiront point cet effet dont l'eau seule est capable.

Mais le mercure est spécifique, pour séparer l'or de la terre, comme l'eau forte pour séparer l'or d'avec l'argent.

Si nous voulons voir les choses dans une situation opposée à celle dans laquelle elles sont, nous nous servirons de verres convexes ou concaves, qui sont propres à cet usage. Il faisoit remarquer chez tous les Ouvriers beaucoup d'outils qui sont destinés à quelque ouvrage particulier, & il disoit
que

que ceux là étoient de bons Ouvriers, qui sçavoient les employer aux usages, pour lesquels ils sont destinés; & que ceux là étoient ignorans & incapables d'aucune science, qui méprisent les comparaisons empruntées des Arts Mécaniques; car il prétendoit que la nature renferme tout le mécanisme dont l'homme peut se former l'idée.

Mon dessein en rapportant tous ces divers sentimens, a été non-seulement d'indiquer aux Soldats celui qui me paroît le plus sûr pour conserver sa santé dans les Camps; mais encore de lui faire voir que ce qu'ont dit la plûpart des Médecins & des Philosophes est souvent foible, & porte souvent sur principes peu sûrs &

qu'une bonne partie d'entre eux s'embarasse dans mille questions comme dans autant de labyrinthes, dont leur disputes continuelles ne peuvent jamais les tirer, parce qu'ils ne découvrent jamais la fausseté des suppositions qu'ils font au sujet des causes naturelles, suppositions, qui servent pourtant de base à leurs raisonnemens aussi frivoles que leurs principes.

Au reste il me paroît que l'on peut établir en général des regles sures pour se garantir de plusieurs sortes de maladies, sans composer un Ouvrage qui renferme dans le dernier détail tout ce qui peut contribuer à conserver la santé. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'on ne sera jamais malade. Car

il est si difficile de jouir d'une santé inaltérable, qu'on peut le regarder comme impossible.

Or le moyen de se garantir d'une maladie, c'est d'user des remèdes qui ont une vertu spécifique contre elle, & d'éviter ceux qui sont trop violens, & qui peuvent causer du dérangement dans le corps; car un homme qui se porte bien, n'a pas besoin de ces sortes de remèdes.

J'appelle remèdes violens ceux qui peuvent causer un vomissement trop fort, ceux qui purgent, qui excitent l'urine, la sueur, la salive, & qui font éternuer fortement. Je donne encore ce nom à ceux qui, après que les vaisseaux ont été ouverts de quelque manière que ce puisse être,

soit qu'on perce des cauterés , ou
qu'on applique les vésicatoires ,
fondent le sang & les autres hu-
meurs , & ceux qui causent un
sommeil trop profond ; en un
mot tous ceux qui sont propress
à donner aux corps trop de mou-
vement.

Quoique ces remèdes puissent
être d'une grande utilité dans la
Médecine , je crois qu'il n'est pas
à propos que tout le monde s'en
serve selon son idée , & qu'on ne
doit en faire usage qu'avec l'avis
de ceux qui sont habiles dans cet
art , & qui ont acquis une ex-
périence suffisante ; encore s'y
trompent-ils souvent.

Ceux que le vomissement sou-
lage peuvent se le procurer , en
enfonçant dans leur gosier leurs

doigts, un bout de papier, une feuille d'arbre, ou de quelque plante, pourvu qu'elle ne soit pas venimeuse. Ces moyens facilitent ordinairement le vomissement, sur-tout si on a beaucoup bu, comme l'éprouvent avec succès ceux que domine la passion du vin. Au reste, supposé que par ce moyen ils ne puissent pas vomir, les efforts qu'ils font ne font pas inutiles pour ouvrir plusieurs couloirs de la bouche, du gosier & de l'ésophage; & même il arrive autre chose qui corrige la plûpart des vices de ces parties & de l'estomac.

Si quelqu'un a le ventre plus resserré qu'à l'ordinaire, il suffira de l'exciter de tems en tems par le moyen d'un suppositoire.

fait avec du beurre salé, du lard, du fromage, du fiel de cochon ou de bœuf desséché, du savon dur, ou avec du levain de froment mêlé avec du sel, & autres choses semblables. Enfin, il suffira, pour remédier à cette indisposition, d'un lavement d'eau salée, dans laquelle on mettra un peu de graisse. Il y a des personnes qui mangent certaines choses qui sont propres à tenir le ventre libre: telle est la Bête cuite, la Mauve, les Raisins secs & cuits dans l'eau, la crème de Tartre, prise dans du bouillon, le vin & le vinaigre dans lequel on a fait infuser du Sené, la Cassé, ou quelque autre chose semblable.

Celui qui trouve que son urine

n'est pas assez abondante, remédiera à cette indisposition, en mettant dans les viandes dont il se nourrit du Cerfeuil & du Persil ; ou bien il boira dans une tasse de bois de Frêne ; ou bien il boira de l'eau dans laquelle il aura fait infuser de l'écorce de Frêne ou de Pin, ou du bois de ces Arbres, après l'avoir pilé ; ou bien il fera usage de quelque autre remède non suspect. Il suffira à quelques-uns, de mettre dans de l'eau ou du bouillon du jus de Citron, surtout s'il est besoin de tempérer une bile trop exaltée. C'est assez pour d'autres de prendre un scrupule de salpêtre, de crystal mineral, ou de poudre à canon.

Il suffit, pour faciliter la trans-

piration, de faire de l'exercice. L'homme a assez d'occasions d'en faire. Supposé que le Soldat n'en ait pas autant qu'il le voudroit, il a au moins celle de pouvoir exercer son corps, pour le rendre plus agile, pour se servir de ses armes avec plus de dexterité & de promptitude, pour frapper avec plus d'adresse & plus de force son ennemi.

Il ne faut, pour exciter la salive, que remuer souvent la mâchoire & la langue, & se mettre de tems en tems les doigts dans le gosier. Pour ce qui est des humeurs qui coulent des narines, il suffit, sans qu'il soit besoin d'user d'Hellebore blanc, ou de quelqu'autre remède violent, de se moucher de tems en

tems , & de garder dans le nez des feuilles de Bétoine , de Saugé ou de Marjolaine. Je ne parle point de l'usage du Tabac en poudre , parce que les hommes qui s'y accoûtument en abusent trop souvent. Il ne faut pourtant point oublier, qu'il suffit souvent d'irriter les narines , ou de regarder le Soleil les yeux à demi ouverts , pour provoquer l'éternuement. Il est bon de tenir ses oreilles propres ; car on facilitera par-là le cours de plusieurs humeurs , & on empêchera plusieurs maladies.

Quoique les frictions de tout le corps , aussi-bien que celles que l'on fait sur quelque-une de ses parties , ne produisent pas le même effet que les remèdes caus-

riques & vésicatoires, qui n'ont point lieu dans le cas présent, à cause qu'il ne s'agit point ici d'un homme déjà malade, mais de celui qui appréhende de le devenir: il est bon cependant d'avertir que celles qui durent plus long-tems, qui sont plus souvent réitérées, ou qui sont plus fortes, ou se font avec de gros drap, ne doivent point être méprisées, car elles sont très-utiles pour guérir les maladies, & même pour les prévenir.

Il est aisé aux personnes sobres de se procurer sans danger un sommeil doux & agréable, en bûvant un peu plus qu'ils n'ont coûtume de le faire. Le Pourpier ou la Laituë cuits dans du bouillon, produiront cet effet; & l'on

doit s'abstenir des somnifères trop violens , à moins que le Médecin n'en ordonne dans un besoin pressant.

Avant que de parler des maladies qui sont plus fréquentes dans les Camps , il ne sera pas hors de propos d'en choisir quelque une pour nous servir d'exemple , & d'enseigner en même-tems la maniere dont on peut s'en garantir. Nous parlerons en premier lieu ; de l'Apoplexie.

Si un homme n'abuse pas de ses forces , s'il est sobre , s'il a soin de faciliter la transpiration de son corps , & s'il fait en sorte que toutes les évacuations se fassent par les voyes qui leur sont propres ; s'il se sert souvent de Romarin , de Sauge , de Pou-

liot , de Rhuë , de bayes de Laurier , de Castoreum , de Géroflee & de plusieurs autres remèdes qui sont spécifiques contre l'Apoplexie , il en sera difficilement attaqué.

Il y a différentes manieres de se servir des remèdes dont je viens de parler , que je ne regarde pas comme les seuls dont on puisse recommander l'usage ; & on peut avec eux en composer d'autres , qui sont également bons pour l'extérieur & pour l'intérieur du corps. On pourra par exemple , mâcher du Romarin , & l'employer en fumigation. On mettra de sa poudre sur les viandes , & sur-tout sur celles qui sont rôties. On peut en tirer une huile par le moyen de

la distillation, dont on prendra trois ou quatre gouttes dans du bouillon ; ou bien on usera de tems en tems, de son *Eleosaccharum* (a), dont on prendra la grosseur d'un grain de Poivre.

On peut se servir avec autant de succès, au lieu d'eau de la Reine d'Hongrie, d'esprit-de-vin, dans lequel on fera infuser des feuilles & des sommités de Romarin. On en boira quelques gouttes, & l'on s'en frotera le nez.

La Pleurésie est une maladie souvent meurtrière, dont on peut se garantir par le moyen des re-

(a) *Eleosaccharum* est un mélange de quelque Essence ou Huile essentielle, dans du Sucre candi ou ordinaire en poudre.

médes généraux dont nous avons parlé ci-dessus ; & si on a soin de se bien couvrir , & de ne point s'exposer à un froid trop violent. Il y a encore plusieurs remédes dont on peut se servir & qui ont beaucoup de vertu contre cette maladie. Tels sont les fleurs de Coquelicot , les yeux d'Ecrevisses , la dent de Sanglier , la corne de Cerf , la mâchoire du Brochet , le sang de Bouc , la fiente de Cheval , l'Encens , les Pommes cuites sous la cendre avec quelques grains d'Encens dedans , le Chardon béni , la Camomille , & beaucoup d'autres , qu'on peut employer & préparer de plusieurs manieres.

On réduit , par exemple , en

poudre les fleurs de Coquelicot, & on en met dans des Aumettes ; on en prend aussi dans du bouillon ; on en fait des Conservees , comme des fleurs de Bourrache. On en tire le suc , dont on fait du sirop. On en tire aussi une teinture avec l'eau ordinaire , ou bien avec l'eau d'Orge ou de Melisse.

Si l'on fait infuser ou digérer pendant quelque tems , dans deux livres d'eau de Chardon béni , une once d'Aloës , de Safran , de Myrrhe , & qu'on la distile ensuite , on aura un remède excellent contre la Pleurésie , dont on prend tous les matins une ou deux cuillerées. On doit faire cette distillation à petit feu , & ne pas la pousser jusqu'à

ficcité ; car la liqueur seroit trop defagréable. On peut trouver une infinité d'autres remédes , qui sont d'une grande utilité.

Si quelqu'un appréhende d'avoir pris depuis peu quelque maladie avec une femme débauchée, il se lavera avec de l'eau dans laquelle il aura fait fondre de l'Alun ou plutôt du Vitriol, & il n'aura ensuite plus rien à craindre. Mais ce reméde n'est ordinairement utile que dans les premiers jours.

J'ai touûjours été persuadé qu'il est plus facile de garantir un homme d'une maladie, que de l'en guérir. Si on m'objecte que le secours des Médecins est inutile pour cet effet, je répondrai, qu'il l'est non-seulement
pour

pour préserver, mais même pour guérir. J'irai plus loin : car je dirai que leurs conseils sont très-souvent pernicious ; mais on concevra, sans qu'il soit besoin de le dire, que je n'applique cette censure qu'à ceux dont toute la science est bornée à des fictions & de pures suppositions.

CHAPITRE II.

Des moyens de garantir les Soldats de la dyssenterie.

IL est une infinité de remèdes simples & composés, qu'on peut ordonner pour guérir la dyssenterie ; mais comme il ne seroit pas facile de les indiquer tous, je ne parlerai que de ceux

qui sont les plus simples & à meilleur marché, & dont l'effet est le plus sûr. Comme chacun a son sentiment, & que dans presque toutes les occasions qui se présentent, on se sert plus volontiers des choses dont on a déjà fait usage, quoiqu'elles soient souvent moins bonnes; je permets à tout le monde de faire usage des remèdes qu'il croira les plus propres à se soulager; mais ceux qui n'ont aucun remède particulier pour la dyssenterie, pourront se servir de ceux que je vais leur indiquer.

Ces remèdes sont l'Auronne, l'Absynthe, le Baume frisé, la Menthe Romaine, ou de jardin, la racine de Tormentille, le fruit & la racine de Framboi-

fier (a), les noyaux de Pin, la Noix muscade, le Mais, les Ecrevisses, le Lierre, &c.

L'Auronne & l'Absynthe arrêtent la dyssenterie, si on en mange quelque peu, si on les applique sur le ventre, si on les tient dans les mains, & qu'on les sente souvent. On peut les prendre mêlées ensemble, ou chacune à part, & les faire infuser dans le vin ou dans l'eau, dont on peut boire quelque peu. Si l'on employe l'Absynthe Romaine, il ne sera pas trop désagréable au goût. On fait de la Conserve d'Absynthe & d'Au-

(a) On peut se servir avec autant & même plus de succès de la Mure, & de la racine de Ronce ordinaire, qui se trouve par-tout.

ronne, dont on peut user, si on le trouve à propos deux fois la semaine, & en prendre le matin un peu moins que la grosseur d'une noix, après quoi l'on boira du bouillon, ou quelque cuillerées d'eau chaude. On fait aussi de l'huile d'Absynthe & d'Auronne par infusion, dont on peut quelquefois s'oindre les environs du nombril.

On tire aussi de l'Absynthe, par la distillation, une huile qui peut être d'un grand usage pour prévenir le flux de ventre, si on en avale quelques gouttes, & si on s'en frotte le ventre.

On peut user plus ordinairement du Baume frisé; c'est un remède souverain contre la faiblesse d'estomac, & contre les

maladies des intestins. On pourra, s'il est nouveau, l'avaler après l'avoir mâché, ou bien on le mangera avec du pain, ou avec les alimens dont on fait ordinairement usage. Son suc a aussi beaucoup de vertu; mais le Soldat n'a pas besoin de l'exprimer, il lui suffit de manger le Baume après l'avoir bien mâché. S'il est sec, on le réduira en poudre, & on en prendra dans du vin, dans du bouillon ou de l'eau chaude; on la mêlera aussi dans les viandes dont on use. On peut, par le moyen de l'infusion, en composer une eau, comme on l'a enseigné ci-dessus (a).

On l'applique aussi exté-

(a) Part. II. Chap. VII.

rieurement tout seul, ou mêlé avec l'Absynthe, l'Auronne, & d'autres herbes semblables, ou bien on réduit ces plantes en poudre, & l'on en fait des sachets avec du cotton, comme on le pratique ordinairement.

On se sert de la même manière du baume que quelques-uns appellent Romain, & d'autres l'herbe de la Vierge. Les Allemands l'appellent *Traven Munz*. cette plante a beaucoup plus de vertu lorsqu'elle est nouvelle, que lorsqu'elle est sèche. On la met lorsqu'elle est fraîche dans des aumelettes que l'on fait cuire avec le beurre, ou de la graisse de bouc, ou bien on la fait cuire dans du bouillon mêlée avec des

œufs. L'odeur de cette plante fortifie beaucoup.

La racine de Tormentille n'est pas d'un petit secours dans le flux de sang & dans la diarrhée. Les Soldats qui veulent se garantir de ces maladies, mettront dans leur bouche un morceau de cette racine de la grosseur d'une noix afin qu'elle se ramolisse, ils la macheront ensuite & ils l'avaleront. Ils peuvent aussi mêler une drachme de cette racine mise en poudre avec du sucre rozat rouge, ou bien ils la prendront dans de l'eau, du vin, ou du bouillon. Cette poudre lorsqu'on en use fréquemment, est un remède excellent pour prévenir la dyssenterie.

Le fruit de Framboisier est or-

dinairement meur dans le tems
ou les dyssenteries sont plus fré-
quentes. Il se conserve lorsqu'il
est sec une année entiere, & il
fait beaucoup de bien de quel-
que maniere qu'on le prenne. On
peut aussi préparer de l'eau avec
sa racine, comme on le fait or-
dinairement, & en composer
plusieurs autres remedes.

Les pignons font aussi beau-
coup de bien, lorsqu'ils sont nou-
veaux: ils renferment alors une
matiere résineuse dont on s'ap-
perçoit au goût, lorsqu'ils sont
vieux. C'est aussi ce qui rend
l'eau de Pin si salutaire. On les
mange seuls ou avec du pain,
on les pile aussi, & on les jette
dans du bouillon que l'on prend
tous les matins après y avoir mis
quelque

quelque peu de muscade.

Tous les Auteurs recommandent fort l'usage de la muscade, quoique la plûpart ne puissent dire la raison pour laquelle elle est utile dans le flux de ventre, & pour garantir de la dyssenterie. Elle est fort bonne, étant avalée toute seule. On en met aussi dans des œufs, & dans d'autres alimens. Ce n'est point trop d'en consommer deux dans la semaine. On en tire une huile qui est d'un usage merveilleux, si on en prend la grosseur d'un grain de poivre dans du bouillon ou de l'eau bouillante. On peut aussi s'en frotter le ventre, aux environs du nombril.

L'huile qu'on tire par expression de la muscade, de l'absynthe,

& de la menthe par la distillation, est un remede excellent pour fortifier le ventre, & pour en appaiser les douleurs. On peut aussi quelquefois en avaler la grosseur d'un grain de poivre.

On croit communément qu'on trouve dans les pays qui causent les maladies, les remedes qui ont la vertu de les guérir, & que le contrepoison n'est pas ordinairement éloigné des lieux où croissent les plantes vénimeuses. Cela n'est pas toujours vrai; mais il est certain qu'on trouve dans les fleuves, les lacs, les marais, & les autres endroits qui causent des maladies aux Soldats, des écrevisses qui font un remede efficace pour les maladies des Camps, & pour garantir les Sol-

dat de la dyffenterie , & de la diarrhée. On peut s'en fervir de plusieurs manieres.

1^o. On les fait bouillir dans l'eau avec du perfil ou du cerfeuil , & on y met du beurre , de l'huile , ou de la graiffe de bœuf , de chevre , de bouc , ou de mouton.

2^o. On les fait cuire sur la braife.

3^o. Après les avoir bien fait sécher au feu , on les réduit en poudre avec leurs écailles , & on en prend deux drachmes deux ou trois fois la semaine dans du bouillon ou dans de l'eau.

4^o. On trouve dans les écrivisses certaines petites pierres , qu'on appelle les yeux , quoi- qu'elles ne le soient pas. Il ne

faut que les piler , & en prendre une drachme. Elles guérissent la diarrhée & la dyssenterie & les maladies , qui , suivant les Médecins , sont causées par des acides. Elles ne valent pas moins dans la Médecine que les perles , & même elles sont beaucoup meilleures.

On prétend que la machoire du brochet a la même vertu , & plusieurs personnes font un grand cas de la poudre de Langius pour la dyssenterie. (a) Elle est composée d'une égale quantité de

(a) On fera sécher au four le priape de Cerf , & les machoires de Brochet garnies de leurs dents ; puis on les pulvérisera avec l'écorce de Grenade sèche & la semence de Patience : d'une autre part , on mettra en poudre en-

machoire de brochet , de priape de cerf , d'écorce de grenades , de corne de cerf , brulée , de bol d'armenie , & de graine de patience sauvage. Je crois que toutes ces drogues jointes ensemble comme le conseille Langius ou séparément , peuvent être d'un grand secours dans la dyssenterie , la diarrhée & les autres flux de ventre.

Je ne dois pas oublier de parler du lievre , à cause qu'il se trouve fréquemment dans les endroits où les Soldats campent. Sa chair rotie arrête la dyssenterie , & tout le monde sçait que

semble la corne de Cerf calcinée & le Bol ; on mélera les ingrédients pulvérisés , pour faire une poudre qu'on gardera au besoin.

son sang lorsqu'il est desséché produit d'aussi bons effets dans le flux de sang, que celui de bouc dans le crachement de sang, dont les pleuretiques sont attaqués. Je me souviens que Galien estime beaucoup contre la dyssenterie le sang de chèvre, séché au feu & réduit en poudre. Je ne l'ai jamais éprouvé; mais j'ai connu deux personnes qui avoient la dyssenterie, & qui en furent guéries par le sang de bouc. Je suis persuadé que plusieurs des remedes que j'ai annoncés dans le Chapitre premier comme bons pour la pleuresie, le sont aussi pour la dyssenterie.

On en peut dire autant du foye de lièvre desséché & réduit en poudre, de même que de celui

de presque tous les autres animaux.

On pourroit dire que le foye des animaux est bon pour la dysenterie , parce qu'il contient plusieurs vaisseaux dans lesquels il reste toujours quelque peu de bile , & que celle-ci , à raison de son analogie avec la bile qui se sépare du sang dans le foye d'un homme vivant, aide cette importante secretion , comme on pourroit dire que parce qu'il reste dans le ventricule de la plupart des animaux , & dans celui d'une poule quelque peu de ce levain qui sert à la digestion des alimens dans l'estomac , ces parties sont utiles pour faciliter les opérations de l'estomac. On pourroit faire le même raisonnement sur

le poulmon de renard & sur plusieurs autres choses semblables :: mais ce qu'il y a de vrai, c'est que le flux de ventre est ordinairement causé par un vice considérable de la bile, & que dans cette maladie par beaucoup de raisons, dont la principale est le vice de la bile, la digestion languit presque toujours dans l'estomac, & dans les intestins.

CHAPITRE III.

Moyens de se garantir de la diarrhée.

LA diarrhée est presque toujours la suite de la dyssenterie ; souvent même elle en est l'avant-coureur, & souvent dans

le cours d'une longue maladie , la dyffenterie se change en diarrhée , & celle-ci à son tour en dyffenterie ; aussi les remèdes qui sont utiles pour la dyffenterie , le sont ordinairement pour la diarrhée. En effet , la même cause , suivant qu'elle est déterminée par plusieurs accidens , qui concourent ensemble à occasionner la maladie , & suivant qu'elle affecte une partie du corps , plutôt qu'une autre , peut former un abcès dans les intestins , déranger le passage des liqueurs , & y causer des ulcères , altérer les organes qui servent aux secretions , en sorte qu'elles ne peuvent plus se faire selon les loix de la Nature. La même cause peut aussi forcer les intestins à

répandre dans leurs cavités des liqueurs qui ne doivent pas y être, suivant l'ordre de la Nature, & causer un tel dérangement, qu'il y abonde plus de liqueurs qu'il ne faut, & qu'il n'entre dans les vaisseaux qu'une très-petite partie, ou même point du tout. C'est pourquoi les remèdes qui peuvent détruire, surmonter ou corriger cette cause, sont propres pour les maladies qu'elle a produites.

Les Médecins prétendent pourtant qu'il y a des diarrhées qui n'ont pas la même cause que la dyssenterie, & qui demandent d'autres remèdes : Telles sont presque toujours celles dans lesquelles les matières qui sortent, sans lésion des intestins & sans

douleur , ne sont point mucilagineuses , ni semblables à des raclores de boyaux , & ne sentent pas également mauvais. Or ces diarrhées peuvent être causées par le défaut de la transpiration , qui oblige les matieres de regorger dans quelque endroit du corps , comme dans l'estomac & dans les intestins , sans qu'il y ait aucun écoulement de sang à appréhender : ou bien elles sont produites par le vice des choses destinées à altérer les alimens ; ce qui fait que la nourriture ne peut pas se mêler au sang , avec autant de facilité que lorsque l'homme se porte bien , ni contribuer à nourrir le corps. Ces diarrhées sont de plusieurs sortes , & on les confond quelquefois

avec celles qui forment des abscesses, qui causent une évacuation de sang, & des douleurs dans les intestins. Il y a cependant beaucoup de remèdes qui conviennent mieux à une maladie qu'à l'autre, qu'on peut pourtant employer sans risque dans toutes les espèces. Enfin, il y en a qui leur sont également propres.

Comme j'ai parlé dans le Chapitre précédent, de la racine de Tormentille, des yeux d'Écrevisses, & de plusieurs autres remèdes semblables, qui sont utiles à ceux qui sont atteints de la dysenterie & de la diarrhée; j'en parlerai dans celui-ci de ceux qui sont bons contre la diarrhée, parmi lesquels il y en a plusieurs

de bons pour la dyssenterie. Cela est assez ordinaire dans la Médecine : car comme la même cause occasionne plusieurs maladies , de même un seul remède peut produire différens effets , également avantageux.

Plusieurs de ces remèdes sont préparés avec du fer. Telle est l'eau dont j'ai parlé dans la seconde Partie , Chapitre VII. que l'on peut préparer en y éteignant plusieurs fois un fer rouge. Mais le moyen que j'ai indiqué , est plus commode & plus utile au Soldat. Il pourra se servir de cette eau pour cuire ses alimens , pour sa boisson , & même la mêler avec quelqu'autre liqueur que ce soit.

On peut aussi faire du vin fer

ré, qui est fort bon pour corriger les suc^s qui causent la diarrhée, & pour lever les embarras qui sont dans les vaisseaux, qui occasionnent souvent cette maladie. On prépare ce vin, en y faisant tremper un morceau d'acier ou de fer pendant quatre ou cinq heures, & même davantage, si on veut qu'il ait plus de force.

On fait avec l'acier & du vinaigre distillé, un extrait qui a beaucoup de vertu pour guérir la diarrhée, & pour la prévenir. On en met quelques gouttes dans du bouillon, du vin ou de l'eau. Ce remède est un grand secret, au jugement de plusieurs personnes.

Plusieurs jeunes gens de l'un

& de l'autre sexe , se servent avec succès dans plusieurs maladies , du vin dont nous venons de parler. Je fais cette remarque , pour montrer qu'il est plus aisé de se tromper dans l'usage des coings , que dans celui de l'eau ou du vin ferrés.

On ne doit pas cependant condamner l'usage des coings. Ils sont très-bons , lorsqu'ils sont cuits dans l'eau ou sous la cendre , pour fortifier l'estomac ; ils facilitent la coction des alimens , & par ce moyen ils arrêtent la diarrhée.

Le vin que l'on tire de ce fruit a la même vertu. Mais son suc nouvellement exprimé , a une qualité acerbe , qui peut rider les fibres de l'estomac & des intestins.

L'écorce des Grenades mise en poudre , a été d'un grand secours à plusieurs personnes. On en prend un scrupule. On tire aussi des grains & de l'écorce de ce fruit , un suc qui est excellent pour arrêter la diarrhée.

Ceux qui ont trop de bile , & qui s'apperçoivent qu'elle est trop exaltée , peuvent manger du verjus , & boire le suc qu'on en tire. On le met sur du pain , après l'avoir écrasé avec un peu de sel ; quelquefois on y ajoute avec avantage , de la Muscade & de la Cannelle. Ou bien on pile du Verjus & de l'Ail , & on en met le suc sur des tranches de pain , avec quelques aromates. Il est bon quelquefois d'y mettre de l'huile. On cueille le Verjus dans

dans les Vignes] qui sont à portée du Camp ; ou bien on fait évaporer son suc, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un Extrait , & comme il se conserve longtemps , on le transporte aisément.

CHAPITRE IV.

Moyens de se garantir des fièvres pétéchiales.

JE crois que ceux qui sont curieux des merveilles de la Nature, connoissent le Lac d'Agnano. Les particularités qu'on en rapporte, aussi-bien que son étendue, sans parler de plusieurs monumens des anciens Romains qui sont aux environs, de la

proximité de Pouffoles , & des bains dont tout ce Pays est rempli , des feux qu'il jette , & des exhalaisons sulphureuses qu'on y sent : il a sur ses bords une Caverne , qu'on appelle la Caverne des chiens , *la Grotta degli cani* , dans laquelle tous les animaux meurent en peu de tems. Cette contrée dans certains tems est très-nuisible à la santé , & les Napolitains qui y vont dans les mois de Septembre , d'Octobre & de Novembre , pour cueillir les fruits , ou pour se divertir dans leurs campagnes , y tombent malades. Elle fut très-malsaine dans les années 1664. ou 1665. si je m'en souviens ; car tous ceux qui y passèrent l'Automne , furent attaqués de fié-

vres malignes , accompagnées d'éruptions à la peau , ou de taches , qui se communiquoient aux gens de la maison , & à tous ceux qui étoient auprès des malades.

Il s'éleva à cette occasion une grande dispute. On prétendoit que le Lin que l'on met rouir dans ce Lac , avoit causé ces maladies. Cependant on en a mis de tout tems , sans qu'il y ait eu toutes les années de pareilles maladies. Bien plus , quelques-uns des endroits où se trouvoient ces maladies , étoient éloignés d'un ou deux milles du lieu où l'on faisoit rouir le Lin.

On n'étoit pas plus d'accord sur les remèdes que sur la cause du mal. Je me contenterai de

rapporter le sentiment de Capucci.

Ce Médecin prétendoit que ces fièvres étoient analogues à celles qui regnent dans les Camps, & sur-tout en Hongrie, où elles sont plus ou moins fréquentes, & dans certaines années plus ou moins dangereuses pour le Soldat; & il affuroit que tous ceux qui avoient écrit sur la maladie de Hongrie, faisoient un très-grand cas de la poudre rouge Pannonique ou de Hongrie, ou de la poudre Alexipharmaque, dont voici les compositions.

Description de la poudre d'Hongrie (a).

R. Trois onces de Bol d'Ar-

(a) Cette Poudre a retenu le nom

ménie porphirifé , avec les eaux de roses & d'oseille ; deux onces de véritable Terre figillée de Lemnos préparée , demi once de corail rouge préparé , six drachmes de corail blanc aussi préparé ; Pierres précieuses préparées , sçavoir émeraude , rubis , saphir , hyacinthe , de chacune quatre drachmes ; cinq drachmes de Perles préparées , deux drachmes de canelle choisie ; écorce de citron , santal blanc ; de chacun une drachme & demie ; cinq drachmes de spodium préparé , trois drachmes de ra-

de la Hongrie , où elle a été premièrement employée. On s'en sert fréquemment en Allemagne , & dans les autres Pays Septentrionaux , mais rarement en France.

pure d'yvoire, une drachme de saffran d'Orient, quatre drachmes de corne de Cerf préparée philosophiquement, sept feuilles d'or. On mettra le tout en poudre.

L'usage de cette Poudre est d'une drachme, d'une drachme & demie ou de deux drachmes, dans l'eau de chardon bénit, de bourrache, d'ozeille, ou dans du jus de citron.

R. Racine de Tormentille, semences d'ozeille, de chicorée sauvage blanche, de coriandre, de citron, de chacun une drachme & demie; des trois fantaux, racine de dictamne blanc, de chacun une drachme; Bol d'Arménie préparé & Terre sigillée;

de chacun deux drachmes ; Perles fines , corail des deux especes , succin blanc , rapure d'ivoire , spodium ou yvoire calciné , os de cœur de cerf , des deux Been (*a*) , racine de doronique , cardamome , canelle , macis , bois d'Aloës , cassilignea , safran , racine de zedoaire , de chacun une demi drachme ; sucre candi , & penides ou alphénie , foye cruë séchée au feu & réduite en poudre , émeraude , hyacinthe , grenat , de chacun deux scrupules ; fleurs de nénuphar , de buglose , de roses , de chacune un scrupule. On

(*a*) Been ou Behen sont des racines qu'on nous apporte séches du Mont-Liban , & d'autres endroits de Syrie , où elles naissent.

mêlera le tout , & on le réduira
en poudre.

Cette Poudre est complete, si
on y ajoute sept grains de cam-
phre , trois grains de musc , &
pareille quantité d'ambre.

On pourra en prendre environ
une drachme dans une eau con-
venable , ou dans quelque con-
serve.

Capucci disoit que quoique ces
remedes , aussi-bien que plusieurs
autres dont on parle avec des
grands éloges , soient fort en usa-
ge , & qu'ils produisent des effets
merveilleux dans les fièvres pé-
techiales malignes , on ne devoit
pas cependant louer ceux qui
avoient fait un mélange de tant
de différentes drogues , comme
on ne devoit pas louer Andro-
maque

maque & Damocrate, qui nous ont laissé la composition de la thériaque, & du mithridate, quoique ces remedes soient d'une grande utilité dans la plûpart des maladies. Il prétendoit que ces poudres ainsi que plusieurs autres remedes n'avoient été mises en usage que par hazard, pour flatter quelqu'homme puissant, ou par l'avidité du gain; qu'il en étoit de même des perles dont on fait un si grand usage dans la Médecine, & pour l'ornement des femmes sans sçavoir pourquoi; que la Médecine étoit sujette aux modes, & qu'on avoit autrefois fait usage de plusieurs remedes dont il ne reste pas le moindre souvenir, & qu'au contraire il y en a plusieurs que nous employons

aujourd'hui , dont l'antiquité ignoroit entierement l'usage.

Il ne croyoit pas non plus que les inventeurs de ces remèdes méritassent de grands éloges , parce qu'ils font d'une grande utilité dans les fièvres malignes & dans plusieurs autres maladies , une partie de ces compositions étant mal faite, & leurs bons effets, comme celui de tout autre remède , ne dépendant que de la manière de les appliquer. Il ajoûtoit qu'il n'y avoit pas plus de vertu dans les perles fines , que dans la nacre qui est à bien meilleur marché , & peut-être moins que dans les pattes d'écrevisses , leurs yeux , les os de bœuf calcinés , la corne de cerf , l'ivoire , & autres remèdes semblables. Il disoit

qu'il ne comprenoit pas pourquoi on employoit plus fréquemment des pierres précieuses dans les remedes, que des graines de romarin & de laurier, puisque ces dernieres sont meilleures que les pierres précieuses, pour guérir la plûpart des maladies. Il disoit que c'étoit une sottise de croire que les drogues les plus cheres avoient aussi plus de vertu, puisque souvent c'est tout le contraire; qu'on n'avoit ajouté des pierres précieuses aux poudres dont nous avons parlé, qu'afin de les rendre plus cheres, & pour remédier avec plus de facilité aux besoins de ceux qui les avoient inventées, & de ceux qui devoient leur succéder; que si on retranchoit les pierres

précieuses des deux préparations dont on a parlé ci-dessus, on ne leur ôteroit rien de leur efficacité, & que si on mettoit à leur place la même quantité de canelle, d'écorce de citron & de fantal, le remede en auroit plus de vertu, & se vendroit à meilleur marché; que ce n'étoit que pour en imposer, & pour abuser de la crédulité des ignorans, qu'on avoit fait mention de deux sortes de corail, & de deux sortes d'ambre; qu'on ne se servoit du corail & de l'ambre gris, que parce qu'ils sont plus rares, & non point à cause de leur plus grande vertu. Il assuroit aussi que quelques-unes des drogues dont ces poudres sont composées, pourroient nous fournir plusieurs

excellens remedes qui auroient plus de vertu pour guérir les fièvres malignes, & beaucoup d'autres maladies, & que l'on pourroit les avoir plus aisément & à meilleur marché. Enfin il rapportoit plusieurs exemples pour appuyer son sentiment, & il faisoit à peu près de la maniere suivante, le détail des remedes qu'on pouvoit tirer de ces drogues.

Si on prend trois grains de safran de Calabre ou d'Autriche (car il n'est pas nécessaire de préférer celui d'Orient), & qu'après l'avoir fait sécher on le réduise en poudre, & qu'on le prenne dans du bouillon chaud ; il sera excellent pour garantir de la fièvre maligne. On peut aussi mettre le safran dans la plûpart

des viandes qu'on apprête ; & dans quelques pays on en met dans le pain dans certain tems de l'année.

Un scrupule de dictame blanc réduit en poudre pris dans du bouillon , du vin , ou de l'eau chaude , est un excellent remède contre beaucoup de maladies. Le vin dans lequel on en a fait infuser , est bon intérieurement & extérieurement , contre les blessures & les ulceres qu'il guérit plus promptement , & avec plus de sûreté , ce qui n'est pas un petit avantage. On peut mettre de cette poudre dans les alimens aussi-bien que de la poudre d'origan. Les feuilles du dictame mâchées fortifient le corps , & préviennent plusieurs maladies.

On peut réduire en poudre la canelle, le gérofle, la muscade, le cardamome, & autres drogues semblables. Elle est non-seulement salutaire, lorsqu'on en prend, mais elle sert encore à assaisonner les viandes qui deviennent par ce moyen plus saines & plus agréables : Par exemple, prenez canelle & cardamome, de chaque quatre pincées; gérofle une pincée, macis ou muscade, deux pincées; mêlés-les pour l'usage si vous voulez, vous pouvez y ajoûter quatre pincées de gingembre & de poivre noir; car quoique ces deux drogues n'entrent point dans la composition de la poudre de Hongrie ni dans la poudre alimpharmaque décrite ci-dessus,

elles entrent dans celle de perles d'Avicenne. (a)

L'écorce de citron & d'orange se conservent très-long-tems. Si on en mâche souvent quelque peu , on s'appercevra que le corps se fortifie , & qu'on se porte beaucoup mieux. On peut en faire tel autre usage qu'on voudra. Les graines de ces fruits font aussi beaucoup de bien, lorsqu'on le mâche , & qu'on les avale seules , ou mêlées avec d'autres cordiaux. On peut mâcher des racines de tormentille & de zedoaire , & en prendre dans du syrop, de la conserve ou quelque autre

(a) *Diamargaritum* est une Poudre cordiale fortifiante , dont les Perles préparées font la base. La dose est depuis demi scrupule jusqu'à deux.

liqueur que ce soit, après les avoir réduites en poudre.

Le camphre a beaucoup de vertu pour guérir & pour prévenir les fièvres pétechiales. On peut en mâcher un ou deux grains trois ou quatre fois la semaine, à moins qu'on n'ait besoin d'en prendre une plus grande quantité, ou bien on pourra le mêler avec quelque autre drogue.

Par exemple, prenez poudre des feuilles de dictame de Crète, santal, citrin, de chaque un scrupule & demi camphre 2. grains, conserve de rose ou de bourrache ou autre convenable, une suffisante quantité pour former un bol d'une bonne consistance.

Ou prenez racine de zodoaire en poudre un scrupule, cinq

pepins de citron , camphre un grain mêlez le tout , pour prendre comme on voudra.

Si on respire la fumée de l'ambre jaune , elle fera beaucoup de bien. Il a moins de vertu que le camphre. On en tire cependant par la distillation , une huile qui peut être très-salutaire , si on en frotte l'extérieur des narines & si l'on en avale dans du bouillon , du vin , ou de quelque autre manière.

Si on prend le fantal tout seul , après l'avoir réduit en poudre , il produira de très-bons effets. On peut aussi le mêler avec d'autres drogues. Comme il y a trois espèces de fantaux , il faut préférer le citrin dans la fièvre pétéchiale.

On a dit dans le septième Chapitre de la seconde Partie, que l'on pouvoit faire de l'eau de fantal par le moyen de l'infusion, & qu'elle étoit utile dans plusieurs maladies. J'avertirai maintenant que si on appréhende les fièvres pétéchiales, il faut user de cette eau de tems en tems.

Capucci prétendoit que les drogues qui entrent dans la composition de la poudre d'Hongrie & dans la poudre Alexipharmaque, dont nous avons parlé ci-dessus, comme sont les Perles, le Bol d'Armenie, la Terre sigillée, le spodium, à la place duquel on substitué l'yvoire brûlé, l'os du cœur de cerf, la corne de cerf philosophiquement

préparée, c'est-à-dire calcinée à la fumée de l'eau bouillante, & les coraux, ne se marient pas trop bien avec le saffran, la fleur de muscade, le clou de gérofle, le cardamome, le dictame & le fantal, & que par conséquent, leur mélange ne convenoit pas à tout le monde. C'est pourquoi si quelques personnes trouvent que ceux-là puissent être bons à quelque chose, sans tant d'appareil, on pourra les ordonner chacun en particulier, & sous une forme plus simple. Par exemple, on peut user de la poudre de corne de cerf pour se garantir des fièvres malignes, sur-tout si on a le ventre trop lâche. La dose est d'une demi drachme, qu'on prendra deux ou trois fois la semaine.

Capucci en disoit autant de la poudre des coraux, de l'yvoire brûlé, de la terre sigillée, & de la nacre de Perles. Cependant si quelqu'un a envie de faire un mélange de toutes ces drogues, il pourra en prendre deux scrupules ou une drachme, plusieurs fois dans la semaine.

Ces observations qui sont certaines, doivent donner du courage aux pauvres & aux Soldats, & les empêcher de porter envie aux Princes & aux riches, pour lesquels, comme on le voit, on n'employe pas les remèdes les plus efficaces.

Si donc le Soldat veut suivre le conseil de Capucci, il usera exactement des moyens généraux indiqués dans le premier

Chapitre , pour conserver sa
santé , & des remèdes simples
qui entrent dans la composition
de la poudre d'Hongrie , ou de
l'Alexipharmaque , ou bien il
mêlera ensemble les aromates
qui ont le plus d'analogie en-
tr'eux , & s'en servira ordinaire-
ment , comme on l'a dit plus
haut. Il se servira de même de la
poudre de nacre de Perles , d'y-
voire ou de corne de cerf brû-
lée , de coraux , & autres sem-
blables, sur-tout si son ventre est
trop lâche , ou si , comme disent
les Médecins , les humeurs aci-
des dominant ; ou bien il mêlera
plusieurs de ces drogues ensem-
ble , & il en usera de tems à au-
tre.

Si l'on juge que toutes ces

drogues , sans y mêler des Pierres précieuses , puissent se marier ensemble , on les mêlera ; & les Soldats reconnoîtront en s'en servant que la plûpart des Médecins & des Princes n'ont pas de meilleurs rémèdes.

Si par hazard quelqu'un a la manie de ne vouloir user de ces drogues , qu'avec l'addition des Pierres précieuses ; j'y consens volontiers , puisque je les ordonne souvent moi-même , attendu que comme elles sont d'un usage habituel , on les trouve sous la main quand on en a besoin.

On doit faire aussi beaucoup de cas de la poudre de Savoye, de la poudre rouge de l'Empereur, de la poudre cordiale tempérée, de la

Poudre froide de Pierres précieuses
ses, de la poudre d'hyacinthe
de l'Empereur, & des Tablette
tes qu'on fait de ces remédes

On ne doit pas mépriser non
plus, mille autres préparations
en forme d'electuaires, de syy-
rops, d'eaux, ou autres, que les
Médecins ordonnent tous les
jours.

Je dois cependant avertir de
ne point trop faire de fond sur les
Pierres précieuses; car ce remé-
de, tout précieux qu'il est, ne
seroit pas capable de garantir de
la galle, qu'on guérit avec un
peu de soufre, qui est une dro-
gue d'un très-vil prix. Mais sans
m'arrêter davantage à ces cho-
ses, je reviens aux remédes les
plus

plus simples, & en même-tems les plus efficaces.

Les Médecins d'Ausbourg qui sont fort habiles, se servent de fleur de soufre composée, dont je vais donner la recette, à cause de leur simplicité & de leur bonté. Ils prennent deux onces de fleur de soufre, Aloës hépatique & Myrrhe choisie, de chacune une once, & un scrupule de saffran. On réduit le tout en poudre très-fine, dont le malade prend un scrupule dans le tems convenable.

Cette poudre d'Ausbourg me fait souvenir de la teinture qui se tire de l'Aloës, de la Myrrhe & du saffran, dont j'ai parlé dans la troisième Partie, Chapitre III. & qui a beaucoup de

vertu pour prévenir les fièvres pétechiales, & pour guérir plusieurs autres maladies. J'ai aussi enseigné le moyen de tirer une liqueur de ces drogues par le moyen de la distillation, dans la IV. Part. Chap. I.

Ce remède a du rapport, quant à sa vertu, à l'élixir de propriété de Van Helmond, qui demande une longue digestion, qui en augmente l'énergie. Il y mêle l'eau de canelle, qui a aussi beaucoup de vertu. On peut avec ces trois drogues, faire des pilules, qui sont excellentes pour garantir de la fièvre pétechiale. On prend une once de Myrrhe, deux drachmes d'Aloës hépatique, une drachme de saffran, & on dissout le tout dans autant de

vin qu'il en faut pour pouvoir en faire des pilules de la grosseur d'un pois. On peut en prendre une de deux en deux, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre jours. Comme en distilant l'élixir de propriété dont nous avons parlé ci-dessus, tout ne monte point, en réduisant en poudre ce qui reste dans le fond du matras, & le dissolvant dans le vin, on peut avoir une quantité de pilules qui produisent le même effet, & qu'on peut donner aux pauvres à très-bon marché.

Je dois avertir qu'on peut prendre de la Myrrhe & les fleurs de soufre, sans les mêler avec aucune autre chose. J'ai vu des fleurs de soufre, que la Nature avoit elle-même préparées.

en sorte qu'il n'étoit pas besoin du secours de l'art pour les avoir. Je répéterai ici à propos du soufre, qu'il est bon d'en respirer quelquefois la fumée, pendant peu de tems, comme je l'ai dit, Part. III. Chap. III.

Les Médecins anciens & modernes font un grand cas des framboises, dont j'ai vu une grande quantité en Allemagne. Elles ne me paroissent pourtant pas avoir autant de vertu qu'on le prétend. Cependant je n'en desapprouve pas l'usage. Le Soldat pourra lui-même le cueillir, & le manger. Ce fruit est doux & très-agréable, & approche beaucoup de la fraise.

La racine de contrayerve est aussi très-efficace, & elle fait

beaucoup de bien lorsqu'on la mâche & qu'on l'avale, comme je l'ai dit en parlant des racines de tormentille & de zédoaire.

Il y a plusieurs drogues parmi celles dont on vient de parler, dont on peut composer des eaux, par le moyen que nous avons indiqué ailleurs.

L'ail est aussi fort bon, de quelque façon qu'on le mange. Les têtes entières, avec leurs écorces cuites dans l'eau ou dans le bouillon, ont la vertu de faire suer, & elles facilitent la transpiration. La même décoction est encore bonne pour plusieurs autres usages.

On ne doit point encore blâmer ceux qui prennent de la Thériaque ou du Mithridate,

deux ou trois fois la semaine.

Il y a des personnes que l'odeur seule du vinaigre fortifie. Il facilite la sueur, lorsqu'on en prend quelques gouttes de tems en tems. Le vinaigre thériacaal est fort estimé dans les fièvres pétéchiales & malignes; on prétend même que c'est un excellent préservatif contre la peste. On le compose de plusieurs manières.

La Pharmacopée d'Ausbourg donne la composition d'un vinaigre thériacal, dont on peut se servir pour l'intérieur & pour l'extérieur. Si quelqu'un veut avoir pour son usage un vinaigre particulier, il fera infuser dans deux livres de vinaigre très-fort, une demi once de semences de rhuë, écorce d'orange, de ci-

tron , canelle , girofles , & racine de contrayerve , de chacune une once.

Enfin comme il seroit trop difficile de faire usage de tous ces remédes , & qu'il n'est pas avantageux à tout le monde de s'en servir, parcequ'il y en a de moins bons les uns que les autres , on n'en usera pas indifféremment ; mais on en choisira trois ou quatre , qu'on croira les plus propres à conserver la santé. On se servira , dans cette occasion , de son jugement , & de l'expérience qu'on aura faite ; ou bien on consultera quelque habile Médecin. Je préférerois pour mon usage , le camphre , le dictame de Crète & les poudres que nous avons indiquées pour assaisonner

les alimens , & les remédes que
l'on compose avec le saffran , la
Myrrhe & l'Aloës.

CHAPITRE V.

*Moyens de se garantir de la fièvre
quarte.*

LE meilleur de tous les Livres
que Galien a écrits sur la
Médecine , est celui qu'il a inti-
tulé de *l'Art de guérir* , & qu'il
dédie à Glaucon , Philosophe
Romain , & Homme Consulaire.
Il y enseigne la maniere de gué-
rir la fièvre quarte ; & parmi
plusieurs remédes qu'il indique
il prétend que le *Diatrium pipee-
reum* , & l'eau dans laquelle on a
fait

fait infuser du poivre, la Thériaque, la moutarde, & quelques autres drogues, sont très-utiles à ceux qui en sont attaqués. Il entre dans le *Diatrion pipericon*, quatre drachmes quinze grains des trois espèces de poivre, d'anis, thin & gingembre, de chaucun un gros.

Ces remèdes sont également bons pour guérir la fièvre quarte; mais on ne doit pas oublier ce que nous avons dit dans le premier Chapitre, au sujet des remèdes généraux qui servent à conserver la santé.

Supposé qu'on ne veuille pas mêler ces drogues ensemble, à cause qu'elles perdent aisément leur force, lorsqu'elles sont réduites en poudre, à moins qu'on

ne les conserve dans une bouteille bien bouchée , on pourra porter avec soi des grains entiers de poivre ordinaire , & quelques racines de gingembre , pour s'en servir dans le besoin.

On peut avaler le matin vingt ou trente grains de poivre. Ils resserrent le ventre. On peut aussi en prendre autant après le repas. Le poivre est bon pour ceux qui ont des renvois aigres , ils doivent en prendre la quantité prescrite quatre ou cinq fois la semaine.

On avalera aussi un petit morceau de gingembre. Il peut être d'une grande utilité , de quelque manière qu'on s'en serve. Il est bon quelquefois de le garder dans la bouche jusqu'à ce

qu'il soit ramolli. On le mâche ensuite, & on avale la salive. Il garantit de la fièvre quarte, & il raffermi les gencives; un morceau de cette racine suffit pour plusieurs fois. On peut s'en servir, jusqu'à ce qu'elle soit consommée à force de la mâcher.

On prépare en Italie, en Allemagne & dans d'autres Pays la graine de moutarde de plusieurs manières. On la mêle souvent avec du vin doux qu'on a fait cuire, elle forme alors, comme un électuaire, qui facilite la digestion, qui aiguise l'appetit & qui garantit des fièvres tierces & quartes.

Il est encore bon d'avaler quelques baies de laurier, elles ont beaucoup de vertu pour garantir

les intestins de plusieurs maladies. L'usage de la myrrhe peut être aussi d'une grande utilité, ainsi que celui d'une infinité de remèdes analogues, dont il n'est pas possible de parler en détail.

C H A P I T R E VI.

Moyens de se garantir de la fièvre tierce, & de plusieurs autres fièvres.

UN grand nombre de Médecins anciens & modernes, ont distingué les fièvres, suivant les différens tems du retour de leurs accès, en quartes, tierces, & quotidiennes; & ils ont taché d'accommoder ce qu'ils y remarquent à l'hypothese des quatre élemens

& des quatre humeurs ; & ils ont ordonné différens remedes pour les guérir , comme si elles avoient plusieurs causes qui reviennent plutôt ou plus tard , & qu'elles demandassent par conséquent une méthode différente pour leur guérison.

Quelques autres Médecins prétendent que cette opinion souffre de grandes difficultés , & ils demandent pourquoi par exemple on n'a pas imaginé la cinquième humeur , à cause de la fièvre qui revient le cinquième jour , une sixième pour celle qui revient le sixième , & une septième pour celle qui ne reprend qu'au bout de sept jours

D'autres ont remarqué que beaucoup de fièvres , quoique

différentes par le retour de leurs accès, se guérissent cependant de la même manière ; & on a vu plusieurs fois des fièvres semblables par le retour des accès, & qui n'ont pas cessé, quoiqu'on y employât les mêmes remèdes.

On ne doit donc pas s'imaginer à cause que les accès des fièvres & de plusieurs autres maladies reviennent dans le même tems qu'elles sont de même nature, ni qu'elles sont différentes quant à leur essence, parce qu'ils reviennent dans des tems différens ; de même qu'il ne s'en suit pas que les fruits doivent avoir des qualités & des vertus contraires, parce qu'ils ne meurissent point dans les mêmes mois de l'année, ni que ceux qui ont ac-

quis leur maturité dans le même tems , doivent produire les mêmes effets dans le corps. On voit sur le même arbre des figues qui meurissent dans le mois de May , & d'autres dans le mois d'Août, & qui sont cependant les mêmes par le goût , l'odeur , la couleur aussi-bien que par leurs effets. On ne remarque pas cependant la même chose dans tous les figuiers. Le même chêne au contraire produit différentes sortes de fruits qui meurissent en différens tems , & qui diffèrent par la couleur , l'odeur , le goût , la figure , & la vertu.

On remarque dans quelques espèces de pruniers qui produisent des fruits bons à manger la même chose que dans les chênes. Il

arrive aussi que les maladies paroissent souvent les mêmes dans certains sujets, quoiqu'elles diffèrent dans les points les plus essentiels; & souvent quoiqu'elles soient les mêmes quant à l'essence, elles sont plus ou moins fâcheuses, & elle demandent une cure différente eu égard à la partie attaquée. Car ce n'est pas la même chose qu'une glande s'enfle & suppure, par exemple, dans l'aîne, ou dans le milieu du corps, comme dans le mesentere & dans la poitrine.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail; mais pour confirmer que j'ai avancé dans le premier Chapitre de cette Partie, qu'il est plus aisé de garantir un homme de maladies,

que de l'en guérir ; je veux ajouter ici que bien que les tumeurs des glandes demandent souvent différens remedes , eu égard à la partie où elles sont , les mêmes remedes cependant ont tous la même vertu pour empêcher leur gonflement , de sorte qu'il est plus difficile de se tromper dans le choix des préservatifs , que dans les remedes dont on se fert pour guérir une tumeur déjà formée dans le mesentere, dans la poitrine , ou dans le cerveau.

Je crois qu'il en est de même de toutes les fièvres qui ont des périodes réglées ou dérégées , & qui commencent par le frisson & par divers autres accidens , quoique leurs accès arrivent dans des tems différens ; & je suis per-

suadé qu'on peut s'en garantir par les mêmes remedes & par la même méthode. S'il se trouve quelque Médecin qui nie que l'on puisse donner une méthode pour se garantir de la fièvre tierce, je conseille au Soldat, si jamais il en est attaqué, de ne pas recourir à un tel homme, quelque habile qu'il se dise, car encore un coup il est plus difficile de remédier à une maladie déjà déclarée, que de s'en garantir.

Les remedes qui peuvent garantir le Soldat, sont ceux que les Médecins les plus sçavans appellent fébrifuges. J'en excepte ceux qui sont trop energiques, que tout le monde ne doit pas employer, & dont je ne parlerai point. Je ne rapporterai point ici

ceux que j'ai déjà indiqués dans le Chapitre précédent ; mais j'en ajouterais quelques autres qu'on trouve aisément partout , & que tout le monde peut mettre en usage ; ces remèdes sont.

L'Absynthe dont j'ai parlé plusieurs fois , à cause de son utilité. Si on le tient dans les mains & qu'on l'applique sur l'estomac , elle peut non-seulement prévenir , mais déraciner entièrement beaucoup de fièvres. L'odeur de cette plante produit le même effet , & c'est ce que j'ai éprouvé nombre de fois.

Galien ordonne souvent l'Absynthe pour les fièvres , & dans les fièvres tierces bien caractérisées , après que la maladie est déclarée , il ordonne au malade d'en avaler tous les jours

une ou deux feuilles , il prétend qu'elle est un excellent remède contre les picotemens de l'estomac que la bile cause. L'huile qu'on en tire par le moyen de l'infusion , peut servir à oindre la région de l'estomac, On en tire aussi une par le moyen de la distillation. On fait du vin , de la conserve , & du sel d'Absynthe. On peut employer l'aurogne aux mêmes usages.

La rhue , la fauge , le romarin , le serpolet , le pouliot , le calement , & plusieurs autres plantes qu'on trouve dans les champs , le dictame , sur-tout celui de crête , la melisse & les graines de genévrier mâchées & avalées , préviennent aussi les fièvres. Je ne parle point de la

matricaire dont l'odeur seule produit cet effet. La sauge, le serpolet, le pouliot, & le calement, ont la même vertu. On doit plutôt se fier à ces médicamens en suivant un régime de vivre bien réglé, qu'aux remèdes purgatifs, & aux différens moyens dont on se sert pour tirer du sang.

CHAPITRE VII.

*Moyens de se garantir de l'ictère
ou jaunisse.*

PLusieurs personnes dans les Camps sont sujettes à la jaunisse: si on veut se garantir de cette maladie, outre les remèdes généraux que nous avons indi-

qués dans le Chapitre. Il est bon quelquefois de tenir la tête baissée, & de se passer les doigts ou une plume dans le gozier pour s'exciter à vomir, quand même on sçauroit ne pouvoir y réussir; car l'effort qu'on fait cause toujours quelque mouvement dans le foye & dans la vésicule du fiel, ce qui garantit de la jaunisse, si l'on vient enfin à bout de vomir, on rend de la bile toute pure. Il est bon de manger souvent de la chicorée & de boire de l'eau de chiendent. Tous les remèdes qui peuvent corriger la bile, la diviser & la rendre plus coulante, sont fort bons & parmi ceux-ci l'auroonne, l'absynthe, la grande centaurée sont fort estimés. On fait aussi beaucoup de

cas de la Rhubarbe, non point parce qu'elle purge & qu'elle évacue la bile, mais parce qu'elle la corrige. Elle peut garantir de l'yctere, si on en mâche une demi dragme & qu'on avale ensuite la salive. On jette aussi un scrupule de Rhubarbe en poudre dans une livre d'eau de chicorée ou de chiendent, & l'on use de cette eau, lorsqu'on a soif & dans les repas. On peut aussi en boire avec du vin. On se garantit encore de l'yctere en faisant fondre dans quatre onces de lait chaud, un scrupule de savon de Venise & une demi once de sucre, & prenant cette boisson à jeun une fois le mois. Le vin, le vinaigre, & la teinture d'acier ont beaucoup de vertu contre cette maladie. Les

baies de lierre ont aussi la même vertu, lorsqu'on en avale. Je ne parle point de la poudre de vers de terre, ni de celle de cloportes, ni de plusieurs autres remèdes dont on fait usage dans la Médecine.

CHAPITRE VIII.

Moyens de conserver l'appétit, & de faciliter la digestion.

Quelques personnes riront peut-être en lisant le titre de ce Chapitre, parce que l'appétit ne leur a jamais manqué à l'Armée, & qu'ils n'ont jamais eu d'indigestion, au lieu qu'ils ont souvent manqué de pain dans le tems qu'ils avoient bon appétit.

tit. Il est arrivé à d'autres tout le contraire ; car par la surabondance d'alimens & de boissons, ou par la mauvaise qualité de l'une & de l'autre, ou enfin par la foiblesse de leur estomac, & des liqueurs qui fervent à la digestion ; ils ont eu du dégoût pour ces alimens, où ils les ont mal digérés.

· Tout ce où entre la graine de moutarde convient à ces fortes de personnes ; nous en avons parlé ci-dessus dans le Chapitre où nous avons traité des moyens de guérir la fièvre quarte.

· Le cresson de fontaine est aussi très-bon pour faciliter la digestion. Il y a encore à Vienne & dans plusieurs autres endroits de l'Allemagne une grande quan-

tité de ces racines que les habitans appellent *Creen*, & qui sont fort bonnes pour aiguïser l'appetit, & pour faciliter la digestion des alimens les plus indigestes. Il y a des personnes qui croient que ces racines sont celles du Raifort sauvage, il paroît du moins par la description que Matthiolo fait de cette plante qu'elle ressemble à celle d'Allemagne, dont nous venons de parler. Mais si les racines que l'on vend à Vienne & qu'on appelle *Creen*, sont celles du Raifort sauvage, il est sûr que celui du voisinage de Rome est différent de celui d'Allemagne, ce dernier est plus piquant que l'autre. Les racines du Raifort de Rome sont courtes, mais celles du *Creen* d'Allemagne

font assez longues. Outre cela l'acreté de celui d'Allemagne est en quelque sorte semblable à celle que nous trouvons dans quelques espèces de cresson. Les Allemands appellent le cresson *Kress*, & Muller met au rang des Raiforts sauvages une sorte de cresson. Toutes ces différentes racines perdent beaucoup de leurs forces dans la coction.

On doit s'en servir lorsqu'elles sont fraîches, ou après les avoir fait sécher à l'ombre. Quand on voudra s'en servir, on les coupera en petits morceaux qu'on mangera avec de la viande ou avec du pain. Les racines du *Creen* peuvent être aussi d'un grand secours à ceux qui n'ont que du pain, qui est très-souvent mauvais.

Lorsqu'on mange de ces racines rien n'empêche qu'on ne puisse aussi manger un morceau de pain trempé dans du vinaigre très-fort. Ces racines garantissent du scorbut & de toutes les maladies qui ont quelque rapport avec lui, ou qui dépendent des mêmes causes. Elles écartent les fièvres tierces & quartenes. Nous pouvons ajouter ici au rang des stomachiques le baume frisé, la menthe romaine, qui sont fort bonnes pour conserver l'appetit, & pour faciliter la digestion.



C H A P I T R E IX.

*Moyens de se garantir de l'enflûre
du ventre & des obstructions.*

IL est difficile que celui qui évitera toute forte d'excès, & qui observera ce que nous avons enseigné dans le premier Chapitre de cette partie, aye jamais le ventre enflé ni des obstructions dans les intestins, sur-tout s'il a soin de ne point boire d'eau mal saine. On se garantira aussi de ces maladies si on boit quelquefois dans la semaine de l'eau de saffras, à la place d'eau ordinaire, ou si on met dans cette dernière quelques gouttes d'eau-de-vie. L'usage fréquent du Raifort

de jardin ou sauvage, de même que celui du cresson & des racines appellées Creen, empêchent aussi cette maladie. On la préviendra de même si on se sert d'Absynthe & de vin, dans lequel on a fait infuser un morceau d'acier ou de fer.

C H A P I T R E X.

Moyens de se garantir de la toux.

LE Soldat est aussi très-souvent attaqué de la toux, parce qu'il se nourrit d'alimens cruds ou froids, ou parce qu'il est souvent obligé de passer du chaud au froid & du froid au chaud. Celui qui veut être exempt de cette maladie doit faire atten-

tion à ce que nous venons de dire , aussi-bien qu'aux remedes généraux que nous avons indiqués dans le premier Chapitre. Il aura encore soin de mâcher de tems en tems , & d'avaler plusieurs grains d'encens , ou bien après l'avoir réduit en poudre , il en prendra dans un œuf à la coque. Il peut aussi prendre du mastic en poudre comme nous venons de le dire. Il peut encore avaler une pilule composée de thérebenthine , des racines d'Irioc & de réglisse mise en poudre & du sucre. On compose aussi avec une égale quantité de miel , de sucre & de beurre frais mêlés ensemble , & que l'on fait cuire à feu lent , un remede excellent pour empêcher la toux , en s'en

servant de tems en tems. On doit avoir soin de le remuer lorsqu'il est sur le feu. On fera encore bien de mâcher ou d'avaler quelques petits morceaux de racine d'aunée, d'user de tisane de réglisse, de raisins secs, & d'infusion de petits morceaux de racine d'aunée. La marjolaine, l'hysope, le pas d'âne, cuits dans le beurre avec des œufs, peut être d'une grande utilité. Il y a plusieurs autres remèdes, dont on peut se servir en pareil cas.



C H A P I T R E X I.

Moyens d'empêcher le mal de tête.

C E L U I qui fera usage des remèdes généraux que nous avons enseigné dans le Chapitre premier de cette Partie, qui aura soin de tenir sa tête propre, & qui en facilitera la transpiration par des legeres frictions; qui aura soin de tenir dans ses mains & de sentir souvent de la sauge, du pouliot, de la marjolaine, du calement, secs plutôt que vers, aura difficilement mal à la tête. Il évitera aussi cette incommodité, s'il se met souvent dans le nez des feuilles de sau-

ge, de bétoine, de marjolaine ; & s'il respire l'air à travers de ces feuilles ; s'il sent du camphre, & qu'il en mange un ou deux grains ; s'il se frotte le visage, les yeux fermés, avec de l'esprit-de-vin, dans lequel il aura fait infuser des feuilles de romarin, & s'il respire l'air à travers ses mains, après les avoir humectées de cette liqueur.

CHAPITRE XII.

*Moyens de prévenir les douleurs
aux articulations.*

PLUSIEURS de ceux qui sont revenus du Camp de Bude, se sont plaints de dou-

leurs vagues qu'ils ressentoient dans les articulations, sans qu'il parût aucune tumeur. J'ai donc jugé à propos d'ajouter encore quelque chose là-dessus pour leur faire plaisir.

Ils doivent s'abstenir de tous les acides, & de tout ce qui s'aigrir aisément. Ceux qui ne peuvent pas absolument s'en passer doivent en prendre le moins qu'ils peuvent. Ils useront fréquemment des remèdes que les Médecins appellent absorbans des acides, tels que sont les yeux & les écailles d'écrévices desséchés & réduits en poudre, la poudre de corne de cerf & autres semblables. Les spiritueuses, les aromatiques huileux, le serpolet, le calament, la canelle, & le

muscade , leur conuiennent très-
fort. S'ils sont accoûtumés au
vin , ils peuvent en faire usage ,
pourvû qu'ils s'abstiennent d'en
trop boire , & qu'ils se privent
de ces fortes de vins qui s'aigrif-
sent aisément dans l'estomac , ou
bien ils boiront de la biere. S'ils
ne sont point accoutumés au vin ,
ils peuvent se seruir d'eau de pin ,
ou de lentisque , ou bien ils boi-
ront de l'eau de mastic q u'on
prépare en faisant infuser des
grains de mastic dans de l'eau.
Ils peuvent aussi avaler des grains
de mastic ou d'encens. Ils man-
geront des raiforts domestiques
& sauvages avec du pain. Le per-
fil & le cerfeuil leur conuiennent.
Ils mettront sur les parties qui
paroîtront menacées de ces dou-

leurs une compresse d'eau-de-vie dans laquelle on aura fait infuser des grains de mastic ou des graines de laurier pendant quelque tems. Il est bon d'ajouër en faveur de ceux qui sont déjà attaqués de ce mal, qu'ils doivent avoir soin d'entretenir la chaleur de la partie affligée en la couvrant d'une étoffe de laine d'une épaisseur raisonnable. Si on répand sur cette étoffe quelque peu de térébenthine ou de poix mole, ce n'en fera que mieux. Je dis peu; car une trop grande quantité de ces drogues les rendroit incommodes & même nuisibles.

CHAPITRE XIII.

*Des mauvaises dispositions de la
bouche & de la langue.*

ON apperçoit souvent dans la bouche & sur la langue de ceux qui sont menacés d'une maladie instante des signes qui l'annoncent. Quelques-uns ont la bouche & la langue trop sèche, quoique la couleur en soit bonne; d'autres ont dans la bouche quelque chose de limoneux, & de visqueux, & leur salive est moins coulante; d'autres n'ont point la langue douce comme les hommes & les chiens l'ont ordinairement, mais elle est rude com-

me celles des chats; quelques-uns l'ont blanchâtre, d'autres jaunâtre, & quelques-uns ont la gorge & la langue couverte d'une croute noire, & de couleur de suie. Il y en a qui crachent plus souvent & plus abondamment qu'il ne faut; & ceux-ci sont ordinairement attaqués de la fièvre tierce, quarte & autres semblables.

Si tous ceux dont nous venons de parler n'ont beaucoup d'attention, & s'ils n'ont pas plus soin de leur santé qu'auparavant, ils doivent s'attendre à être attaqués de maladies dangereuses. Ils examineront donc scrupuleusement en quoi ils ont manqué, & le dérangement qui est arrivé dans leur corps. Ils

verront s'ils ont bu de l'eau mal faine, ou s'ils ont usé d'une nourriture étrangere à la nature de l'homme, s'ils ont été exposés au brouillard & au ferein, s'ils ont eu le ventre trop lâche ou trop libre, & s'ils ont perdu l'appetit. Ils remédieront à tous ces accidens par les moyens que nous avons indiqués ci-devant.

Ceux qui ont la langue trop sèche, & qui crachent moins qu'à l'ordinaire, prendront deux ou trois fois la semaine trois ou quatre grains de cristal minéral, c'est-dire, qu'ils mettront trois ou quatre grains de ce sel dans la bouche, ils remueront la langue de côté & d'autre, & ils avaleront leur salive, ou bien ils mettront une demi dragme de

ce sel dans une demie mesure d'eau qu'ils partageront à plusieurs fois. Ils méleront aussi, s'ils veulent, la même quantité de sel dans du fyrop de mures ou de framboises, ou autre de même nature, & en prendront quelque peu de tems en tems. Ce sel de même que le sel ammoniac est bon de quelque maniere qu'on l'employe.

Ils mettront aussi quelque peu d'alun dans la bouche pour exciter la salive, & pour remettre plusieurs organes de la bouche en bon état. Ils se la rinceront souvent avec de l'eau & du vin. Ceux qui l'ont amere peuvent y mettre du vinaigre, ce qui est un moyen propre en même-tems à rétablir la bouche & le gosier. On

pourra encore quelquefois se servir d'eau dans laquelle on aura mis de l'eau de vie de vin ou de biere.

Ils mangeront aussi des noix encore vertes cuites avec leurs écorces dans l'eau & puis confites avec du miel ou du sucre. En effet lorsque la salive est trop épaisse, on doit craindre qu'il n'arrive des obstructions, & des inflammations dans quelque partie du corps. Il peut aussi se former plusieurs autres espèces d'abcès qu'on peut prévenir par l'usage des noix confites.

On trouve chez les Apoticaire les robes de noix, d'hyeble, & de sureau, qui guérissent plusieurs maladies de la bouche, & qui rendent la salive plus coulante. Les fleurs de sureau, lors-

qu'elles font fraîches mêlées dans des aumelettes, font excellentes.

Quant à ceux qui ont la salive trop abondante, & trop coulante, ils doivent boire moins souvent, user d'aromates, & avaler quelquefois des grains de poivre, comme nous l'avons dit, lorsque nous avons parlé de la fièvre quarte, & des moyens de s'en garantir.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit , qui a pour titre *l'Art de conserver la santé des Soldats dans les Camps.* Cet Ouvrage universellement estimé dans sa langue originale , reçoit un nouveau mérite des circonstances dans lesquelles on le présente , & l'impression , à mon avis , n'en peut-être que fort utile aux Militaires , & à ceux qui par état sont chargés de veiller à leur conservation. Fait à Paris le 14. Novembre 1743.

BRUHIER.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu,
Roy de France & de Navarre : à
nos amez & féaux Conseillers les
Gens tenans nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requêtes ordinaires de
notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt
de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs
Lieutenans Civils, & autres nos Justi-
ciers qu'il appartiendra, S A L U T.
Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE
BRIASSON, Libraire, ancien Adjoint
de sa Communauté, Nous a fait ex-
poser, qu'il desireroit faire imprimer
& donner au Public un manuscrit qui
a pour titre : *L'Art de conserver la
santé des Soldats dans les Camps, ou
la Médecine militaire*, s'il nous plai-
soit de lui accorder nos Lettres de
privilege pour ce nécessaires: A ces
causes, voulant favorablement trai-
ter l'Exposant, Nous lui avons per-
mis & permettons par ces présentes,
de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus
en un ou plusieurs volumes, & autant
de fois que bon lui semblera, & de
le vendre, faire vendre & débiter
par tout notre Royaume, pendant le

tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, chaagemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite

dans notre Royaume & non ailleurs,
en bon papier & beaux caracteres,
conformément à la feuille imprimée
attachée sous le contre-scel des Pré-
sentes : que l'Impétrant se conforme-
ra en tout aux Reglemens de la Li-
brairie, & notamment à celui du 10.
Avril 1725. & qu'avant que de l'ex-
poser en vente le Manuscrit qui aura
servi de copie à l'impression dudit Ou-
vrage sera remis dans le même état
où l'Approbation y aura été donnée
ès mains de notre très-cher & feal
Chevalier le Sieur Daguesseau, Chan-
celier de France, Commandeur de
nos Ordres, & qu'il en fera ensuite
remis deux Exemplaires dans notre
Bibliothèque publique, un dans celle
de notre Château du Louvre, & un
dans celle de notre très-cher & féal
Chevalier le sieur Daguesseau, Chan-
celier de France, le tout à peine de
nullité des Présentes. Du contenu
desquelles vous mandons & enjoi-
gnons de faire jouir ledit Exposant,
ou ses ayans causes, pleinement &
paisiblement, sans souffrir qu'il leur
soit fait aucun trouble ou empêche-
ment. Voulons que la copie desdites
Présentes, qui sera imprimée tout au
long au commencement ou à la fin

Audit Ouvrage, soit tenuë pour dûe-
ment signifiée, & qu'aux copies colla-
tionnées par l'un de nos amés & féaux
Conseillers & Secrétaires, foi soit a-
joutée comme à l'Original : Com-
mandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis, de faire pour
l'exécution d'icelles tous Actes requis
& nécessaires, sans demander autre
permission, & nonobstant Clameur de
Haro, Charte Normande, & Lettres
à ce contraires : **C A R** tel est nostre
plaisir. **D O N N E'** à Paris, le trente-
unième jour du mois de Janvier, l'an
de grace mil sept cent quarante-qua-
tre, & de notre Règne le vingt-neu-
vième. Par le Roi en son Conseil.

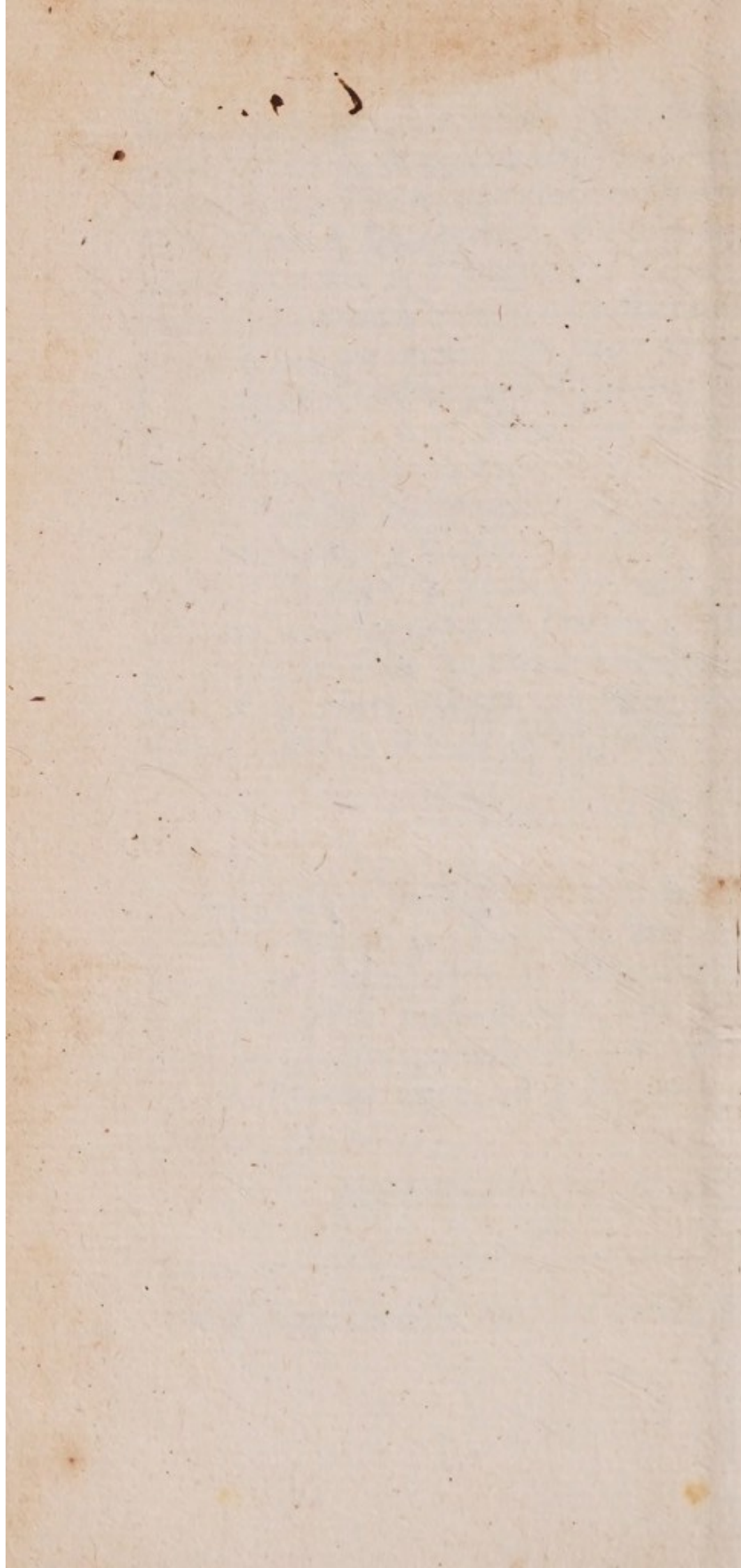
S A I N S O N .

*Registré sur le Registre X I. de la
Chambre Royale & Syndicale des Li-
braires & Imprimeurs de Paris, N^o.
224. fol. 218. conformément aux an-
ciens Réglemens, confirmez par celui
du 28. Février 1723. A Paris, ce 14^e
Février 1744.*

Signé SAUGRAIN, Syndic

De l'Imprimerie de G I S S E Y .





aptp
L. 3 x 10 1/2





